

Les assassins du temps

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

66

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

L'IMPLACABLE

Les Assassins du Temps

Les Assassins du Temps



Richard Sapir
et
Warren Murphy

PRESSES DE LA CITÉ



RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

LES ASSASSINS
DU TEMPS

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

Titre original : LOST YESTERDAY
Illustration de la couverture : Loris

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1986

© Presses de la Cité/GECEP, 1989

pour la traduction française

ISBN 2-258-02831-0

Édition originale :

ISBN 0-451-14379-5

NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE I

L'humanité a perdu son pouvoir parce qu'elle se permet de retourner l'énergie négative à l'envoyeur. La seule raison pour laquelle on a mal à la tête ou qu'on n'arrive pas à maigrir, c'est l'énergie négative. Si on est convaincu qu'il faut vraiment perdre du poids et si on sait comment s'y prendre, pourquoi est-ce qu'on n'y arrive pas ? Et si on ne veut pas avoir mal à la tête et si on a quand même une migraine, alors pourquoi l'a-t-on ? Contrôler sa propre tête serait la moindre des choses !

Wilbur Smot posait très sincèrement ces questions et il était très sincèrement ignoré.

— Je ne me convertirai pas à la Puissessence, Wilbur, déclara enfin la secrétaire du principal chimiste de Brisbane Pharmaceuticals à Toledo dans l'Ohio.

Aux yeux d'un homme non-éclairé, la secrétaire aurait paru jolie mais le docteur Wilbur Smot avait appris que la véritable beauté était l'harmonie avec les forces de l'Univers. Les personnes qui résistaient n'irradiaient que de la solitude spirituelle. C'était pourquoi une âme de Puissessence ne pouvait être heureuse qu'avec une autre âme puissessentielle.

Les seins parfaits et la bouche en cœur de la secrétaire n'étaient que de vaines tentations si elle n'avait pas la Puissessence. Ses yeux pétillants et ses fossettes n'étaient que des leurres. On avait appris à Wilbur qu'il était attiré par des choses sans valeur. C'était, d'ailleurs, la raison de tant de divorces. Les gens se laissaient prendre aux faux-semblants, pas aux vérités.

La vérité, c'était qu'une fois que Wilbur aurait atteint l'unité spirituelle, il serait en parfaite communion avec toute autre personne assez heureuse pour avoir été libérée, par la Puissessence, de l'auto-destruction. Et ce serait le paradis.

Malheureusement, les seins, les fossettes et les sourires avaient encore beaucoup de charme pour le jeune chimiste. Peu lui importait que la secrétaire de son patron soit encore désespérément prisonnière du grand « Non » de cette pitoyable petite planète Terre.

— Je vous conseille d'arrêter de parler de votre nirvana, Wilbur,

dit-elle. Brisbane Pharmaceutique est une société scientifique.

— Aussi scientifique que le vernis à ongles et les cachets contre le mal de tête, grommela Wilbur.

Il avait vingt-trois ans, il était assez présentable dans le genre osseux ; presque athlétique ; presque beau garçon ; presque un des meilleurs chimistes de la maison.

— Ne la débinez pas, notre boîte, Wilbur, dit la secrétaire avec toute la négativité dont le monde était capable.

— Je dis la vérité, déclara Wilbur.

— Et alors ?

— La vérité est la liberté !

— La vérité, c'est que la Puissessence est une religion bidon dirigée par une paire d'arnaqueurs qui sont sous le coup d'une inculpation. Une religion inventée par un écrivain raté et fauché. C'est archi-bidon.

— Vous êtes contrainte de dire ça, sinon vous ne pourriez pas vivre votre misérable petite vie, sachant que vous pourriez être libérée de votre esclavage et de votre rejet négatif de tout ce qui est positif.

Sur ce Wilbur s'en alla, en se disant qu'il la laissait réfléchir à la brillante analyse qu'il venait de faire de son caractère et de ses défauts. Il ne pouvait pas savoir qu'en s'en allant il allait du même coup menacer toute l'humanité d'un retour à l'obscurantisme intellectuel. Car Wilbur Smot était sur le point de déchaîner sur un monde sans méfiance le produit chimique le plus dangereux jamais créé, une potion capable de voler à la race humaine son passé et, par conséquent, son avenir.

Dans un sens le « régénérateur cérébral » du vieux Hiram Brisbane avait déjà volé Brisbane Pharmaceutique d'un glorieux passé. Son existence même posait un problème car elle laissait entendre que la société pharmaceutique moderne avait été fondée par un colporteur d'huile de serpent. Ce qui, au grand dépit du département des relations publiques, était la pure vérité.

Adolescent, Hiram Brisbane avait parcouru tout le Midwest avec une carriole, deux bons chevaux et des caisses pleines de l'huile de serpent, le médicament que fabriquait son père et qui garantissait de tout guérir, depuis les rhumatismes jusqu'à l'impuissance. Comme la plupart des toniques de l'époque, l'élixir de Brisbane contenait un peu d'opium. Sa clientèle était donc extrêmement importante et très fidèle.

Brisbane junior était un homme d'affaires né et, bientôt, il avait transformé sa carriole de potion magique en un empire pharmaceutique. Dans la foulée, il renonça à faire le colporteur. Il dut bien sûr aussi renoncer à son passé de charlatan et abandonner l'huile de serpent de papa au profit de mixtures plus raffinées. Mais il restait un produit dont Hiram Brisbane refusa de se débarrasser, bien qu'il se gardât de le vendre ; un sous-produit de la fameuse huile de serpent,

le précieux « générateur cérébral » de son papa.

Lors de l'inauguration de sa première usine, en présence de tous les chimistes de la société Brisbane, le vieux Hiram fit ouvrir le grand coffre-fort de son bureau. Et, pour la première fois depuis des lustres, il en fit sortir le petit cruchon à bouchon de bois. Un des chimistes essaya même d'en analyser une cuillerée. Certains de ses collègues dirent qu'il y avait tout juste goûté. D'autres affirmèrent qu'il en avait bu une grande rasade. Quoi qu'il en soit, il quitta soudain le laboratoire et n'y revint jamais ; son esprit était devenu tellement embrouillé qu'il ne reconnaissait plus sa femme.

Lorsque, plusieurs décennies après, Wilbur Smot franchit le seuil du vaste complexe industriel Brisbane, la compagnie était en plein essor. Les laboratoires étaient immenses, ultra-modernes et les recherches avaient dévoilé une nouvelle propriété du « régénérateur cérébral » du vieux Hiram Brisbane père. Il pouvait être absorbé simplement par la peau.

Wilbur ne fut donc pas surpris de voir que dans les laboratoires tout le monde avait de longs gants et des masques de caoutchouc. Il savait qu'on essayait de déchiffrer le code chimique du « régurgitateur cérébral », comme l'appelaient plaisamment les chimistes.

Wilbur se glissa à côté du principal chimiste, bien décidé à lui faire comprendre que le pouvoir réel de l'esprit pouvait être libéré uniquement en éliminant toute résistance à la puissance naturelle.

— Je l'ai, dit le principal chimiste en regardant une réaction pâle et nuageuse dans une éprouvette. Naturellement. Vous savez ce que c'est ?

— Non, répondit Wilbur.

Il savait que le grand chimiste avait découvert un élément parce que cela avait réagi à un autre composant dans l'éprouvette, mais il n'avait aucune idée du grand secret qui venait d'être découvert.

— Cette prétendue potion maudite ne régénère pas du tout le cerveau. Pour être unique, elle est unique, c'est certain. Mais elle ne fait pas mieux travailler le cerveau, contrairement à ce qu'en pensent beaucoup.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est l'inverse du pentothal.

— Le sérum de vérité ?

— Non. Le pentothal, à petites doses, active la mémoire, ravive les souvenirs. Ce n'est pas tellement la vérité que des souvenirs que l'on obtient avec le pentothal. Au contraire, ce prétendu « régénérateur du cerveau » durcit les vaisseaux sanguins du cerveau, bloque des fonctions au lieu de les raviver. C'est quelque chose comme de l'amnésie instantanée.

— C'est affreux ! s'exclama Wilbur.

— Ouais. Nous devrions pouvoir vendre ce truc-là à des hôpitaux psychiatriques, jugea le chimiste en faisant tourner la solution dans l'éprouvette et il respira profondément, très fier de lui-même.

— Mais si c'est si puissant, vous ne croyez pas que nous devrions en faire profiter toute l'humanité ?

— Faire profiter toute l'humanité de quoi ?

— De cette solution que vous examinez.

— Quelle solution ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle risque de faire du mal... hasarda Wilbur.

— Ça ? demanda le chimiste en haussant l'éprouvette.

— Ben, oui...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le « régénérateur cérébral », vous avez découvert que ça fonctionne à l'inverse du ranimateur de mémoire. Vous avez percé le secret de la malédiction. Vous avez découvert que ça provoque l'amnésie.

— Qu'est-ce qui provoque l'amnésie ? demanda le vieux chimiste, avec une grande patience.

— Ce truc-là ! s'énerva Wilbur en montrant l'éprouvette.

— Ce truc-là ? Qu'est-ce que c'est ?

— Un inhibiteur de mémoire.

— Parfaitement inutile. J'ai déjà oublié ce que je suis censé faire aujourd'hui, avoua le principal chimiste.

Wilbur comprit enfin que son supérieur avait respiré la potion. Et il comprenait aussi qu'elle était bien trop précieuse pour être laissée aux mains de commerçants incultes. Elle devait être arrachée à ces gens dont la négativité était si forte qu'ils l'infligeraient à n'importe qui rien que pour gagner de l'argent.

Ce bienfait ou ce péril pour l'humanité appartenait aux seules personnes qui s'intéressaient réellement à la vie humaine, aux personnes libérées par la Puissance, qui n'était pas un culte, pas une religion, pas une secte bidon mais, ce que Wilbur Smot savait au tréfonds de son âme : la vérité absolue.

Il reconduisit le vieux chimiste égaré dans son bureau, puis, avec d'innombrables précautions, il prit l'éprouvette et remplit ses poches des notes compilées au fil des ans par les chimistes de Brisbane, pour porter le tout dans le seul endroit au monde où on saurait les utiliser. À la communauté qui avait toute sa confiance.

Au point qu'il lui abandonnait trente pour cent de son salaire, tous les mois.

C'était une vieille maison de ville en pierre de taille dont le toit couvert de neige étincelait au soleil d'hiver. À côté de la porte, un

grand panneau proposait une étude de caractère gratuite. Wilbur en avait passé une lorsque, solitaire et effrayé, sortant tout juste de l'université, il était entré à Brisbane Pharmaceuticals.

Le premier test avait révélé, comme le disait la jolie examinatrice, qu'il souffrait de blocages qui le rendaient peu sûr de lui.

Tout d'abord, comme il n'était pas bête, Wilbur se dit que son insécurité avait été normale vu le stress auquel il avait été soumis lors de son « examen ». Mais rapidement on lui prouva le contraire en fouillant sans pudeur les zones profondes de son inconscient, dévoilant des restes de colères et de peurs oubliées. Selon sa très belle examinatrice, ces colères et ces peurs empoisonnaient néanmoins son existence et il décida de s'inscrire pour le Niveau Un. Il prit cette décision avec d'autant plus d'empressement que le prix des cours allait subir une importante augmentation la semaine suivante.

Ce Niveau Un lui donna la certitude d'avoir une grande mission dans la vie, ainsi que les moyens de l'accomplir. Peu après, le Niveau Deux lui apporta une fantastique sensation de force et de paix. Le Niveau Trois, beaucoup plus cher, le poussait à rejeter les chaînes qui emprisonnent tous ceux qui vivent en dehors de la Puissance.

Le Niveau Quatre lui coûterait encore beaucoup plus cher que le Trois, il le savait, mais, par contre, il ne savait pas combien de Niveaux il aurait encore à franchir pour être totalement libre. Pourtant, il savait qu'il avait trouvé la vérité.

Mais la vérité a toujours des ennemis. Le docteur Rubin Dolomo, découvreur de ce grand secret libérateur de l'humanité, était peut-être, comme tous ceux qui proclamaient la vérité, l'homme le plus persécuté de son temps.

Le jeune chimiste serrait contre lui l'éprouvette et la formule. Il dit à un de ses collègues qu'il avait une course urgente à faire.

Son guide de Niveau Trois n'était pas sur place, alors un guide de Niveau Quatre dût le recevoir. Ce guide Quatre avait la mine plutôt hagarde pour quelqu'un qui devait en principe être libéré de toute pensée négative.

— J'ai découvert dans le laboratoire où je travaille un produit extrêmement puissant qui supprime la mémoire. C'est tellement dangereux que nous devrions être les seuls à l'avoir, déclara Wilbur.

— Fantastique. Qu'est-ce que ça fait ?

Quand Wilbur expliqua la formule chimique, le guide du Niveau Quatre estima que cela dépassait ses compétences et il confia Wilbur à un guide de Niveau Cinq. Le Cinq sifflota à l'idée de bloquer la mémoire avec un soupçon d'une substance et il refila Wilbur au Niveau suivant. Le guide Six travaillait avec une calculatrice et fumait une cigarette. Le tabagisme était une intoxication que la Puissance se proposait de guérir.

Niveau Six n'avait pas l'air en paix avec les forces positives de l'existence et semblait, au contraire, toujours souffrir d'inputs négatifs.

— Ouais, alors ? Qu'est-ce que vous voulez ? Hein ?

Wilbur se lança dans ses explications.

— D'accord, vous en voulez combien ?

— Je veux que ce soit utilisé pour renforcer le pouvoir positif de l'humanité.

— Allez ! Vous voulez faire des affaires ou vous voulez jouer dans mon fromage ? Combien vous en voulez ? Vous vendez la formule ? Vous vendez quoi ? Une dose ? Un litre ?

— Je ne vends rien du tout. Je veux rembourser les nombreux bienfaits que j'ai reçus.

— D'où vous venez comme ça ?

— D'en bas.

— Quel niveau êtes-vous ?

— Je suis parvenu, avec l'aide bienveillante de mes guides, au Niveau Trois.

— Aaaaaah ! s'exclama l'homme. Je vois. Ce n'est pas du business. Bravo, petit. Vous voulez *donner* ce cadeau, hein ? Alors expliquez-le-moi encore.

Et Wilbur expliqua une nouvelle fois la formule.

— Écoutez, même, c'est trop gros pour notre franchise de Toledo. Vous feriez mieux d'aller au siège, vous-même. Voir carrément le docteur Dolomo.

— Je vais voir le docteur ?

— Faut bien. C'est national, votre truc. Mais dites-lui bien que Toledo a droit à sa part, Toledo réclame sa part. D'accord ? Il comprendra ce que je veux dire et n'oubliez pas de lui dire que vous êtes un Niveau Trois. OK ? sourit le guide en tapotant gentiment la joue de Wilbur.

— Comme vous dites, je ne suis qu'au Niveau Trois. Je ne sais pas si je suis qualifié pour parler moi-même au bon docteur.

— Mais si, mais si, voyons, petit. C'est beau. Vous êtes un gentil garçon. Répétez-lui simplement ce que vous m'avez raconté.

Wilbur alla tout droit à l'aéroport sans même avertir Brisbane Pharmaceuticals qu'il s'accordait une journée de congé. Il était un peu troublé d'avoir vu fumer le guide de Niveau Six, mais il se souvint que dans le manuel qu'il avait payé cinq cents dollars, on disait que les mauvaises habitudes ne se perdent pas du jour au lendemain.

Il oublia toutes ses inquiétudes quand son taxi le déposa devant la célèbre « Tour de Puissance ». Le docteur Dolomo vivait en Californie, face au Pacifique, dans un magnifique domaine.

Devant le portail, il y avait des gardes, mais à l'intérieur, les gens se promenaient librement et rien n'y semblait interdit. Wilbur s'efforçait d'absorber toutes les vibrations positives dont l'endroit regorgeait. Forcément...

Une secrétaire le conduisit dans une pièce au rez-de-chaussée, où un homme, qui se disait directeur régional du Midwest, mangeait des chocolats tout en regardant le sport à la télévision.

— Il veut voir le docteur Dolomo. Il est de Toledo.

— Là-haut, grogna l'homme en indiquant la direction d'un coup de tête.

— Il faut peut-être l'accompagner ? Il est nouveau, un peu perdu, comme qui dirait...

— Mais non, mais non, foutez-moi la paix ! C'est pas compliqué de monter un escalier ! Allez, de l'air !

Wilbur regarda la secrétaire. Que pensait-elle de ce comportement négatif ? Elle lui sourit.

— Tout va bien ? Vous n'avez qu'à monter. Au premier étage, un groupe de femmes de chambre étaient en pleine panique. Mrs Dolomo glapissait à propos de quelque chose. Mrs Dolomo employait un langage grossier. Mrs Dolomo ne voulait pas parler à Wilbur, ni à d'autres cons de Toledo dans l'Ohio. Mrs Dolomo voulait son maillot de bain beige et elle le voulait tout de suite et s'il ne savait pas où était ce bon Dieu de maillot, qu'il ait la bonté de ne plus venir l'emmerder.

Wilbur trouva le docteur Dolomo assoupi ; son ventre bedonnant se soulevait à chaque inspiration et un gros cigare stagnait dans un cendrier.

— Docteur Dolomo ? hasarda Wilbur en priant que ce ne soit pas l'homme qui avait découvert la force libérant si efficacement les humains de toutes les peines personnelles.

— Qui, quoi, hein ? s'écria le corpulent personnage, l'air affolé, en se redressant vivement et en rajustant ses lunettes à double foyer. Donnez-moi mes comprimés. Mes comprimés. Tout de suite.

Wilbur vit une petite boîte en plastique rose sur un guéridon à trois pas du divan où le gros homme était allongé. Il la lui donna. La main de l'homme tremblait quand il la porta à sa bouche pour avaler une poignée de comprimés.

Wilbur transpirait sous ses lourds vêtements d'hiver du Midwest. Le beau soleil de Californie inondait la pièce, la brise du Pacifique agitait les rideaux légers et apportait des parfums fleuris qui faisaient la joie de Wilbur. L'homme s'éclaircit bruyamment la gorge.

— Vous voulez ma mort ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça, faire irruption dans cette pièce, ça me réveille ! Je ne vous connais pas. Vous pourriez être un fédé, venu pour me jeter au trou. Vous pourriez

être un parent furieux exigeant le retour de leur même, qui voudrait me tuer !

— Vous êtes accablé de pensées négatives. Vous devriez parler un jour au docteur Dolomo. Vous verrez alors que c'est vous-même qui attirez les mauvais événements dans votre vie. Personne d'autre que vous.

— Ne m'emmerdez pas dès le petit matin.

— Ce n'est pas le matin, nous sommes l'après-midi.

— Quelle importance. Est-ce que c'est Béatrice qui vous envoie ici avec ces conneries ?

— Béatrice ?

— Mrs Dolomo. Elle déteste les gens qui pensent. Je pense, donc elle me déteste. Elle m'en veut.

— Je vous plains, immergé comme vous êtes dans votre souffrance de négativité, mais j'ai été envoyé ici, de Toledo, pour voir le docteur Dolomo.

— Bon, bon, alors qu'est-ce que vous voulez ?

Wilbur regarda les yeux, les yeux bleus larmoyants, les cheveux blanchâtres qui avaient été blonds, apparemment, la figure flasque qui jadis avait été jeune. C'était l'homme du grand poster, au premier étage du temple de Toledo, l'homme qui souriait au dos de la jaquette de son livre de Niveau Deux. Rubin Dolomo.

— Non, dit Wilbur. J'ai commis une terrible erreur.

— Vous m'avez déjà réveillé, alors parlez !

— Je ne vous donnerai rien.

— Écoutez, dit le docteur Dolomo avec une immense lassitude dans la voix. Je sais que vous êtes venu pour une raison, pour me donner quelque chose. Mais le pire pour nous deux, c'est que Béatrice saura que vous êtes ici avec quelque chose, elle le saura. Et elle l'aura. Moi, j'aimerais autant m'envoler et ne plus me mêler de tout ça. Personnellement, je regrette que ce soit allé si loin. Mais je vois que vous n'avez pas encore eu le plaisir de faire la connaissance de Mrs Dolomo, puissiez-vous n'avoir jamais ce douloureux plaisir. Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Je ne vous le dirai pas.

— Je vais appeler Béatrice.

— Non !

— Avant que je l'appelle, je tiens à ce que vous sachiez, fiston, que je n'ai rien contre vous. Et, au fait, son nom est Béatrice et n'allez surtout jamais, jamais, l'appeler Betty. Ça lui met le nez de travers.

— Je veux m'en aller.

— Béatrice ! hurla le docteur Rubin Dolomo et la femme qui avait tempêté et juré dans le couloir arriva en pestant encore, furieuse d'être dérangée.

— Ma précieuse colombe, il y a ici un jeune homme de Toledo qui nous apporte de bonnes nouvelles, et ce garçon est un croyant mais il ne veut pas parler.

— Je m'en vais, répéta Wilbur.

Il découvrit que Mrs Dolomo ne faisait pas confiance aux arguments. Elle faisait confiance aux radiateurs. Deux énormes individus musclés avec des mains comme des étaux le ligotèrent, adossé à un radiateur. Malgré la chaleur de la journée, il y avait encore de la vapeur dans les tuyaux. Elle servait à chauffer l'eau.

Wilbur, comprenant quel désastre son produit risquerait de créer entre de mauvaises mains, tint bon jusqu'à ce qu'il hurle et pleure de douleur.

Alors, en demandant mentalement pardon, il parla aux Dolomo de l'élixir qui agissait sur le cerveau et effaçait les souvenirs.

Mais il les avertit du danger, il les supplia de ne pas s'en servir, alors même que le docteur Dolomo envisageait d'employer des gens de Niveau Deux comme cobayes, d'en vendre par petites doses ou, mieux encore, de l'utiliser comme encouragement au Niveau Un.

— Et je songe aussi à en mettre dans les aliments des témoins à charge contre nous, conclut-il en rallumant son cigare.

— Les témoins contre *toi*, Rubin, susurra Béatrice.

— Je suis ton mari.

— Je vous en supplie ! implora Wilbur.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda Dolomo.

— Je ne veux pas voir dans la nature quelqu'un qui a dans sa poche une accusation de violences et voies de fait contre moi, déclara Béatrice furieuse.

— Je vous l'avais dit, petit, dit le Docteur Dolomo en haussant les épaules.

— Je vous en supplie, sanglota Wilbur. Détachez-moi !

Béatrice fit signe à ses hommes de le libérer.

— Nous n'avons pas besoin de le tuer, dit le bon docteur. Il nous a déjà dit tout ce que ça fait. Faisons-lui avaler une bonne gorgée. Il oubliera tout.

— Non ! cria Wilbur. Non !

— Jeune homme, lui dit Béatrice, savez-vous comment les alligators déjeunent ? Ou vous avalez un grand coup de votre truc, de la fiole que vous nous avez montrée, ou alors vous ferez uniquement connaissance avec la denture de l'alligator d'Amérique. Ils ne mâchent pas, vous savez, ils déchirent leurs aliments. Ils les secouent en tous sens, pour ainsi dire. Guère de choix, hein, mon garçon ?

Le liquide était d'un goût étonnamment plaisant et sucré. Wilbur se

promit de prendre mentalement note du temps qu'il mettrait à agir. Mais une fraction de seconde plus tard il n'y pensait plus. Et il était assis par terre, parce qu'il n'avait pas encore appris à marcher.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il ré-apprenait. Mais c'était plus lent, semblait-il, le mur n'était pas aussi excitant, cette fois. Son corps ne lui paraissait plus aussi vivant, cette fois.

Le sable de la plage était poussé par le vent sur les dalles entourant le grand immeuble de luxe, s'amassait autour des buissons, des lampadaires et des chevilles nues de Remo. Derrière lui, le soleil rouge se levait au-dessus du sombre Atlantique. Miami Beach était silencieuse, à part les grattements des rats dans les poubelles. Il sentait l'air salin sur sa peau, humide et tiède, plein de choses de la mer. Ses lèvres avaient un léger goût de sel et la façade blanche se dressait devant lui, cinquante étages de brique blanche lisse dans les dernières ombres de la nuit.

Il plaqua sa main sur le mur et sentit le mortier entre les briques, du ciment s'effritant sous le bout de ses doigts. Son corps pénétra pour ainsi dire dans le mur, et il sentit une véritable pression tout autour de la façade, la pression de son dos, de sa respiration, de toute la forme humaine qui était si rarement employée dans sa plénitude. Ses orteils sentirent l'humidité de la brique et se placèrent avec une admirable précision pour que le corps soit équilibré à la perfection contre le mur, avec une force égale des pieds à la tête. Et alors, le bout des doigts sur le mortier, les orteils contre la brique, le corps s'éleva le long de l'immeuble et Remo sentit sous sa joue les vibrations mêmes des fondations.

La brique caressait sa joue ; ses mains, comme s'il nageait, appuyaient vers le bas alors que ses orteils poussaient vers le haut. Le torse s'élevait, c'était aussi facile qu'un bâillement, les mains montaient, descendaient, les orteils se relevaient, les pieds joints, de plus en plus vite jusqu'à ce que le bâillement devienne un murmure rapide contre le mur. Il passait devant des fenêtres et des plafonds, la brique défilait et le toit avait l'air de s'abaisser vers le grimpeur. Tout redevenait comme avant. C'était de nouveau parfait. Comme on le lui avait promis.

— Pas saccadé, dit une voix de fausset, sur le toit.

Remo s'élança comme un plongeur et retomba à pieds joints devant

voix de fausset. Il était mince et avait des poignets très épais, des yeux noirs, des pommettes saillantes et des lèvres minces. Il portait un pantalon et un tee-shirt foncés.

— Peut-être, dit-il. Car je sens de nouveau que je fais un avec moi-même.

— Ce n'est pas celui avec qui tu dois être un, toi-même. Je suis celui avec qui tu dois être un. C'est pour ça que tu as eu tous ces ennuis. C'est pour ça que tu dois réapprendre. Qu'est-ce qui t'arrivera quand je ne serai plus là ?

— J'aurais probablement un moment de paix, petit père.

— La mort est l'expérience la plus relaxante de toutes, répondit dans l'obscurité la voix de fausset.

Le vent, sur le toit, agitait le kimono foncé que portait le vieux monsieur qui venait de parler. Les légères mèches blanches à ses tempes voletaient comme de petits fanions mais le corps était centré avec plus de fermeté que les fondations de l'immeuble. Il leva un seul doigt, à l'ongle long et recourbé comme une plume d'oie de scribe et parfaitement lisse.

— La mort, déclara Chiun, est ce qu'il y a de plus facile.

— Et alors, petit père ? répliqua Remo. C'est ma mort.

— Non. Plus maintenant. Tu n'as pas le droit de mourir, pas plus que je n'en avais le droit avant d'avoir trouvé un autre Maître pour prendre ma place, un Maître de Sinanju.

Remo ne répondit pas. Il savait que le vieillard avait raison. Il s'était mis lui-même en danger en exposant son système nerveux ultrasensible à un matériau radioactif. Normalement, il l'aurait remarqué, senti. Mais à ce moment-là, Remo était obnubilé par la rage. Chiun lui avait déclaré que la substance était maudite et Remo ne croyait pas aux malédictions, surtout pas aux malédictions rapportées dans les histoires de la Maison de Sinanju. Il n'avait donc pas écouté son corps, qui aurait pu l'avertir de la radioactivité. Et après avoir été déjà affaibli, il l'avait encore moins sentie.

Chiun l'avait soigné, lui avait rendu la santé mais sans jamais lui permettre d'oublier que les histoires de Sinanju auraient pu le sauver. Le problème de Remo avec l'histoire de Sinanju, c'était qu'il lisait, en effet, les textes écrits par Chiun et que ses chroniques étaient singulièrement dénaturées. Par exemple, Chiun évitait de mentionner qu'il avait non seulement entraîné le premier non-résident du village de Sinanju, mais encore le premier non-Coréen à devenir un Maître et même le premier non-Oriental. Un homme blanc.

Mais comme Remo était orphelin et n'avait jamais connu ses parents, Chiun en profitait pour déclarer que sa mère et son père étaient certainement coréens, que Remo ne pouvait le nier.

— Si, je peux et je le nie. Je suis blanc, répétait Remo, ce qui ne

servait à rien du tout.

De retour dans leur appartement, il demanda :

— Petit père, qu'y a-t-il de si terrible à avouer que vous avez donné Sinanju à un Blanc ? Est-ce que ce n'est pas plutôt une victoire pour vous, d'avoir pris un mangeur de viande, un fumeur de cigarettes, un buveur de whisky et de bière, un bagarreur se servant de ses poings, pour en faire un disciple de Sinanju ?

— J'ai eu cette idée, grogna Chiun.

— Et alors ?

— Alors je l'ai chassée. Pendant des siècles, des millénaires, personne en dehors de Sinanju n'a maîtrisé le Sinanju. Nous avons tous accepté cela. Et voilà que tu arrives ! Qu'est-ce que tu fais de nos histoires ? Si elles ne sont pas vraies, le reste peut être faux, aussi !

— Petit père, dit Remo, j'ai presque tout abandonné pour suivre Sinanju. D'accord, je n'avais pas grand-chose. Je n'étais pas marié. J'avais un assez sale métier, j'étais flic. Pas de petite amie sérieuse. Pas de vrais amis non plus. J'aimais mon pays et je l'aime encore. Mais j'ai trouvé l'absolue vérité et c'est Sinanju. Et je miserais ma vie là-dessus. Et jusqu'à présent, je suis gagnant.

— Tu es trop émotif, bougonna Chiun en se détournant mais Remo savait bien que c'était pour ne pas montrer combien il était lui-même ému.

Le téléphone sonna trois fois et se tut. Puis il sonna une fois. Finalement, il sonna deux fois et se tut. En-Haut appelait pour confier une mission.

Remo alla répondre. Il se sentait de nouveau en forme. Il avait besoin de son pays et il avait besoin de servir, tout comme il l'avait fait en s'engageant dans les Marines dès la fin de ses études secondaires. Quant à Sinanju, c'était ce qu'il était maintenant et c'était bizarre d'appartenir à une maison d'assassins, déjà célèbre en Orient quand Rome n'était qu'un village boueux au bord d'un petit fleuve étrusque. D'une part, il ne savait rien de son père ni de sa mère. De l'autre, il savait que ses ancêtres spirituels remontaient bien plus loin que Moïse.

Au téléphone, il tapa la réponse numérotée. On multipliait chaque code par deux. En-Haut assurait que c'était très simple. Si on entendait deux sonneries, on tapait le chiffre quatre, si on en entendait quatre, on tapait le huit.

— Et alors, avait demandé Remo, qu'est-ce qu'il doit faire s'il entend neuf sonneries ?

— Alors ce ne sera pas nous, avait répliqué Harold W. Smith, le seul Américain, à part le Président, à connaître l'existence de Remo, l'homme à la tête de l'organisation ultra-secrète CURE, naguère appelée le bouclier de l'Amérique contre la catastrophe, plus

récemment baptisée, surtout en temps de crise, « notre dernier espoir ».

Remo tapa le code adéquat. Puis il retapa le code adéquat.

Puisque l'organisation elle-même fonctionnait en dehors des lois, le secret était si important que le téléphone devait déclencher un système de brouillage sur la ligne, à partir de n'importe où. Remo ne savait pas comment ça marchait, mais même sur un poste annexe d'une même ligne, personne ne pouvait l'écouter.

À sa surprise il obtint au bout du fil une opératrice du Nebraska qui lui dit que le central local se ferait un plaisir de le renseigner. On le passa ensuite à un central national qui se faisait aussi un plaisir de lui rendre service. Après quoi quelqu'un d'autre lui dit qu'il économiserait beaucoup d'argent en s'abonnant à un autre service national et finalement il fut rebranché sur une opératrice de Miami qui lui demanda quel système il utilisait.

— J'en sais rien, répondit Remo. Et vous ?

— Nous n'avons pas le droit de donner ce renseignement par téléphone. Vous voulez parler à mon chef ?

L'intéressante conversation fut interrompue par un bourdonnement aigu et par une voix citronnée, celle de Harold W. Smith, directeur de l'organisation.

— Désolé, Remo, il n'y a même plus moyen de brouiller la ligne sans se tromper.

— Vous voulez dire que ce n'est pas moi qui me suis planté ?

— Non. Depuis l'effondrement de l'AT&T,⁽¹⁾ plus rien ne marche. C'était le plus remarquable système de communication du monde, le monde entier nous l'enviait. Malheureusement, les tribunaux en ont décidé autrement. Et dans le fond, je crois que je préfère avoir la loi et l'ordre dans ce pays que des téléphones qui marchent ! Enfin, si j'avais le choix.

— Je ne savais pas que la compagnie du téléphone avait fait faillite.

— Vous ne lisez pas les journaux ?

— Plus maintenant, Smitty.

— Qu'est-ce que vous faites ?

C'était une bonne question.

— Je respire beaucoup, dit Remo.

— Ah, fit Smith. Ça doit vouloir dire quelque chose, ça. Enfin bref, nous avons un problème avec un témoin, dans une grosse affaire de racket. On dirait que quelqu'un l'a suborné. Nous voulons que vous vous assuriez qu'il témoignera honnêtement. Cet unique témoin pourrait abattre tout le gang à l'ouest des Rocheuses. Vous pensez pouvoir faire ça ? Comment vous sentez-vous ?

— Pas au summum, mais assez bon pour ce que nous avons à faire.

Chiun, comprenant que Remo parlait à Harold W. Smith, l'homme qui expédiait le tribut annuel en or en échange de ses services et de ceux de Remo, dit en coréen :

— Ce n'est pas une façon de parler à un empereur. S'il s'imaginerait que tu le sers en dépit de tes graves blessures, laisse-le croire. Dis-lui que tu tiens jusqu'à ton dernier souffle à servir sa gloire. À condition, bien entendu, que le tribut arrive à date fixe.

Remo ne se donnait même plus la peine d'expliquer que Smith n'était pas un empereur. Il avait déjà bien trop souvent essayé de faire comprendre à Chiun que l'organisation servait une démocratie qui élisait son empereur en votant et non par la main d'un assassin, une intervention de l'armée ou un hasard de la naissance. Tout cela n'était pour Chiun qu'une aberrante abomination mais lui paraissait aussi une impossibilité dans des affaires des hommes. De toute manière Remo était un imbécile de le croire, comme aux contes de fées occidentaux, la petite souris, le père Noël. La devise de Sinanju avait toujours été : « Le droit divin de tous les rois est créé par la main de l'assassin. »

Cela avait été un bon argument de vente au temps des dynasties Ming et Tchang de Chine et à la cour de Charlemagne.

— Est-ce que Chiun est là ? Présentez-lui mes hommages et dites-lui que le tribut est arrivé au jour dit.

— Il le sait, Smitty.

— Comment le sait-il ? Je ne l'ai appris que ce matin !

— Je ne sais pas comment il le sait. Il y a eu un problème une fois, avec une livraison et le trésor accumulé de la maison, et depuis il vérifie soigneusement les comptes.

— Il n'a plus confiance en nous ?

— Plus ou moins...

Comment expliquer à Smith que Chiun n'avait confiance en personne, au-delà des abords même de Sinanju et qu'il n'avait rien à faire non plus des gens vivant au-delà de cette limite. Il avait confiance en Remo parce qu'il le connaissait bien. Mais il n'allait certainement pas se fier à un client.

— Il faut que vous alliez en Californie, dit Smith, et il ne lui resta plus qu'à donner un nom et une adresse.

Remo avait très souvent fait cela, s'assurer qu'un témoin n'allait pas devenir subitement muet. Cela faisait partie du propos initial de CURE, assurer que la nation pouvait survivre dans le respect de la Constitution. Pour cela, il fallait que la justice fonctionne. Mais trop de témoins étaient soudoyés ou terrifiés, au point que dans des États entiers le système judiciaire boitait péniblement. De l'avis de Remo, c'était la seule chose que CURE avait vraiment réussi à améliorer. Le reste du travail consistait à empêcher le monde de s'écrouler et il était à peu près sûr que, dans ce domaine-là, CURE perdait la bataille.

— Tu n'es pas encore prêt, protesta Chiun.

— Pas le temps de discuter, petit père. Faut que je file.

— Pour faire quoi ? Supprimer un rival pour un grand trône, ajouter de l'honneur à l'histoire de Sinanju ? Qu'est-ce que je dois écrire que tu fais, maintenant ? Que tu portes des paquets ? Que tu surveilles de la mécanique comme un esclave à une noria ? Quel nouvel usage déplorable des talents de Sinanju ?

— Je vais assurer qu'un témoin témoignera.

Chiun roula son parchemin et boucha son encrier.

— Vous êtes tous fous. Tous fous. Si l'empereur Smith veut une décision d'un juge, il n'a qu'à acheter le juge, comme ça se fait dans tous les pays évolués.

Remo avait fait ses bagages, tout ce qu'il lui fallait pour le voyage, c'est-à-dire une grosse liasse de dollars dans sa poche.

— C'est contre ces pratiques que nous luttons, dit-il.

— Pourquoi ?

— C'est en rapport avec la Constitution, petit père, et je n'ai pas le temps d'expliquer ça maintenant.

Chiun haussa les épaules et glissa ses longs doigts délicats dans les manches de son kimono. Jamais il ne pourrait expliquer cela dans les chroniques de Sinanju. Il existait un bout de papier sacré pour Smith et pour Remo. L'existence même de ce qu'ils appelaient l'organisation violait ce bout de papier, mais l'organisation avait été créée pour le protéger. Par conséquent, tout le monde devait garder le secret sur ce qu'elle faisait. Même pour beaucoup de blancs, c'était incompréhensible. Remo niait farouchement que Smith complotait pour devenir empereur, qu'on appelait le Président dans ce pays. Mais si ce n'était pas cela le vrai projet, qu'est-ce que c'était, alors ? se demandait Chiun. Ça ne pouvait sûrement pas être la simple protection d'un bout de papier sacré. Il n'y avait même pas de pierreries dessus. Il l'avait vu une fois, dans une vitrine.

Nulle part, sur ce document, il n'était question d'un roi ou d'un empereur. Nulle part. Il n'était question que de ce que le gouvernement ne pouvait pas faire à ses sujets. Remo avait lu à peu près une demi-page de droits des citoyens quand Chiun avait demandé à être excusé. Il allait vomir s'il devait écouter encore longtemps ces élucubrations.

Et au service de ces insanités était réduite la redoutable et puissante magnificence de Sinanju.

Chiun réfléchissait à cela alors que Remo, tout joyeux, quittait l'appartement.

CHAPITRE III

Gennaro Drumola, dit Drums, pesait deux cent dix kilos et quand il riait son ventre ne bougeait pas mais toute la pièce était secouée.

D'autant plus qu'il était installé dans une petite maison de bois où le procureur général voulait qu'il reste, à des kilomètres du centre de Los Angeles ou de n'importe quelle autre ville. Les meilleures sentinelles militaires étaient postées à l'orée de la forêt. Des senseurs électroniques étaient cachés sous terre en formant un cordon d'avertissement au-delà du bouclier humain. Et au-dessus de tout ça, les patrouilles aériennes ne s'interrompaient jamais. Par son témoignage, Gennaro Drumola pouvait à lui seul abattre le plus grand réseau de drogue et racket de protection fonctionnant en Californie.

Drums avait accepté avec empressement de faire cela pour son gouvernement. Drums avait la phobie des chambres à gaz et son gouvernement lui avait promis qu'il aurait la vie sauve, même si c'était en prison, pour peu qu'il aide à étayer le dossier contre les gens pour qui il avait travaillé.

— Vous voulez dire, rompre la loi du silence ? demanda alors Drums.

— Monsieur Drumola, nous avons les preuves, des preuves en béton permettant de vous inculper d'avoir écrasé trois personnes pour de l'argent. Avez-vous jamais vu quelqu'un passer à la chambre à gaz ? Avez-vous vu comment on y meurt ?

— Vous avez jamais vu comment meurent les gens qui témoignent contre le gang ?

— Nous vous placerons dans un camp protégé par l'armée. Nous aurons des avions au-dessus de votre tête. Là où nous vous installerons, vos amis ne pourront pas vous atteindre.

— Est-ce que je mangerai bien ?

— Comme un roi, monsieur Drumola. Et c'est là votre choix, justement : vous pouvez mourir en étouffant dans la chambre à gaz ou manger comme un roi.

Alors Gennaro Drumola se mit à expliquer au procureur général qui faisait quoi en Californie et où étaient les cadavres. Le témoignage de Gennaro couvrait trois cents pages dactylographiées. Il était si

complet que Gennaro n'aurait qu'à comparaître devant le juge et jurer qu'il avait bien dit toutes ces choses au procureur général, et alors le gang serait démantelé, de l'Oregon à Tijuana.

Et puis un jour Drums regarda la pile de feuillets, les pages et les pages de témoignage sur la table au centre de la cabane en rondins et demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ton ticket pour ne pas aller à la chambre à gaz, Drums, répondit un gardien qui refusait de l'appeler monsieur Drumola.

— Ah oui ? Quelle chambre à gaz ?

— L'extra-renforcée qu'on a construite exprès pour toi si tu oubliais de témoigner.

— Merde, je vais pas témoigner. Qu'est-ce que vous voulez que je dise ? De quoi vous voulez que je parle ?

— Moi ? De rien. Je ne suis qu'un employé, répliqua le gardien. Mais le procureur général veut que tu causes beaucoup.

— Bien sûr. À propos de quoi ?

Quand le procureur général apprit la nouvelle attitude de Drums, il se rendit lui-même à la cabane et promit à Gennaro Drumola qu'il allait s'assurer que ledit Drumola mourrait dans la chambre à gaz, même si c'était la dernière chose qu'il pourrait faire en ce monde.

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? demanda naïvement Drumola.

— Vous allez mourir, Drumola !

— Pourquoi ?

— Homicide volontaire avec préméditation.

— De qui ça, l'homicide ?

— Une petite vieille dame que vous avez tuée, nous avons les enregistrements.

— Quels enregistrements ?

Le procureur général sortit furieux de la petite maison forestière. Son affaire était dans le lac. On avait réussi à se mettre en contact avec le tourne-veste et maintenant il y avait des volumes de témoignage qu'aucun témoin ne viendrait soutenir au tribunal.

Il ne savait pas que d'autres personnes suivaient l'affaire ni que le rapport sur la subite modification de son attitude était automatiquement capté par des terminaux d'ordinateur dont il ignorait l'existence. Il ne savait pas qu'il y avait une organisation dont une des spécialités était d'assurer que la justice des États-Unis ressemble à la justice.

Et c'était ainsi que Remo marchait dans la forêt, conscient que la terre avait été dérangée et qu'il y avait dedans des objets étrangers. Il ne savait pas que c'était des senseurs, simplement que ces objets étrangers devaient être évités. La terre le lui disait. Il aperçut la

cabane entre les arbres. Un gardien était assis devant la porte avec une carabine sur les genoux et un téléphone derrière lui.

Remo contourna la cabane et trouva une fenêtre qu'il put ouvrir discrètement en faisant remonter le bois de l'encadrement avec délicatesse, sans la moindre saccade. Un gros homme dont le ventre se soulevait régulièrement dormait sur un lit de camp. Drumola.

— Bonjour, Drums, dit Remo. Il paraît que vous avez un problème de mémoire.

— Quoi ? grogna Drumola.

— Je suis ici pour vous aider à vous souvenir, déclara Remo.

— Tant mieux. Vous savez, je ne me souviens plus de rien. C'est comme si une page avait été arrachée de ma vie. Vlan. Plus rien.

— Je vais la recoller, promit Remo.

Il prit les énormes mains de Drumola et compressa les doigts si fortement que les nerfs eurent l'air d'être arrachés de la main. Pour ne pas déranger le gardien, il compressa aussi les lèvres de Drumola.

Le corps gigantesque se convulsa. La figure se congestionna. Les yeux noirs s'arrondirent, exorbités par le cri qui ne pouvait s'échapper de la bouche.

— Alors, trésor, est-ce que ça ne te rappelle rien ? demanda Remo.

Le corps se convulsa de plus belle.

— Tu ne le sais peut-être pas, mon beau, mais nous avons fait de ça une science. D'abord, la douleur. Ensuite, la terreur. Je te suspendrais bien par la fenêtre mais un rez-de-chaussée, ce n'est pas tellement effrayant. Pourtant je peux t'étouffer. Qu'est-ce que tu dirais de ça, Drums ?

Remo libéra les doigts rougis et glissa une main sous le dos transpirant de Drumola. Comme une infirmière changeant un lit d'hôpital, il retourna Drumola mais, contrairement à l'infirmière, il fit cela en une seconde, d'un coup sec qui envoya l'homme en l'air et le fit retomber à plat ventre. La cabane frémit.

— Ça va, Drums ? cria le gardien.

— Mouais, fit Remo.

— Alors arrête de faire du bruit, d'accord ?

Et, du côté du gardien, ce fut tout. Remo repoussa la cage thoracique de Drumola vers le menton, pas trop fort pour ne pas séparer les côtes qui risqueraient de perforer les poumons, mais avec assez de force pour donner à Drumola l'impression qu'il était écrasé sous une montagne.

— Encore un petit peu, Drums, et tu n'existes plus, dit Remo, puis il lâcha tout.

Gennaro Drumola frémit et se mit à pleurer.

— Chut, fit Remo. Tu te souviens, maintenant ?

— De n'importe quoi ! affirma Drumola.

— Ton témoignage.

— Ouais, ouais. J'ai fait ça. J'ai fait tout ce que vous voulez. Je me rappelle de tout ce que vous voulez.

— Très bien. Parce que si tu oublies, je reviendrai.

— Je te le jure sur la tombe de ma mère, je me souviens ! cria Drumola.

Son sphincter anal s'était relâché, alors Remo s'en alla avant d'être atteint par l'odeur.

Mais, le lendemain, Smith eut de nouveau besoin de Remo. Et plutôt que de téléphoner, il vint en personne à l'appartement de Miami Beach.

— Ça n'a pas tenu, annonça-t-il. Vous allez bien, Remo ?

— Ouais. Très bien. Au poil.

— Chiun dit que vous n'êtes pas encore en forme.

Chiun était présent, en kimono gris de présentation, celui qu'il portait devant les empereurs, il était d'une couleur discrète pour montrer qu'il était là pour glorifier l'empereur, et non lui-même. Mais parfois le kimono de présentation était doré et Remo avait demandé si ce n'était pas une contradiction. À quoi Chiun répondait généralement que c'était pour les occasions où la gloire de l'assassin augmentait celle de l'empereur. Remo en déduisait que les Maîtres de Sinanju portaient ce qui leur faisait plaisir et inventaient ensuite des raisons.

Smith arborait son habituel costume trois-pièces gris et son froncement de sourcils non moins habituel.

— Vous ne comprenez pas. Quand Chiun dit que je ne suis pas prêt, ça veut dire que je ne peux pas faire tout ce que peut faire un Maître de Sinanju. Ça n'a rien à voir avec les besoins de l'organisation.

— Vous aviez certainement besoin de quelque chose de plus avec ce témoin, Drumola.

— Je lui ai rendu la mémoire.

— Peut-être, mais hier soir il ne se souvenait plus de rien, dit Smith et il prit une feuille de papier dans la vieille serviette de cuir qu'il avait sur les genoux.

C'était une note du procureur général, concernant un certain Gennaro Drumola, qui disait :

Cet après-midi, le sujet a eu un brusque changement d'attitude. Comme dans beaucoup de ces cas où les témoins récusent leur témoignage et reviennent sur ce qu'ils ont dit, c'était mystérieux. Nous avons eu beaucoup de ces mystérieux revirements, ces dernières années, et je ne vois aucune nécessité de poursuivre l'enquête en ce moment. Mais dans le cas de ce sujet, son revirement ne semblait pas définitif. Il paraissait vouloir collaborer mais quand j'ai voulu connaître les détails, il ne se rappelait plus rien de ce témoignage dont il disait s'être subitement souvenu. De plus, un examen médical a indiqué qu'il était dans un état de grande anxiété.

Remo rendit la photocopie de la note.

— Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Je sais que j'ai bien senti ce coup. Je sais, quand je sens bien un coup.

— Vous voyez, dit Chiun, les petites erreurs mènent toujours à de grosses fautes. Je suis content que vous ayez décidé d'attendre que Remo puisse vous glorifier au lieu d'échouer.

— Je n'ai pas échoué. Je sais quand une personne a été retournée. Vous, petit père, vous savez que je le sais.

— Je comprends. Moi aussi, je répugnerais à avouer que j'ai échoué, devant un aussi gracieux empereur, dit Chiun.

Il dit cela en anglais. Remo savait que ce n'était que pour les oreilles de Smith. En coréen, Remo dit à Chiun que ce qu'il débitait n'était que la fiente d'un canard souffrant de diarrhée.

Chiun prit cette insulte de Remo à cœur, dans son cœur où il pourrait la faire croître et embellir. Et un jour il s'en servirait utilement contre ce garçon qui était devenu son enfant.

Smith gardait le silence. De plus en plus souvent, ces deux-là se mettaient à parler en coréen et il ne comprenait rien.

— Je veux retourner voir ce type, dit Remo.

— On l'a changé de place, répliqua Smith.

— Je m'en fiche. Où qu'il soit, je le veux !

Gennaro Drumola dégustait une triple portion de côtes de porc dans une suite du dernier étage du *Forty-Niner Hotel* de San Francisco quand le mince jeune homme aux poignets épais revint lui rendre visite en passant par la fenêtre.

Drums ne comprit pas comment il avait pu échapper aux gardes, et moins encore passer par la fenêtre. Ce type devait grimper aux murs.

Il essuya ses mains grasses sur l'énorme masse de son ventre recouvert d'un tee-shirt blanc. D'épais poils noirs sortaient de toutes les ouvertures du maillot de corps. Même les articulations de ses doigts étaient poilues. Cette fois, Drumola était fin prêt. Il n'allait pas être surpris dans son sommeil, non monsieur. Saisissant une chaise, il la cassa en deux avec ses seules mains et il s'apprêtait à enfoncer un bout de bois pointu dans la figure de l'intrus quand il fut entraîné par une force considérable et mystérieuse à travers la fenêtre. Drums aurait hurlé si ses lèvres n'avaient pas été compressées, comme dans la cabane où il avait cru qu'une montagne lui tombait dessus.

Il se balançait maintenant à trente étages au-dessus de San Francisco, maintenu par quelque chose qui lui faisait l'effet d'un étau. La tête en bas, regardant la rue en se balançant comme un pendule, il souhaitait que l'étau soit encore plus serré.

— Bon, alors, trésor, qu'est-ce qui s'est passé ?

Les lèvres de Drums se décollèrent. Il devait sans doute parler. Il parla.

— Rien, il ne s'est rien passé. J'ai fait ce que vous avez dit. J'ai dit que je me souvenais.

— Mais ensuite tu as oublié.

— Enfin quoi, merde, j'aimerais bien me rappeler. Je ne me souviens de rien !

— Essaie quand même.

Drums tomba d'un étage. Il crut qu'il allait y en avoir vingt-neuf de plus mais quelque chose le rattrapa.

— Est-ce que ça va mieux ?

— Je ne sais rien de rien !

Drums sentit couler un liquide chaud autour de ses oreilles. Il comprit ce que c'était. Ça coulait de son pantalon, le long de son ventre et de son torse et sortait de sa chemise autour de ses oreilles. La peur vidait sa vessie.

Remo ramena Drums dans la chambre. L'homme ne mentait pas. Il fut tenté de le laisser tomber jusqu'au trottoir mais alors le monde entier aurait pensé que le gang l'avait tué. Remo repoussa la figure de Drums dans les côtes de porc et le laissa là.

Remo avait échoué. C'était la première fois qu'il n'arrivait pas à persuader un témoin. Il y avait un instant juste avant la mort, lui avait dit Chiun, où la peur prend le contrôle de tout le corps. À cet instant, la volonté de vivre devient si forte qu'elle surpasse la peur de mourir. Et alors plus rien ne compte, ni la cupidité, ni l'amour ni la haine. Il n'y a plus que la volonté de vivre.

Drums avait eu cette peur. Il ne pouvait pas mentir. Et, pourtant, Remo avait été incapable de le ramener à son témoignage.

— Je ne perds pas la main, affirma-t-il plus tard à Smith au téléphone.

— Je vous demande ça, parce que nous avons eu, semble-t-il, une subite épidémie de témoins amnésiques.

— Alors laissez-moi m'attaquer à eux. J'ai besoin d'entraînement.

— Je ne vous ai encore jamais entendu dire ça.

— Oui, eh bien, je le dis. Ça ne veut pas dire que je perds la main, grommela Remo dans le combiné en se demandant s'il ne devrait pas aller rendre visite à Smith et réduire en poussière sur sa tête les grilles d'acier de Folcroft.

Il y avait assez longtemps qu'il n'était pas allé au sanatorium, le siège secret de l'organisation secrète.

— C'est bon, marmonna Smith d'une voix faible et il donna l'adresse d'un autre témoin.

Elle s'appelait Gladys Smith. Elle avait vingt-neuf ans et elle était secrétaire dans une des plus grandes sociétés agro-alimentaires du

monde.

— Elle témoigne contre la société tout entière, qui a conclu des marchés secrets avec la Russie en faisant des offres plus avantageuses que ce que préconise notre politique agricole. Le gouvernement la garde dans un appartement de Chicago. Elle n'est pas fortement protégée mais elle est défendue.

— Bon, elle est défendue. Les défenses ne sont pas un problème pour moi.

— Je n'ai pas dit qu'elles l'étaient. Vous êtes plus important pour nous que ces affaires, Remo. Nous avons besoin de savoir que vous êtes avec nous. L'Amérique a besoin de vous. Vous êtes perturbé, en ce moment.

— Je suis toujours perturbé. Donnez-moi simplement son adresse.

Remo prit le premier vol pour Chicago et dormit en première classe. Avant l'atterrissage, il fit ses exercices de respiration et sentit les bonnes forces équilibrantes de la puissance passer dans son corps et le calmer. Il comprit alors qu'il avait fait ce qu'il ne devait jamais faire, il avait laissé son esprit prendre la relève, l'esprit où résidaient les doutes et toute l'information négative glanée dans un univers de négation. Il savait qu'il avait bien fait son travail. Le témoin avait réellement oublié. Il n'y était pour rien. Alors il décida de ne pas utiliser la peur, cette fois.

*

* *

Gladys Smith avait fini de lire son quatorzième roman d'amour de la semaine et se demandait si jamais elle se retrouverait un jour entre les bras d'un homme, quand la plus belle expérience romanesque de sa vie entra par la porte qu'elle croyait verrouillée.

Il était mince, avec des poignets épais et une superbe figure aux yeux noirs qui lui disaient qu'il la connaissait. Pas pour l'avoir déjà rencontrée mais d'une autre manière, plus profonde.

— Gladys ? demanda-t-il.

— Oui ?

— Je viens pour vous.

— Je sais, souffla-t-elle.

Il ne la saisit pas comme un des garçons qui hantaient son passé. Il ne la caressa même pas. Son contact était encore plus doux. C'était incroyable. Jamais elle ne s'était sentie aussi bien.

Elle s'assit sur le lit, tout son corps brûlant de désir, comme jamais, et il demanda alors quelque chose de si simple, de si banal qu'elle ne put que gémir :

— Oui... oui, ah oui, chéri, n'importe quoi. Bien sûr que je me souviendrai. Qu'est-ce que je dois me rappeler ?

— Votre témoignage, dit-il.

— Ah, ça. Naturellement. Qu'est-ce que vous voulez que je me rappelle ?

— Votre témoignage, répéta-t-il.

Elle lui reprit la main, la remit sur son cou. Elle voulait garder ces mains sur elle, ne plus jamais en être éloignée.

— Bien sûr. Mais je ne m'en souviens pas. Je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé à la société. C'est comme s'il ne s'était absolument rien passé après mon vingt et unième anniversaire. Quand je relis les pages du témoignage que j'ai donné, il me semble que c'est une inconnue qui a dit tout ça. Je ne me rappelle rien de ce qui est arrivé depuis un mois.

— Qu'est-ce qui s'est passé, il y a un mois ?

— Remettez vos mains où elles étaient. Oui, là. Là où elles étaient. Des gens me regardaient. Ils me posaient des questions. Des questions bizarres sur des marchés de céréales. Et je ne savais pas de quoi ils parlaient. Ils m'ont dit que je travaillais pour une société agro-alimentaire. Ils étaient très fâchés. Je ne sais pas pourquoi ils étaient en colère. Ils me demandaient qui m'avait soudoyée. Jamais je ne mentirais pour de l'argent. Ce n'est pas mon genre.

— Vous n'avez pas menti, vraiment ? demanda le jeune homme aux yeux noirs qui la connaissait si bien.

— Bien sûr que non, chéri. Je ne mens jamais.

— C'est bien ce que je craignais. Adieu.

— Attendez ! Où allez-vous ? Non ! Attendez ! Attendez !

Gladys le suivit en courant jusqu'à la porte.

— Je mentirai. Si vous voulez que je mente, je mentirai. J'apprendrai par cœur tout le témoignage. Je m'en souviendrai. Je le réciterai mot pour mot. Mais ne me quittez pas. Vous ne pouvez pas me quitter !

— Désolé. J'ai du travail.

— Quand est-ce que je trouverai quelqu'un comme vous ?

— Pas dans ce siècle, ma poupée, dit Remo.

*

* *

Cette fois, il n'annonça pas son échec par téléphone. Il demanda à voir Smith.

— Ce ne sera pas nécessaire, Remo. Je sais que vous n'avez pas échoué. À titre d'expérience, une de nos agences du gouvernement,

terriblement inquiète de cet état de choses, a fait passer une épreuve de détecteur de mensonge à deux témoins qui prétendaient avoir tout oublié. Tous deux sont passés haut la main. Ils ne mentaient pas. Ils ont réellement oublié leur témoignage.

— Épatant ! s'exclama Remo.

— Épatant ? C'est catastrophique, dit Smith. Il y a là quelqu'un qui sait comment démantibuler tout notre système judiciaire. La justice de ce pays ne va pas tarder à tomber en panne !

— En panne ? Si vous voulez voir quelque chose tomber *vraiment* en panne, appelez un dépanneur !

— Je veux dire qu'il ne sera plus possible de faire respecter aucune loi si quelqu'un sait comment faire perdre la mémoire aux témoins. Aucune loi, pensez-y. Si on peut faire oublier les gens, il n'y aura plus personne pour témoigner. Jamais.

Remo y pensa. Il pensa à l'oubli, l'oubli de son enfance dans un orphelinat. Si seulement il pouvait oublier d'une manière sélective, ce serait ce qui pourrait lui arriver de meilleur.

— Remo ? Vous êtes là, Remo ?

— Je suis en train d'y penser, Smitty, dit-il.

CHAPITRE IV

Béatrice Pimser Dolomo était heureuse. Rubin Dolomo, le génie créateur de Puissessence, la force spirituelle, se sentait presque assez bien pour se tirer du lit. Il y fut aidé par une simple triple dose de Valium, son besoin quotidien minimum, mais n'importe comment, c'était toujours plus facile de se lever quand Béatrice était heureuse. Tout était plus facile quand Béatrice était de bonne humeur.

Mais l'avocat des Dolomo n'était pas heureux.

— Je ne sais pas ce que vous avez à rigoler, tous les deux, mais les fédés vous tiennent bien.

— Si seulement vous renonciez à votre mécanisme d'échec, vous accumuleriez les réussites et le pouvoir. La seule chose qui se mette en travers de vous et de votre vie dynamique, c'est vous-même, déclara Rubin.

— Vous voulez me convertir à la Puissessence ou vous voulez que j'essaie de vous éviter la prison ? demanda Barry Glidden, un des plus grands avocats d'assises de Californie.

Les Dolomo l'avaient engagé parce qu'il avait la réputation d'être le défenseur le plus acharné, le plus dépourvu de scrupules et le plus habile. Absolument dévoué à la cause de ses clients, à condition que ses clients soient absolument dévoués à la cause du paiement de ses honoraires.

Barry posa ses bras croisés sur la table du petit salon, dont les fenêtres donnaient sur le magnifique parc du domaine des Dolomo. Il avait déjà formé le projet de le leur acheter quand ils seraient en prison, pour en faire un lotissement de luxe. Il y avait assez de terrain pour construire un aéroport international, s'il le voulait.

— Permettez-moi de dire au joyeux couple que vous êtes ce que les fédéraux ont contre vous, au cas où vous vous imagineriez que la religion bidon qui vous fait gagner tant d'argent est capable d'accomplir des miracles. Premièrement, ils ont les alligators que vous avez mis dans la piscine de ce chroniqueur. C'est la pièce à conviction numéro un. Ils ont un merveilleux témoin, une de vos anciennes adeptes, qui dit que la pièce à conviction numéro un est ce que vous, Béatrice, lui avez dit de mettre dans la piscine. Parce que vous n'allez

jamais faire passer ça pour de la protection des animaux et comme personne ne va croire que l'alligator est venu à pied de Floride sur ses courtes pattes attiré par les forces négatives d'un journaliste hostile, un jury raisonnable n'aura qu'un choix : tentative de meurtre.

— C'était une idée de Rubin, dit Béatrice qui déployait tous ses charmes en corsage bain-de-soleil et pantalon blancs.

— Dans *La Danse de la planète Alarkin*, une créature assez semblable à un crocodile tue les gens qui ont des vibrations négatives, expliqua Rubin. Les animaux sentent ces choses-là. Leur instinct est infiniment plus pur que les produits frelatés du cerveau humain.

— Tes petits romans ne l'intéressent pas, Rubin. Il s'intéresse à l'argent, dit Béatrice. N'est-ce pas ?

— Je m'intéresse à la loi. Vous avez mis un alligator dans la piscine d'un journaliste, pour le tuer. Je vous l'ai dit cent fois, Béatrice, vous ne pouvez pas menacer, estropier, acheter, détruire et poignarder pour vous tirer d'affaire. Il vient un moment où le monde se retourne contre vous. Vous allez faire de la prison pour cette affaire d'alligator. Nous pouvons plaider coupable et marchander un peu, en finissant ici ou là, et réduire la peine à six mois. C'est une peine très légère pour une tentative de meurtre.

— On ne plaide pas coupable, déclara Béatrice.

— Jamais je ne pourrai faire croire à un juré vos conneries de force négative. Vous allez être durement condamnés si vous ne plaidez pas coupable. Les jurés ne lisent pas *La Danse de la planète Alarkin*. Et s'ils lisaient ça, ils ne le croiraient pas.

— Ils ont été programmés par l'échec, pour ne pas croire, dit Rubin.

— Voilà vingt ans que vous ne payez pas d'impôts, Rubin. Aucun jury ne va accepter que votre toute première allégeance soit à l'univers. Pas quand ces gens-là paient des impôts pour les systèmes d'égouts, la défense nationale, la police, les routes et tout ce qui fait une civilisation.

— Nous sommes une religion, rétorqua Rubin. Ils ne peuvent pas imposer une religion. Nous avons le droit d'être libérés de l'oppression du gouvernement.

— Il y a des Américains qui seraient bouleversés d'apprendre que vous avez menacé le Président des États-Unis. Est-ce que vous avez fait ça, Béatrice ?

— Je fais ce que j'ai à faire. Si je laissais le monde me malmenier, je serais constamment malmenée par tout au monde. Rubin et moi n'aurions abouti à rien, si nous avions écouté les gens qui disaient que je devais savoir où m'arrêter. Si je les avais écoutés, je serais la femme d'un auteur raté de science-fiction, à une époque où la science-fiction ne se vend plus.

— Et d'abord, nous n'avons menacé personne, dit Rubin.

— Le ministre de la Justice m'a téléphoné hier soir, pour me dire qu'une de vos cinglées de la Puissessence a déclaré dans un dîner officiel au Président que son seul moyen d'échapper à la mort était de faire abandonner toutes les poursuites fédérales contre vous deux. Ce n'est pas une menace, ça ? Ça m'a tout l'air d'une menace, à moi.

— Vous parlez de Kathy Bowen, cette ravissante artiste de grand talent ? Cette adorable fille qui a vu sa carrière prendre son essor quand elle s'est convertie à la Puissessence ? La Kathy Bowen que nous connaissons aurait été invitée à un dîner officiel ? Nous n'y sommes pour rien.

— Avec les seins de Kathy Bowen, j'aurais pu être Jane Mansfield. Oui, cette Kathy Bowen, celle qui dansait avec le Président et qui lui a dit qu'il allait mourir s'il ne vous laissait pas tranquilles. Cette ravissante fille qui ne sera plus jamais invitée à la Maison Blanche. Celle-là.

— C'est une star, déclara Rubin. Beaucoup de stars de cinéma comprennent la Puissessence parce qu'elles ont déjà reçu des vibrations positives de la force universelle.

— Moi aussi, j'ai des stars de cinéma comme clients. Je connais les stars de cinéma. Elles reçoivent leurs vibrations de la farce universelle. J'en ai un qui se prend pour la réincarnation de Gengis Khan. J'en ai une autre qui prend des bains de siège d'algues et d'eau de mer. Et une autre qui pense qu'on défend la cause marxiste en faisant sauter à la bombe des hôpitaux pour enfants. J'ai plus de stars de cinéma que je ne sais qu'en faire, pourtant je n'en ai encore jamais rencontré aucune avec assez de bon sens et de raison pour entrer au cours préparatoire.

— Non seulement nous n'allons pas plaider coupables, déclara Béatrice, mais on va nous juger innocents.

— Elle a raison, dit Rubin.

— Ma foi, si vous êtes condamnés à l'éternité, ne venez pas me le reprocher.

— Bien sûr que si ! s'écria Béatrice. Si vous n'avez aucun témoin contre nous, et si nous sommes jugés coupables, je vous le reprocherai certainement.

— Ne comptez pas sur cette chance-là, conseilla Glidden. Moins d'un pour cent des témoins se rétractent et récusent leur témoignage. Les chances sont de cent contre un, contre vous.

— Au contraire, dit Béatrice. Toutes les chances sont en notre faveur. Rubin...

— J'ai autre chose à faire, marmonna Rubin.

Il s'esquiva, une cigarette pendant au coin de sa bouche, et descendit dans le vaste sous-sol. Plusieurs dizaines de combinaisons de

caoutchouc étaient accrochées au mur. Il en enfila une, très difficilement. Il avait horreur d'être comprimé là-dedans, horreur du poids, horreur de la chaleur qui le faisait transpirer. Il avait déjà assez de mal à respirer en temps normal mais avec la combinaison, cela devenait presque impossible. Béatrice avait raison, pourtant. Il avait beaucoup de travail et pas de temps à perdre. Il plaqua le masque sur sa figure et mit les grosses lunettes protectrices.

Le fondateur de la Puissessence, l'espoir de l'humanité, se dandina lourdement vers le fond du sous-sol où il y avait une porte étanche, comme on en voit dans les sous-marins. Il tourna le volant qui faisait glisser les verrous et la poussa. À l'intérieur, les cinq herbes médicinales et les trois produits chimiques composant la formule étaient dans des barils différents. Lorsque Rubin pila des herbes dans un grand mortier, ses lunettes s'assombrirent, signe qu'il allait bientôt perdre connaissance. Mais il devait tenir bon. Cela lui était déjà arrivé et il avait toujours tenu le coup.

Pendant que le nouvel élixir s'écoulait par un tamis dans un récipient, Rubin faillit s'écrouler dans un des grands tonneaux de plastique gris. Son cœur battait follement. Il parvint à sortir de la salle juste à temps pour se traîner jusqu'à la douche. Faisant appel à sa dernière réserve d'énergie, il appuya sur le bouton encastré dans le carrelage et la cabine fut inondée par un jet violent et chaud. Dolomo se coucha par terre, pour économiser son souffle. Quand la douche s'arrêta, il mit son récipient dans une cuvette qu'il posa sur une petite courroie de transmission.

Rubin se dépouilla difficilement de sa combinaison, à l'aide d'un couteau et au prix de grands efforts. Quand il eut repris haleine, il alla à la rencontre du petit récipient que la courroie de transmission amenait dans une autre salle. Elle était séparée en deux par une cloison de verre avec deux trous équipés de manches et de gants de caoutchouc. Le récipient avait été secoué pendant son trajet et se trouvait sur le côté. Rubin glissa ses bras dans les manches, ses mains dans les gants, et le remit d'aplomb sur la petite table. À côté, il y avait une feuille de papier et une enveloppe rose ainsi qu'un paquet de coton. L'enveloppe était déjà libellée, au nom d'un ancien adepte de la Puissessence qui estimait maintenant qu'on l'avait volé. Avec ses doigts de caoutchouc, Rubin déboucha le récipient « d'élixir » frais, prit un peu de coton et le plongea dans le flacon. Puis il frotta un peu de potion dans le coin supérieur gauche de la feuille rose. Et il reboucha soigneusement le récipient.

Maintenant, c'était le plus difficile. Rubin devait plier la feuille et la glisser dans l'enveloppe. Avec les gants de caoutchouc épais, cette simple action demanda vingt minutes d'efforts. Quand il eut fini, il était trempé de sueur.

Il alluma une cigarette, jeta dans sa bouche un comprimé de Valium et une pilule contre la tension, puis il monta en soufflant à la salle de réception où un messager attendait la lettre.

C'était un cadre supérieur d'un âge moyen qui attribuait son ascension à la fonction de vice-président de sa société, à sa nouvelle confiance en lui-même, confiance qu'il attribuait à la Puissance. Il croyait fermement que le gouvernement des États-Unis persécutait une religion qui pouvait sauver le monde. Cette illumination lui était venue dans un temple de Virginie.

Rubin avait payé ce volontaire quinze cents dollars au directeur du temple. Mais il valait son prix.

— Que je comprenne bien. Je m'assure que personne d'autre que le traître touche le coin supérieur gauche de la lettre qui est dans l'enveloppe. Je me rends directement à l'immeuble où il est gardé et j'annonce que je suis un ami qui a un message de sa fiancée. Et c'est tout. Simple.

Sur ce, le vice-président retira la lettre de l'enveloppe et la déplia, pour bien être certain que sa perception d'un coin supérieur gauche concordait avec l'idée de Rubin Dolomo. Cela bien déterminé, il serra la main de l'homme qui avait retenu sa vie alors qu'elle semblait dans le précipice de la négativité.

— Monsieur Dolomo, vous êtes un des plus grands esprits de notre temps. Et je suis honoré, profondément honoré, d'avoir cette occasion de servir la Puissance.

— Attention à la lettre. Votre doigt touche le coin. Attention à la lettre !

— Quelle lettre ? demanda le vice-président.

— Celle que vous avez à la main.

L'homme baissa les yeux sur sa main et sur le papier rose qu'il tenait par un coin.

— C'est vous qui m'avez donné cette lettre ? Ou est-ce que c'est moi qui dois vous la remettre ? Pour qui est-elle ?

— C'est bon, marmonna Rubin d'une voix lasse. Posez ce truc que vous avez à la main. Nous allons maintenant aux salles de récupération.

Le vice-président tendit la lettre à Rubin, qui recula vivement.

— Posez-la. Posez-la. Par terre. Lâchez-la, ordonna Rubin puis il prit l'homme par le bras et le guida vers le fond de la maison.

— Dites-moi, demanda-t-il, si vous aviez à choisir quelque chose pour jouer, est-ce que vous préféreriez un hochet, un train électrique, un jeu vidéo ou une femme et une bouteille de bourbon ?

— Un choix ? Merveilleux ! Vous êtes si gentil !

— Ça m'aide à savoir dans quelle salle vous mettre.

— Je choisis le bourbon.

— Parfait. Vous n'en avez pas absorbé beaucoup. Je connais assez bien les dosages.

Ils passèrent devant une pièce d'où provenaient des hurlements, des cris perçants. Le vice-président ne put se retenir de regarder par la petite vitre encastrée dans la porte. L'intérieur était une horreur. Des hommes et des femmes adultes se traînaient par terre, se tiraient par les cheveux, mouillaient leur culotte, pleuraient bruyamment.

— Je ne connaissais pas encore bien les doses, expliqua Rubin. Mais nous prenons bien soin d'eux. Nous sommes une religion responsable.

— C'est affreux ! Il y a là un jeune homme qui suce son pouce !

— C'est Wilbur Smot. Comment vous sentez-vous ?

— Pas si bien que ça. Moyen. C'est curieux, je ne me rappelle pas ce que je fais ici.

— Est-ce que vous vous souvenez d'avoir été converti à la Puissessence ?

— Je me rappelle une étude de caractère, à Norfolk, en Virginie. Est-ce que je me suis inscrit ?

— Ça va aller mieux dans un moment, promet Rubin.

Ils passèrent devant une autre salle pleine de grandes personnes, mais celles-là s'amusaient avec des trains électriques et des poupées. Dans la suivante, une femme aux cheveux bleu-néon, couverte de bijoux en plastique, était absorbée par un jeu vidéo. La dernière salle était un petit bar élégant à l'éclairage tamisé, avec un comptoir où l'on pouvait se servir.

— Vous vous rappelez votre adresse à Norfolk ? demanda Rubin.

— Bien sûr.

— Alors buvez un verre et rentrez chez vous.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que tout ça signifie ?

— C'est le tout dernier progrès scientifique créé par un des plus grands esprits du monde occidental. Et du monde oriental aussi. C'est un don à l'humanité du grand penseur scientifique et spirituel Rubin Dolomo.

— Est-ce qu'il n'est pas le directeur de la Puissessence ?

— Il a apporté cette illumination, oui, dit Rubin.

— Je me souviens d'avoir vu sa photo. Oui. Sur un livre, je crois, une jaquette de livre. Un bon livre, d'ailleurs.

— Est-ce que vous remarquez une ressemblance ? demanda Rubin en repoussant les maigres restes de ce qui avait été une luxuriante chevelure.

— Ma foi non, aucune.

— Bon, dans ce cas, laissez tomber le verre. Allez-vous-en d'ici, c'est tout.

— Avec plaisir. Je ne sais d'ailleurs pas ce que je fais dans cette

maison.

Rubin entra dans le bar et se servit un whisky bien tassé. Il avait préparé l'élixir, qui était efficace, et maintenant il avait besoin d'une autre personne de livraison. Toute cette affaire leur avait déjà coûté trop cher. Mais les salles de récupération étaient une nécessité. Les effets de la formule étaient extrêmement variés, la Puissessence devait avoir un bon échantillonnage pour étudier la rémission de la mémoire chez les personnes atteintes par la formule. Une dose « d'élixir » tout frais était capable de renvoyer une personne dans son enfance, si elle en recevait sur sa peau nue. Une fois le produit séché, on pouvait compter sur lui pour supprimer un an ou deux de souvenirs. Plus vieilli, il devenait si puissant qu'il était dangereux de s'en servir. Rubin avait passé une éternité à apprendre la fabrication et la manière de l'administrer. Il rêvait parfois d'en verser quelques gouttes dans le café de Béatrice et de la renvoyer en enfance. Mais une horrible pensée le retenait. Si jamais il ratait son coup et si Béatrice découvrait ce qu'il avait fait, sa vie ne vaudrait pas plus cher que le contenu de la poubelle de la semaine dernière. Béatrice était impitoyable.

Rubin donna un coup de téléphone et moins d'une heure plus tard une Puisseuse se présenta. Elle avait vingt ans et un corps de gymnaste. Elle disait qu'elle avait été presque sélectionnée pour les Jeux Olympiques. Si elle avait connu la Puissessence à l'époque, elle aurait sûrement remporté la médaille d'or. Mais comme elle conservait encore des tendances violentes d'une précédente vie, cela lui était interdit.

— Écoutez, mon petit lapin, lui dit Rubin, prenez cette lettre rose. Ne touchez pas le coin supérieur gauche mais portez-la à l'adresse indiquée. Ne dites pas qui vous envoie parce que des forces maléfiques essaieront alors de détruire notre religion. Vous comprenez ?

— Vous n'hésitez pas à prendre le risque d'employer quelqu'un qui n'a pas encore nettoyé sa mémoire de toutes ses forces négatives ?

— Est-ce que vous êtes passée par le Niveau Un ?

— Oui.

— Alors vous êtes assez forte, affirma Rubin.

La Puisseuse regarda la lettre, par terre.

— Qu'est-ce qu'elle fait là ? Pourquoi est-ce que vous ne la ramassez pas ?

— J'ai un lumbago. Et n'oubliez pas, le coin à ne pas toucher. Le coin supérieur gauche. Les gardes voudront peut-être lire la lettre. Laissez-les faire, mais sans la lâcher. Seul le témoin doit toucher le coin supérieur gauche. C'est bien compris ?

— Supérieur gauche. Seul le témoin le touche.

— C'est ça.

— Je me sens déjà mieux. Vos forces de puissance viennent de me

pénétrer jusqu'aux doigts de pied.

— Oui, je suis comme ça, marmonna Rubin qui avait grand besoin d'un Desamyl, de deux aspirines, d'un Valium et de six tasses de café pour avoir la force d'aller se coucher pour sa sieste.

— Et n'oubliez pas. Soyez aimable et souriante et ils ne feront pas obstacle à la lettre.

— J'utiliserai mon essence positive.

Elle ramassa la lettre par le coin inférieur droit et sortit complètement régénérée du palais Dolomo. Comme la Puissessence était vraie ! Comme les leçons qu'elle avait apprises étaient profondes ! Quand elle souriait, elle se sentait mieux. Quand elle souriait aux autres, ils la traitaient mieux. Et pour cela rien qu'avec un cours de premier niveau au prix de promotion de 325 dollars.

*

* *

En général, le procureur général gardait les témoins à l'abri dans un lieu secret où ne leur parvenait que du courrier préalablement examiné et où ils étaient protégés par une garde toujours en alerte. Mais comme depuis quelque temps cela ne protégeait pas tous les témoins et comme celui-là voulait encore plus rester chez lui que tous les autres, le procureur s'était laissé fléchir. Il permettait à ce témoin de vivre dans sa propre maison. Cela présentait un certain avantage. Ce couple hystérique, les Dolomo, allait fort probablement tenter quelque ruse. Et une certaine agence du gouvernement allait leur tendre un piège.

Le raisonnement, c'était que toute personne capable de mettre un alligator dans la piscine d'un journaliste était capable de n'importe quoi. Et cela permettrait peut-être de découvrir comment les témoins étaient retournés. C'était tellement secret que le procureur général ne savait pas très bien quel département s'occupait de l'affaire, mais quand un jeune homme mince aux yeux noirs et aux poignets très épais arriva devant la maison du témoin, le procureur se garda bien de l'interroger. Il supprima simplement les gardes normaux.

La maison se trouvait dans un quartier de classe moyenne de Palo Alto, où, inutile de le dire, plus personne de la classe moyenne n'avait les moyens de vivre.

Le témoin commença par demander à Remo quel était le numéro de sa plaque et où étaient les gardes. Il voulut savoir comment un seul homme sans armes pouvait le protéger. Remo l'enferma dans un placard pendant vingt minutes, jusqu'à ce qu'il arrête de crier. Alors il consentit à le laisser sortir.

Le témoin n'interrogea plus Remo mais Remo avait été mis de très méchante humeur. Il savait que la colère pouvait le tuer, car c'était l'émotion qui bloquait la force en la transformant en énergie sans but. Il venait de décider de se débarrasser de cette colère par la respiration quand une mignonne jeune personne s'approcha de la porte, une enveloppe rose à la main.

— Salut, j'ai une lettre pour l'occupant de cette maison !

— Non, dit Remo.

La fille sourit, un grand sourire éclatant, radieux. Elle souriait continuellement.

— Il paraît qu'il fait partie d'un programme de témoins du gouvernement et je comprends que tout son courrier doit être examiné parce qu'il pourrait contenir une menace.

— Pas de lettres, dit Remo.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait que j'ouvre la porte et que je lui remette la lettre. Il voudra que je lui parle et il ne me plaît pas. Vous ne me plaisez pas non plus, pour parler franchement.

— Je pourrais vous lire la lettre et puis la glisser sous la porte ?

— Non.

— C'est une belle lettre d'amour, insista la Puissette.

Elle savait ce qu'elle avait à affronter ; les gardes étaient toujours choisis à cause de leur indéfectible esclavage aux forces de négativité. Et quoi de plus négatif qu'une force qui voulait limiter la liberté de la Puissette ?

— Mon Ralph chéri, mon amour pour toujours, signé Angela, dit la Puissette.

— Pas assez bon. Récrivez-la.

— Mais c'est sa lettre d'amour à lui !

— Elle ne me plaît pas. Angela ne me plaît pas. Et je vous ai déjà dit que vous ne me plaisez pas.

— Comment pouvez-vous être si négatif ?

— Facile. Ça me plaît.

La Puissette recula et cria à la maison :

— Ralph ! Ralph ! J'ai une lettre pour vous. Elle est d'Angela ! Mais votre gardien ne veut pas vous la donner.

Remo ouvrit la porte.

— Vous voulez la lettre, Ralph ?

— Vous allez encore me flanquer dans le placard ?

— Mais non, dit Remo.

— Alors je ne veux pas de la lettre. Angela était une idiote de Puissette avec qui j'ai un peu couché.

— Les Puissettes ne sont pas idiotes ! protesta la jeune personne souriante.

— Elles sont toutes stupides, répliqua Ralph. Ils le sont tous. Et j'étais le plus con. C'est moi qui ai volé l'alligator pour eux !

— Vous ne voulez même pas lire votre lettre, Ralph ?

— C'est exactement ce que je ne veux pas ! gronda Ralph.

Remo renferma la porte. Le lendemain, Ralph témoigna en justice que sur l'ordre de Béatrice Dolomo il avait effectivement, un certain jour à une certaine heure acheté ledit alligator, la pièce à conviction numéro un, qui barbotait pour le moment dans un énorme aquarium apporté dans le prétoire pour l'édification du jury. Le jury, après avoir regardé claquer les dents de l'alligator pendant une journée et demie déclara les Dolomo coupables de tentative de meurtre.

Au sanatorium de Folcroft, Harold W. Smith entendit le verdict et désespéra. Ce témoin lui avait fait l'effet du parfait témoin à être frappé d'amnésie subite. Et il n'avait pas été frappé, pas été attaqué. On avait épinglé pour fraude deux petits arnaqueurs minables et le système judiciaire américain restait vulnérable à une nouvelle force inconnue. Le même jour, le chef des rackets de Californie fut acquitté quand son principal accusateur, un ancien tueur à gages, fut incapable de retrouver assez de mémoire pour valider tous les cahiers pleins de son témoignage.

Ce même jour encore, Angelo Moscamierda remercia le système judiciaire américain, son avocat, sa mère, une statue de la Vierge Marie et la fière force nouvelle qui avait apporté le succès dans sa vie. Il se joignit à la célèbre star et vedette de télévision Kathy Bowen et à d'autres gloires des écrans, pour proclamer devant la presse assemblée que le jour le plus triste pour les libertés américaines était celui où les Dolomo avaient été inculpés d'un crime.

— Ce sera la honte de l'Amérique, tout comme la mort de Jésus a été la honte de l'empire romain, tout comme la mort de Jeanne d'Arc a été la honte des Français, tout comme la mort de Moïse a été la honte de je ne sais plus qui, déclara-t-il sur les marches du palais de justice. Je suis libre, mais ces personnes méritantes sont aujourd'hui en prison.

— Elles sont sorties en payant une caution d'un million de dollars ! lança à Moscamierda un journaliste de la télévision.

— Ah oui ? Une caution d'un million de dollars ?

— Ils l'ont payée en espèces.

— Ma foi, quand on a les moyens, pas vrai ? dit philosophiquement Moscamierda avant de rentrer dans sa grande maison bien gardée pour affronter sa négativité astrale et s'en débarrasser encore un peu.

Et qu'est-ce qui pouvait l'en empêcher, s'il vous plaît ? Il avait dépensé un demi-million de dollars pour atteindre le Niveau Vingt et à ce pinacle spirituel aucune justice des hommes ne pouvait le toucher. C'était garanti ; satisfait ou remboursé. Il confiait d'ailleurs à ses

gardes du corps :

— Débinez pas les conneries qui rapportent.

*

* *

CHAPITRE V

Maître Barry Glidden envoya ses enfants en Suisse, en leur disant de vivre sous un autre nom pendant un moment. Il les préviendrait quand la situation se serait améliorée.

Malgré sa terreur, il n'était pas trop terrifié pour traiter quelques bonnes affaires avant de retourner voir les Dolomo. Il recruta deux nouveaux investisseurs pour la ville nouvelle qu'il projetait sur les terres privées du couple. Cela fait, il alla voir Béatrice et son mari. Le cœur battant, il roula sur le pont-levis franchissant les douves récemment creusées en se demandant s'il y avait des alligators là-dedans. Il se demanda aussi si la douce Béatrice allait l'y jeter avant qu'il ait eu le temps de planter deux cents bungalows duplex sur la pelouse sud.

Glidden comprit tout de suite que Béatrice était en colère parce que Rubin se cachait. Il décida de le chercher lui aussi. Du fond de la maison lui parvenaient de curieux bruits joyeux, un gazouillement bizarre. Il savait bien que cela ne pouvait être Rubin, alors, très intrigué, il alla voir.

Il passa devant quelques gardes du corps que les Dolomo avaient placés çà et là à des postes stratégiques, depuis que les parents d'une Puisseuse avaient tenté de les assassiner pour avoir volé leur fille. Ils n'avaient pas volé la pauvre chérie, naturellement, ils lui avaient simplement vendu à crédit quelques cours de Niveau Un, Deux et Trois, et maintenant elle travaillait en Australie pour payer tout ce qu'elle leur devait.

Glidden découvrit une suite de portes avec de petites fenêtres. Le gazouillis venait d'une de ces pièces. Il risqua un œil. Le spectacle qui s'offrit à sa vue fut une bande de grandes personnes en Pampers. Il commença par supposer que c'était peut-être une nouvelle mode californienne, ou une nouvelle forme de sexualité de groupe, mais personne ne se caressait, personne ne se touchait sauf pour se tirer mutuellement les cheveux. Il regarda par le judas suivant. Des adultes jouaient avec des trains électriques. Ça, c'était assez normal, car dans le fond, des tas d'hommes aiment les trains électriques. Mais il n'en avait encore jamais entendu imiter avec tant d'entrain les sifflets et le

tchou-tchou-tchou. Dans la pièce suivante, une femme aux cheveux ridiculement teints tapait sur une machine vidéo. Et dans la dernière pièce, il y avait un bar sympathique avec une dame visiblement consentante.

Barry la laissa lui servir un verre. Barry la laissa lui mettre un bras autour du cou. Barry ôta ses propres mains de ses genoux au cas où elle voudrait atteindre quelque chose. Elle le voulait.

Il ne résista pas. Il demanda s'il n'y aurait pas une autre petite pièce, dans le coin, un cabinet particulier.

— Personne ne vient jamais par ici, dit la dame.

Il respirait son parfum, une horrible odeur vulgaire et lourde qui offensait les narines. Mais quand ce parfum accompagnait un corps nu, un corps splendide, un corps somptueux, un corps accueillant, Barry Glidden n'avait que faire du bien-être de ses narines.

Juste avant son instant de gloire, Barry Glidden sentit peser un talon pointu sur son dos.

— Barry, où est Rubin ? Je cherche Rubin.

— Dans un moment, Béatrice, répondit l'avocat. Rien qu'un petit moment.

— Je n'ai pas un petit moment ! gronda Béatrice.

— Rien qu'un. Rien qu'un...

— Est-ce que vous êtes vraiment obligé de faire ça ici ?

— Oui. Oh oui ! Ah oui ! Oui ! Et je le fais !

— Bon, mais où est Rubin ? Je veux Rubin. Vous entendez ? Je veux Rubin ! Vous n'avez pas un peu fini, tous les deux ?

Barry ne voulait pas finir. Si un pistolet avait été collé sur sa tête à ce moment, il se serait demandé s'il pourrait finir avant de mourir.

Il entendit Béatrice aller au bar et puis, avec un choc de séisme de force 7 sur l'échelle de Richter (qui en compte neuf), il sentit s'abattre sur son dos le contenu d'un seau d'eau glacée.

— Venez, lui dit Béatrice. Montons. Nous avons du travail.

— Rubin dit qu'elle est très volontaire, hasarda la dame.

— Ouais, fit Barry.

Il y avait des moments où mille bungalows-duplex ne seraient pas une compensation suffisante pour le travail consacré aux Dolomo.

Dans la grande salle de réunion exposée au midi, Béatrice parut presque heureuse. Barry s'épongea avec des serviettes en papier.

— Je veux la vérité, maintenant. En notant sur dix, quelles sont nos chances de gagner en appel ?

— Zéro, répliqua tout de suite l'avocat.

— Dans ce cas, déclara Béatrice Dolomo, nous allons commencer à donner des coups bas.

— Les alligators dans les piscines et les menaces contre le Président, qu'est-ce que c'est ? Des coups réguliers ?

— Je veux dire que nous allons nous défendre sérieusement, Barry.

— On colle les gens dans des chambres à gaz, pour ce genre de défense sérieuse, Béatrice. Qu'est-ce que vous attendez pour limiter vos pertes et foutre le camp ? Il vous restera encore pas mal d'argent, surtout si vous vendez ce domaine dont vous n'aurez plus besoin. Compte tenu de la valorisation de votre argent, si vous vendez la propriété vous aurez de quoi vivre dans le luxe jusqu'à la fin de vos jours, quand vous sortirez de prison. Plus d'histoires de sectes, rien qu'une paisible retraite fortunée.

— Pendant les deux ou trois ans qu'il nous restera à vivre, Barry ? Pas question. Je ne me suis pas hissée à la force du poignet hors d'une soupente puante, en traînant Rubin avec moi, pour tout laisser tomber dès que ça va mal. Vous prenez Rubin pour un grand génie, hein ? Il n'était qu'un foutu scribouillard de science-fiction. Il y croyait, à la Puissance. Il voulait sincèrement aider son prochain, quand nous avons commencé. Vous vous rendez compte ? Il croyait réellement que les gens pouvaient se guérir de leurs migraines en trouvant dans leur vie le moment dont ils voulaient se débarrasser ! J'ai dû le retenir de soigner des cancéreux avant que les procès nous réduisent à la mendicité. Non, maître Glidden, je ne vais pas plaider coupable.

— Qu'est-ce que vous allez faire, alors ?

— Intensifier.

— Vous avez déjà tenté de tuer un journaliste et vous avez menacé le Président. Peut-on vraiment aller plus loin ?

— Si on ne met pas ses menaces à exécution, personne ne vous croit, affirma Béatrice.

Ce jour-là elle avait mis pour être plus à l'aise, une blouse paysanne dégageant les épaules, brodée de fleurs multicolores. Ses lèvres et ses paupières étaient maquillées de violet vif. Elle avait l'air d'une femme d'un certain âge qui a perdu toutes ses robes et qui doit emprunter celles de sa fille de douze ans. Il était évident, pensa Barry, que Béatrice s'habillait d'une façon aussi extravagante parce que personne au monde n'avait assez de courage pour lui dire que ça ne lui allait pas.

Elle consulta sa montre.

— Nous n'allons pas attendre éternellement, gronda-t-elle en allant ouvrir la porte pour glapir dans le couloir : Trouvez-moi Rubin ! Nous en avons assez de chercher Rubin !

— Il écrit pour les fidèles l'allocution de la Journée du Fondateur, répondit une voix masculine, celle d'un des gardes du corps.

— Qu'il se serve de celle de l'année dernière. Dites-lui de se servir de celle de l'année dernière !

— Il dit qu'il ne peut pas. C'est un nouveau sermon sur la persécution des justes.

— Persécutez-moi son cul ici dans la salle de réunion de l'aile sud ! hurla Béatrice.

Quand elle revint à la table où Barry Glidden cherchait désespérément des moyens de rompre les relations avec ces clients, il devina ce qui allait venir.

— Barry, nous allons faire payer ça au Président. Nous allons faire payer ça à l'Amérique. Ce verdict de culpabilité est un déni de justice, une forfaiture au plus haut niveau. Toute ma vie, j'ai trop respecté le plus haut niveau. Eh bien, Barry, moi je vous le dis, n, i, ni c'est fini. Le Président disparaît... Aux chiottes, le plus haut niveau !

— Mrs Dolomo, je suis un auxiliaire de la justice. Je ne peux pas prêter l'oreille à des propos pareils. Je suis avocat, j'ai prêté serment. Alors je vous conseille de garder pour vous les projets que vous pourriez élaborer. Ne m'y mêlez pas.

— Vous y êtes mêlé, Barry, dit Mrs Dolomo.

— Je ne connais rien à ces choses-là. Je suis un avocat.

— Vous apprendrez, Barry.

— Il arrive, Mrs Dolomo ! cria le garde du corps.

Quelqu'un traînait les pieds dans le couloir. C'était Rubin. Il entra, une cigarette au coin des lèvres juste au bon angle pour faire larmoyer les yeux. Il ne s'était pas rasé depuis deux jours et il était en peignoir de bain. Le peignoir émettait un léger tintement, celui des pilules de Rubin dans leurs petits tubes de plastique. Il les posa sur la table. Ses mains tremblotaient.

— Vous voulez écouter le message de la transsubstantiation ? C'est vraiment très beau, dit-il.

— Non, répliqua Béatrice.

— Sincèrement, non, murmura Barry.

— C'est au sujet de la persécution. Je pense que c'est ce que j'ai écrit de meilleur dans ma vie.

— Nous avons à parler affaires, lui dit Béatrice.

— Légatement, je ne devrais pas être ici, marmonna Barry. Je vous souhaite de la chance dans vos nouvelles entreprises.

— Nous n'avons pas encore décidé comment nous allons avoir le Président. Asseyez-vous, Barry, ordonna Béatrice. Rubin, le Président ne nous prend pas au sérieux. Qu'allons-nous faire ?

— Je ne sais pas comment nous pouvons introduire un alligator dans la Maison Blanche. Il va falloir trouver autre chose.

— En ma qualité d'auxiliaire de la justice, je suis obligé de rapporter tout ce que j'entendrai qui serait de nature criminelle.

— Ne vous inquiétez pas, Barry. Il n'y aura pas de problème de ce côté-là. Vous nous aidez maintenant et je vous garantis que vous n'aurez aucun problème pour raconter tout ce que vous savez aux autorités.

— Vous disiez aussi que le témoin de l'alligator reviendrait sur son témoignage.

— Une petite erreur. La faute au Président. Alors, comment allons-nous avoir le corniaud ?

— Vous ne l'aurez pas, déclara Glidden. Il est toujours entouré par des gardes du corps. On les appelle le Secret Service. Ils sont préparés à toute éventualité.

— Pas à toutes. Il y a eu un Président tué et un autre blessé, rien qu'au cours de ma vie, répliqua Béatrice.

— Ils ont des senseurs électroniques. Ils ont tout ce qu'il faut pour vous attraper. Ils ont des hommes qui le protégeront de leur corps. Et ils vont vous jeter en prison pour très, très longtemps.

Barry Glidden sentait la moutarde lui monter au nez. Ses mains pianotaient nerveusement sur la table. Elle allait trop loin et il savait ce qu'il allait faire pour la retenir. Dès qu'il serait sorti de là, en tant qu'auxiliaire de la justice, qu'homme responsable, il dénoncerait ce plan d'attentat contre le Président des États-Unis. Et il renoncerait à ses honoraires. Pour la première fois de sa brillante carrière, il serait fidèle au serment qu'il avait prêté il y avait longtemps, une fois diplômé de la faculté de droit d'UCLA. Ensuite, quand les Dolomo seraient dans le trou et hors d'état de nuire, il s'occuperait de racheter leur domaine et ferait revenir ses enfants de Suisse.

— Il est impossible d'atteindre le Président par l'intermédiaire d'une maîtresse. Il est fidèle à sa femme. Vous ne pouvez pas l'empoisonner, expliqua-t-il raisonnablement, parce qu'il a des goûteurs. Ces cobras que vous avez fourrés dans le lit de je ne sais plus qui, ça ne marchera pas non plus et jamais vous ne vous approcherez de lui avec de l'huile bouillante. Vous pourriez essayer de poster un tireur d'élite sur un toit, mais le Secret Service le repérerait. Je vous le garantis.

— Est-ce que le Président lit des lettres ? demanda Béatrice.

— Naturellement !

— Alors nous lui enverrons une lettre. En attendant, nous voulons que vous parliez au vice-président. C'est lui, après tout, qui sera au pouvoir quand l'actuel Président aura disparu. Dites-lui de renoncer à toute poursuite contre la Puissance.

Béatrice hocha la tête, comme pour approuver ce que sa suggestion avait de raisonnable. Barry sourit poliment. Il se demandait s'il devait aller directement au FBI ou prendre la fuite. Alors que Rubin le raccompagnait à la porte, Béatrice lança un adieu bizarre :

— Donne-lui-en juste assez pour le moment.

— Qu'est-ce qu'elle raconte ? demanda Barry.

— Rien, répondit Rubin et il l'invita dans le petit bar du rez-de-chaussée.

- Non merci, j'ai été interrompu là par votre femme.
- Béatrice n'aime pas voir d'autres qu'elle faire l'amour.
- Ce n'était pas de l'amour.
- Peu importe, dit Rubin.

Il eut besoin de deux Motrin et d'un Demerol pour descendre l'escalier. Il demanda à Glidden s'il voulait bien porter une lettre pour lui.

- Volontiers, dit Barry.

Apparemment, Rubin allait écrire la lettre pendant que Barry attendait. Pour gagner du temps, Barry le suivit par la porte où il était passé. Elle conduisait au sous-sol. C'était une cave où plusieurs combinaisons de caoutchouc étaient accrochées. Une cave avec plusieurs portes. Barry en choisit une au hasard. Il se trouva dans une petite pièce avec Rubin en face de lui. Rubin avait la figure en sueur, des yeux exorbités et il était de l'autre côté d'une vitre, les bras fourrés dans des manches et des gants de caoutchouc sortant de la vitre dans la pièce où était Barry.

- Sortez de là ! Allez-vous-en ! cria Rubin.

La voix était étouffée par la vitre. Les mains gantées tenaient un tampon de coton et une feuille de papier à lettres rose.

- Qu'est-ce que vous faites avec cette lettre ?

- Rien du tout. Allez-vous-en. Allez.

- C'est la lettre que vous voulez que je porte ?

— Allez-vous-en. Pour votre bien. Allez-vous-en. Je contrôle des forces dont vous ne savez rien, des forces qui dépassent votre entendement.

— C'est la lettre que vous voulez que je porte. Qu'est-ce que vous faites avec ?

Barry s'approcha de la petite table sur laquelle s'activaient les mains gantées. Il y avait là un récipient. Le tampon de coton était mouillé. Barry se pencha et renifla le petit bocal. Ça sentait un peu comme une cave dans laquelle il avait fait l'amour, une fois. Il était allé chez une cliente qui voulait divorcer. Son mari l'accusait d'adultère. Ce mari était très soupçonneux, disait-elle. La vie était un enfer, prétendait-elle. Il vaudrait mieux parler dans la cave, disait-elle. C'était la première fois que Barry Glidden avait accepté des honoraires en nature.

Et maintenant, Barry Glidden savourait les souvenirs inspirés par l'odeur.

- Allez-vous-en, répéta Rubin.

- Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que vous faites, Rubin ?

- C'est trop complexe pour que vous le compreniez.

— Et si je prenais ce récipient pour le porter à la police, Rubin. Qu'est-ce qui se passerait, hein ?

— Vous vous feriez du tort, c'est tout. N'y touchez pas, je vous en prie.

— Je ne sais pas...

— C'est dangereux ! Qu'est-ce que vous croyez que je fais derrière une vitre protectrice avec des gants de caoutchouc ?

— Dites-le-moi, rétorqua Glidden.

Il ne bougea pas. Il aimait l'odeur qui s'échappait du récipient.

À côté de ce petit bocal d'aluminium, il y avait un bouchon de même métal. Barry se dit que s'il protégeait ses mains avec sa veste, il pourrait boucher le bocal, le mettre dans sa serviette et aller faire analyser le contenu par un chimiste. Ce serait peut-être une bonne pièce à conviction dans le procès du gouvernement contre les Dolomo, assez bonne pour réduire de six mois le temps prévu pour la liquidation de la propriété.

Glidden ôta sa veste et en retira son portefeuille et ses clefs, pour les mettre dans les poches de son pantalon. Avec précaution, il s'en servit comme d'un manchon de protection pour revisser le bouchon sur le récipient de liquide à l'odeur agréable. Un des gants de caoutchouc voulut le repousser. Le gant tenait la lettre. Barry ne s'en soucia pas mais la lettre frôla le dessus de sa main.

Il regarda sa veste, sans comprendre pourquoi il la tenait toute roulée en boule. Dans les replis de tissu, il y avait un bouchon de bocal. Il le reposa sur la table et secoua sa veste. Le bocal se renversa. Il fut pris de panique en voyant la tache foncée s'étaler sur sa chemise et son pantalon.

Quelqu'un allait rapporter à sa maman qu'il s'était sali.

Barry Glidden se mit à pleurer et ne s'arrêta que lorsque le monsieur gentil le prit par la main pour le conduire dans une pièce pleine de jouets et d'autres petits garçons et petites filles. Mais ils n'étaient pas gentils. Ils gardaient tous les jouets pour eux et ne voulaient pas les partager avec Barry. Personne ne voulait partager avec lui. Alors il se remit à pleurer mais une gentille dame lui donna un bateau jaune, et il se tut. Barry Glidden, après vingt années de dures batailles dans les prétoires de Californie, avait enfin trouvé le bonheur.

Rubin Dolomo laissa l'avocat dans la première salle de jeux et commença son assaut contre le Président des États-Unis. Il hésitait un peu. Il ne savait pas s'il devait lancer des légions dans une charge sauvage comme dans *Les Envahisseurs de Dromôid* ou envoyer un seul messenger comme dans *Défenseurs d'Alarkin*.

Pour le Secret Service, chargé de protéger le Président des États-Unis, le cauchemar commença de façon assez anodine dans la salle du tri de la Maison Blanche. Tout le courrier passait par là et tout ce qui sortait de l'ordinaire devait être examiné. Plusieurs employés n'étaient pas venus à leur travail.

— Comme vous le savez, dit le chef de service, nous avons cinq routages, pour le courrier. Tout est ouvert ici après avoir été examiné pour les biscuits, les bombes, les choses comme ça. Les cadeaux personnels vont au centre de Courtoisie où sont composées les lettres de remerciement. Si les cadeaux valent plus qu'un certain prix, ils sont envoyés au Smithsonian Institute où ils sont exposés. Les lettres critiquant le Président ou la première dame sont acheminées vers le Salon Beige, où des réponses bénignes sont rédigées. Les menaces sont transmises à vous-mêmes, pour enquête. Les lettres exigeant une réponse du secrétariat du Président sont envoyées à un autre service et les lettres personnelles, celles qui semblent avoir été écrites par des personnes qui le connaissent réellement, à un autre encore. C'est dans ce dernier service que nous avons eu les problèmes.

— Vous voulez parler des employés qui ouvrent la correspondance personnelle du Président ?

— Oh non. Ses lettres sont ouvertes par des machines. Il s'agit des employés qui les ont manipulées. On les voyait tout à coup regarder dans le vague, bouche bée, comme s'ils étaient perdus dans un grand vide.

— Impossible donc de les distinguer des autres fonctionnaires, dit l'agent du Secret Service. Ce n'est qu'une plaisanterie.

— Nous ne nous amusons pas, ici, dit le chef de service vexé.

— Excusez-moi. Et alors ?

— Eh bien, pendant un moment ils se distrayaient plus ou moins, ils jouaient avec des trombones, des timbres, ils échangeaient leurs déjeuners et puis ils s'en allaient. Et quand nous téléphonions à leur domicile, plusieurs n'étaient pas rentrés chez eux, ils avaient disparu.

— Comment ça, disparu ?

— Ils ne sont pas rentrés chez eux ce jour-là. Ni depuis.

— Donnez-moi les noms de ceux qui n'ont pas disparu, dit l'agent.

Il y en avait deux. Tous deux paraissaient singulièrement amorphes. Et ils étaient incapables de répondre à des questions sur leur emploi ni dire pourquoi ils l'avaient quitté ; ils ne se rappelaient même plus qu'ils avaient travaillé dans la salle de tri.

Ensuite, les véritables problèmes se posèrent. Le Président devait faire une tournée du Midwest pour s'adresser aux cultivateurs. Comme d'habitude, le Secret Service dut assainir le chemin, s'assurer qu'il n'y avait pas de bombes le long des routes. Des agents du Secret Service furent placés en faction dans tous les endroits où pourraient se cacher

des tireurs d'élite et toutes les routes pouvant servir de voies d'évasion le long du passage du cortège pour qu'aucun avion ne survole la caravane présidentielle. Alors, comme s'il faisait une agréable promenade pour rencontrer le bon peuple du Wisconsin, le Président traversa en voiture les abords de Racine, en agitant la main à tout le monde comme s'il n'avait pas le moindre souci. Et il n'en avait pas. Le Secret Service les avait tous.

Il y avait la foule habituelle sur le terrain de foire. Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens étaient là pour acclamer leur Président en cette journée d'automne ensoleillée. Et puis il y avait les porteurs de pancartes hostiles, ceux qui ne vivaient que pour l'occasion de dire à leur Commandant-en-chef de se retirer d'Amérique du Sud, du Moyen-Orient, d'Extrême-Orient, d'Afrique, d'Europe et de Racine, Wisconsin. Les caméras de la télévision se braquèrent toutes sur ce un pour cent quand le Président commença à parler.

Ce que l'œil profane prenait pour des agents du Secret Service placés ici et là au hasard étaient en réalité trois zones de protection stratégiques disposées dans la foule. La deuxième formait une barrière entre les curieux et le Président. La troisième était ce qu'on appelait le « bouclier » humain. Ce groupe n'était jamais à plus d'une longueur de bras de celui dont ils avaient la responsabilité. Ces hommes étaient ceux qui se massaient autour du Président au moindre signe de troubles.

Ce jour-là à Racine, une très charmante ménagère, extrêmement polie, parvint à s'insinuer à travers la deuxième barrière. En s'excusant, tout simplement, elle se glissa entre les agents et comme les détecteurs de métal du périmètre n'avaient rien signalé sur elle, personne ne soupçonna cette dame bien élevée de ne pas chercher simplement à mieux voir. Jusqu'à ce qu'elle arrive au pied de l'estrade.

— Vous ne pouvez pas éteindre la lumière de l'univers ! Votre négativité échouera ! glapit-elle alors et les caméras de télévision s'empressèrent de se braquer sur elle, en négligeant complètement le Président qui expliquait comment la nation allait se nourrir elle-même grâce à la modification de la politique agricole.

La femme gesticulait. Le bouclier humain se rapprocha rapidement et, en quelques secondes, le Secret Service eut emporté la perturbatrice dans une pièce vide, pour l'interroger.

— Vous ne pourrez jamais me faire de mal, dit-elle, très détendue, en souriant gentiment à tout le monde.

Mais quand elle se mit à uriner, un médecin fut appelé qui l'emmena en ambulance. D'après ses papiers, c'était une simple ménagère mais elle ne se rappelait pas son nom ni son adresse, ni comment elle était venue à Racine. Elle ne s'intéressait pas à la liberté

religieuse, elle voulait simplement un cornet de glace.

Plus bizarre encore, on trouva l'agent qui l'avait ceinturée errant en pleine nuit autour de Racine, tout heureux d'avoir cinquante dollars dans sa poche parce qu'avec cet argent il pourrait voir vingt-cinq films à la suite s'il ne s'achetait pas de bonbons.

Cette semaine-là, à chaque étape du Midwest, des incidents semblables se produisirent. Une fois, un de ces cinglés parvint même jusqu'au Président.

Finalement, le Secret Service dut lui avouer, très tristement, qu'il ne pouvait plus le protéger s'il sortait de la Maison Blanche. Quelque chose s'attaquait à lui, et les agents n'avaient pas la moindre idée de ce que c'était.

Le Président les écouta stoïquement et, quand ils furent partis, il monta dans sa chambre, où le précédent Président lui avait montré un téléphone rouge, l'appareil spécial permettant de communiquer avec des personnes spéciales. Il l'avait souvent utilisé au cours de sa présidence et il allait de nouveau l'utiliser. Il lui suffisait de décrocher et deux des plus puissants gardes du corps du monde seraient mis à sa disposition.

— Smith ici, monsieur le Président, répondit une voix acidulée.

— Smith, j'ai un problème qui est sûrement de votre ressort, j'en suis certain. Quelqu'un, ou quelque chose, m'attaque. Et mon Secret Service me dit que tôt ou tard ils vont réussir.

CHAPITRE VI

Le temple de la Puissance, à Miami Beach, était une élégante villa de style espagnol entourée de grandes vérandas. Mais Remo et Chiun rencontrèrent leurs premiers Puissances à plusieurs centaines de mètres de là. Ils voulurent les persuader de se faire faire une étude de caractère gratuite. Au profond écœurement de Chiun, Remo accepta pour eux deux.

Sur la magnifique grille en fer forgé de la villa, il y avait une pancarte rudimentaire : « Étude de Caractère Gratuite ».

— Je ne peux même pas imaginer pourquoi tu fais cela, ronchonna Chiun.

— Il y a des gens qui attaquent le Président. Ils le font au moyen d'un bizarre phénomène. Et, je ne sais pas comment, les assaillants oublient ce qu'ils ont fait et pourquoi ils l'ont fait ; et même qui ils sont. Mais il y a trop de gens de la Puissance mêlés à cette affaire pour que nous n'enquêtions pas sur eux.

— Je regrette d'avoir posé la question, marmonna Chiun.

— Eh bien, nous y voilà, dit Remo.

— Nous voilà où ? Nous allons être des prêtres, maintenant ? Qu'est-ce que nous faisons ici ?

De l'autre côté de la grille, un jeune homme à lunettes, en chemise blanche, leur tendit un prospectus pour l'étude de caractère gratuite.

— Voilà pourquoi nous sommes ici. Nous voulons nous inscrire.

— Vous devez d'abord faire faire une étude de caractère et ensuite vous vous inscrivez.

— Nous voulons nous inscrire, répéta Remo.

— Vous ne voulez vraiment pas de l'étude, avant ?

— Nous avons du caractère. Pourquoi est-ce que nous aurions besoin d'une étude de caractère ? demanda Chiun.

— Je ne sais pas, dit Remo. Il veut que nous fassions faire l'étude. Nous passerons par l'étude.

— Je ne veux pas d'étude !

— Alors ne venez pas.

— Tu vas la faire faire ?

— Oui.

— Alors je la passerai avec toi, décida Chiun. Nous verrons qui a le caractère supérieur, ou...

— Ou quoi ?

— Nous verrons si c'est une mauvaise étude.

— Vous ne pouvez pas perdre, petit père.

— Quand je pourrai perdre, nous serons morts.

L'étude de caractère se passait dans une grande salle divisée par de petites cloisons mobiles. Chiun s'empressa de mettre en pièces celle qui le séparait de Remo ; il voulait entendre les réponses de son élève.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria une jeune femme armée d'un cahier à feuilles volantes.

— Je viens de le faire, rétorqua Chiun. Je pourrais faire ça toute la journée.

— Elle veut dire que vous ne *devez* pas, petit père.

— Alors elle n'a qu'à s'exprimer plus clairement.

La jeune femme regarda d'autres hommes dans la salle ; ils lui confirmèrent que ces deux-là étaient bien pour elle.

— Bonjour, dit-elle alors. Je m'appelle Daphné Bloom. Je suis conseillère ici, à la Puissance. Nous ne voulons rien vous vendre mais plutôt voir si vous n'auriez pas besoin de ce que nous avons à offrir.

Daphné était jolie, avec un sourire mutin et un corps svelte. Mais chaque fois que le sourire disparaissait, elle avait l'air désespérément intense. Le sourire n'était qu'une interruption externe.

— Nous n'avons pas l'habitude d'étudier deux personnes en même temps, mais puisque vous avez supprimé la cloison, je suppose que c'est ainsi que nous devons nous y prendre. Qui passe le premier ?

— Moi, dit Remo.

— Je passerai le premier, déclara Chiun.

— Allez-y.

— Non, toi d'abord. Je veux entendre tes réponses, comme ça je saurai les bonnes.

— Vous pouvez gagner tous les deux, leur dit Daphné, si vous découvrez ce qu'il vous faut dans la vie.

Remo jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait pas de rideaux, pas un tableau, rien que ces petits cagibis placés au centre de ce qui avait dû être une vaste salle de bal. Il se dit que c'était une profanation, transformer l'élégance en espace de bureaux.

— La première question est : êtes-vous heureux en général, quelquefois ou pas du tout, dit Daphné.

— Je suis heureux quand Remo fait bien quelque chose, répondit Chiun.

— Ce qui veut dire ?

— Je ne suis jamais heureux.

— Vous êtes toujours heureux, petit père ! Vous êtes heureux quand vous rouspétez.

— Mettez « jamais heureux, jamais » insista Chiun. Est-ce que vous seriez heureuse, ravissante dame, si vous aviez un fils qui vous parlait sur ce ton ?

— Je ne le crois pas. C'est votre fils ? Vous n'avez pas l'air blanc.

— Je suis coréen.

— Ah, il est coréen ?

— Tu vois ! s'écria Chiun.

— Reprenez l'interrogatoire. Je suis blanc, grogna Remo.

— Même cette belle jeune femme intelligente le sait. Merci, Mademoiselle.

— C'est bon. Remo, êtes-vous heureux en général, quelquefois ou rarement ?

— Tout le temps.

— Vous n'avez pas l'air heureux.

— Je suis heureux. Dépêchons, dépêchons.

— C'est moi qui suis malheureux, dit Chiun.

— Vous paraissez heureux.

— Il convient de répandre de la joie sur ce qui vous entoure. En donnant la joie on reçoit de la joie.

— Que c'est beau ! s'exclama Daphné.

— Attendez un peu qu'il vous parle des têtes sur le mur, ricana Remo.

— Est-ce que vous êtes d'une religion orientale ? J'adore les religions orientales.

— Je suis Sinanju, révéla Chiun.

— Que c'est beau ! J'adore ce nom.

— Alors vous feriez bien d'adorer les cadavres, dit Remo.

— Comment pouvez-vous être si négatif ? protesta Daphné. Je vous note négatif.

— C'est la vérité. Bon, alors quand est-ce qu'on s'inscrit ? J'ai l'argent là, sur moi.

Daphné posa son cahier. Ses sourcils se froncèrent et son dos se redressa. La conviction résonna dans sa voix :

— Certaines personnes sont peut-être ici pour l'argent mais elles perdent la véritable force de la Puissance. J'ai fait du zen, du sedona, de la scientologie, de la réunification intensive, et c'est seulement ici que j'ai trouvé ce qui a transformé ma vie.

— De quoi en quoi ? demanda Remo.

— Laisse cette bonne et belle jeune fille tranquille !

— Merci, Monsieur, murmura Daphné.

— Est-ce que je suis en train de gagner ? demanda vivement Chiun.

— Avec moi, oui, Monsieur.

— Elle n'est pas seulement belle mais elle est la sagesse incarnée.

— Bon, d'accord, est-ce que l'étude est finie ? Nous voudrions nous inscrire.

— Il y a d'autres questions. Vous arrive-t-il d'être troublé par quelque chose que vous n'arrivez pas à oublier, quelque chose que vous ne pouvez chasser, une douleur qui revient sans que vous sachiez pourquoi ?

— Non. Je peux m'inscrire maintenant ?

— Et vous, Monsieur ? demanda-t-elle à Chiun.

Désignant Remo de la tête il répondit :

— Vous avez cette douleur sous vos yeux.

— Avez-vous parfois l'impression que le monde n'est pas un endroit agréable pour y vivre ? Vous, Remo, jamais, c'est bien ça ? Et vous, monsieur Chiun ?

— Faire la connaissance d'une personne aussi sage que vous illumine et ensoleille le monde pour tout un chacun.

Daphné soupira de bonheur. Des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Que c'est beau ! Normalement, nous n'avons pas de gagnants et de perdants mais vous, monsieur Chiun, vous gagnez. Et vous... vous perdez, Remo.

Chiun sourit d'un air radieux. Remo haussa les épaules et redemanda s'ils pouvaient s'inscrire maintenant.

— Vous êtes éligibles pour le niveau d'entrée, l'adaptation à votre monde et comment être plus heureux, plus riche, plus satisfait et plus puissant, en dix leçons. C'est ça que vous voulez ?

— Pas tant que ça. Je veux m'inscrire.

— Trois cents dollars pour chacun de vous.

Remo avait l'argent en espèces. Il avait apporté une énorme liasse, sur le conseil de Smith. Il en détacha six billets de cent dollars, puis il demanda à s'inscrire au cours suivant.

— Vous n'avez pas encore suivi le premier.

— Ça ne fait rien.

— Je ne prendrai pas votre argent.

— Est-ce qu'il y a un directeur ?

— Il ne le prendra pas non plus. Vous devez suivre le cours. Vous devez déployer vos relations astrales. Vous devez mettre de l'ordre dans vos précédentes vies afin de progresser dans celle-ci sans être encombré par vos anciens péchés.

— Vos paroles sont d'une grande sagesse, mon enfant, dit Chiun en anglais et, en coréen : seuls des Blancs peuvent croire à de telles stupidités.

— Un tas d'Orientaux croient à des trucs comme ça, répliqua Remo, en coréen aussi.

— Pas tout à fait aussi stupides. Stupide à ce point, c'est blanc,

grogna Chiun et puis il revint à l'anglais pour dire à Daphné Bloom qu'il était enchanté de suivre les cours de premier niveau.

Remo demanda s'ils pouvaient passer le premier niveau en dix minutes parce qu'il voulait arriver au deuxième avant le déjeuner. Douze mille dollars plus tard, ils étaient au Niveau Sept et Daphné Bloom découvrit qu'elle était élevée au rang de directeur spirituel à cause de son succès avec ces deux clients.

Vers la fin de l'après-midi, Remo annonça qu'il voulait suivre de plus en plus de cours, pour des centaines de milliers de dollars de cours mais son ami et lui avaient un problème.

— Nous allons peut-être devoir faire de la prison. Vous comprenez, il y a une petite affaire agaçante qui se plaide contre nous, alors mon ami et moi devons nous interrompre maintenant. Est-ce qu'on peut étudier tout ça en prison ?

— Nous vous enverrons les cours par la poste, promit le directeur du temple de Miami Beach.

— Non. J'aime autant ne pas être en prison, pour profiter de tout ça. J'ai entendu dire qu'une fois qu'on fait entrer votre truc dans son système, tout marche bien pour soi.

— Qui vous a dit ça ? demanda le directeur.

— Un homme d'affaires que je connais, répondit Remo. Et un gangster. Ils ont beaucoup de foi en vous.

— Les affaires importantes doivent passer par la direction générale. Je vais voir si je peux vous organiser quelque chose.

— Vous seriez très aimable, lui dit Remo.

— Mais il faudra leur dire que c'est moi qui vous envoie. Il faudra leur dire que vous appartenez au temple de la Puissance de Miami Beach.

— Vous pouvez compter sur nous, promit Remo.

— Est-ce que vous voulez aussi vous joindre à la croisade ?

— Quelle croisade ?

— La croisade pour la liberté de la religion en Amérique.

— Je croyais que tout le monde avait le droit de croire ce qu'il voulait ?

— Pas si vous ne plaisez pas aux princes qui nous gouvernent. Pas si vous êtes sans peur et sans reproche dans votre défense des libertés. Pas si vous êtes positif.

— Est-ce que vous parlez de ces gens qui brandissent des pancartes et qui se précipitent sur le Président chaque fois qu'il fait un discours ? demanda Remo.

— Je ne connais pas ces personnes mais je sais que l'instigatrice de la croisade est notre belle et célèbre Kathy Bowen. Vous pouvez cotiser à ça.

— Qui est Kathy Bowen ?

— Vous ne savez pas qui est la célèbre Kathy Bowen ? s'étonna le directeur.

— Bien, non.

— C'est la présentatrice de *Stupéfiante Humanité*.

— Je ne sais pas ce que c'est non plus.

— Une émission de télévision sur des gens qui font des choses fantastiques. Ils mangent des grenouilles, ils courent à travers le feu, ils construisent des maisons avec des capsules de bouteilles, ils disputent des courses après avoir subi d'horribles opérations...

— Je ne la regarde pas. Où est-ce que je peux joindre Kathy Bowen ?

— Au siège de la croisade, en Californie.

— Qu'est-ce qu'il faut faire, pour y participer ?

— S'engager à la vérité, à la liberté du culte et à la manière de vivre américaine, et faire don de cinq mille dollars.

— Pourquoi est-ce que j'ai le sentiment que je pourrais participer à la croisade pour rien ?

— Vous le pouvez, mais les cinq mille dollars sont un don pour lutter contre la persécution religieuse en Amérique.

— J'aime assez la persécution religieuse, dit Remo.

Le directeur était assis sous le portrait d'un Rubin Dolomo aux yeux clairs et à la mine inspirée. Sur le bureau, il y avait une pile de dépliants photocopiés intitulés « Grammes de Vérité ». Le directeur avait le regard attiré par les poignets de Remo. Il regarda aussi ses yeux, mais pas au fond.

— Oui, bien sûr, la persécution religieuse n'est pas une mauvaise chose. Quelle que soit la force qu'elle vous apporte. Enfin bref, merci et bonne journée, dit le directeur.

Quand le néophyte exceptionnellement riche et son ami oriental furent partis avec leur conseillère, Daphné Bloom, une récente convertie de petit budget, le directeur téléphona aux Dolomo.

— Dites donc, Rubin, je crois que je l'ai vu !

— Qui ? L'être négatif ?

— Vous nous avez bien dit à tous qu'il y avait un type aux poignets épais et aux yeux noirs qui était la force de négativité ? Je croyais que c'était du bidon, vous savez, quoi, du baratin comme le cours quatorze, quand vous avez inventé ce truc de l'Anti-Relaps. J'ai trouvé ça génial.

— Ce n'était pas bidon. Il arrive que des personnes retombent dans leur malheur.

— Oui, bien sûr, bien sûr, Rubin. Mais je crois vraiment avoir vu ce type.

— Il est chez vous ?

— Il vient juste de partir.

— Pour aller où ?

— Tout droit voir notre star Kathy Bowen et vous.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

— Il prenait des cours comme si l'argent n'avait pas de fin. Et il dit qu'il a un problème avec une histoire de procès, de prison. J'ai pensé que vous pourriez l'aider, vous savez ? Vous nous avez bien dit de solliciter ceux-là.

— Mais il est la contre-force négative de notre puissance positive !

— Oh là, oh, Rubin ! Je suis un de vos franchiseurs, ne me vendez pas cette salade. N'essayez même pas de me la donner !

— Mais c'est la vérité ! Comment croyez-vous que nous ayons si magnifiquement réussi ? Et si vite ? J'ai découvert la vérité dans les chroniques de la planète Alarkin.

— Vous avez si magnifiquement réussi et si vite parce que Béatrice sait y faire pour gagner un dollar ou deux. Écoutez, Rubin, si vous avez des ennuis avec ces gens, pourquoi est-ce que vous ne vous en débarrassez pas d'une façon convenable ? Et je ne veux pas dire une pauvre Puissessette oubliant un alligator dans une piscine !

— De quoi parlez-vous, alors ?

— Il y a des professionnels qui savent travailler comme il faut.

— Vous voulez dire un tueur à gages ?

— On peut se payer les meilleurs du monde, ici à Miami. C'est le berceau du trafic de cocaïne. Les meilleurs tueurs à gages du monde sont tous à Miami, aujourd'hui. Les meilleurs, Rubin !

— Nous n'avons pas de contacts à Miami, à part vous.

— Combien vaut votre sécurité, à Béatrice et à vous ?

— Oh, quelques milliers de dollars.

— Vous pouvez faire mieux que ça, Rubin. Vous gagnez quinze mille dollars nets par semaine, rien qu'avec ma franchise.

— Bon alors, quelques dizaines de mille.

— Allons, allons, Rubin !

— Un million de dollars ! Pas plus, Béatrice me tuerait...

— Aucun problème. Et maintenant, finis les balivernes par les forces de la planète Alarkin. Nous allons acheter les meilleurs. Rien que les absolument meilleurs...

— Ils ne coûteront pas un million.

— Moi si. Si vous voulez que je m'en occupe. Je suis sur place, Rubin. Je connais tout le monde.

— Et vous me trouverez les meilleurs ?

— La force négative aura plus de balles dans le bide que le mur du fond d'une salle de tir, foi de moi.

— Je vous poste le million, tout de suite.

— Non. Télégraphiez-le. J'aime bien avoir l'argent en main quand je traite des affaires. Ces mecs-là ne se contenteront pas d'une

ristourne sur des cours concernant la négativité astrale.

Le contrat n'avait rien de compliqué, le directeur le savait bien. L'objectif arriverait à l'aéroport et quand on sait où sera quelqu'un, c'est comme si c'était fait. Et voilà pourquoi, sur le million de dollars, il n'eut à en donner que vingt-cinq mille à quatre pistoleros qui s'engagèrent à vider chacun deux chargeurs sur l'objectif et sur le vieil Oriental.

— Ils vont en Californie. Et ils accompagneront la nana, dit le directeur qui avait justement sur lui la photo de Daphné sur un formulaire d'évaluation indiquant que sa principale ambition était d'être en communion avec les forces positives de l'univers.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse d'elle ?

Le directeur, voyant qu'elle gagnait peu de chose dans l'enseignement et n'était pas membre bienfaiteur laissant des dons importants répondit que tout ce que les pistoleros jugeraient bon lui conviendrait très bien, ajoutant :

— C'est surtout l'homme aux poignets épais qu'il ne faut pas louer.

Lorsque Remo et Chiun arrivèrent à l'aéroport, Daphné leur avait raconté sa vie. Elle était une personne particulièrement sensible. Dès l'âge de sept ans, elle avait compris que cinq mille ans de judaïsme n'étaient pas ce qu'il lui fallait. Dès quatorze ans, elle se convertissait à trois sectes différentes, qui toutes s'étaient révélées incapables de résoudre ses problèmes. Pas plus que la scientologie, le zen, la sedona, la réunification de la personnalité ni les Hare Krishna.

— Dans la Puissance, j'ai trouvé la réponse à toutes les questions.

— Quelles questions ? demanda distraitement Remo en cherchant des yeux le guichet avec la queue la plus courte.

Cet aéroport semblait être une collection de quarante aéroports dont aucun ne faisait d'affaires avec son voisin. C'était bizarre. Chiun était harcelé par une dame qui voulait savoir où il avait acheté ce divin kimono...

Les deux hommes en costume blanc étaient si évidents qu'ils ne l'auraient pas été davantage en brandissant des pancartes. Alors que les autres marchaient normalement, ceux-là rôdaient. Leur démarche était plus raide, leur dos plus droit et leurs mains jamais très loin des bosses que faisaient leurs poches. La question était de savoir qui ces deux hommes cherchaient. Remo savait que Chiun les avait vus aussi, mais pour le moment Chiun parlait chiffons avec la bonne femme qui adorait son kimono.

Les deux hommes cherchaient quelque chose mais ils s'y prenaient

comme s'ils n'étaient pas encore prêts à le trouver. Tout à coup, ils prirent indiscutablement contact avec quelqu'un d'autre, de l'autre côté du hall. Ce n'était pas un hochement de tête. Plus discret. C'était simplement une façon résolue de remarquer quelqu'un, une sorte de mouvement des yeux qui ne pouvait se dissimuler.

De l'autre côté du hall, il y avait deux autres hommes aux intentions tout aussi évidentes. L'un d'eux regardait fixement Daphné Bloom.

— Est-ce que vous avez des ennemis ? demanda Remo.

— Non. Les personnes qui ont véritablement établi leur paix intérieure n'ont pas d'ennemis.

— Peut-être, mais il y a là quatre hommes qui veulent tuer quelqu'un et c'est vous qu'ils regardent.

— Ils ne veulent certainement pas me tuer. Je ne suis une menace négative pour personne. Vous comprenez, c'était ça mon problème, avant la Puissance. J'irradiais toute la négativité de mes vies planétaires antérieures et je me créais des ennemis. Mais plus maintenant.

Daphné souriait encore quand la première balle siffla et que Remo la poussa sous un comptoir. Des hurlements retentirent dans tout l'aéroport. Tout le monde cherchait un abri. Les quatre hommes avancèrent vers le comptoir des billets.

Comme dans toutes les situations de crise, presque tout le monde dans l'aéroport consacra son attention au sauvetage de sa propre peau, laissant par conséquent toute observation passer au second plan. Donc, quand la police rassembla tous les témoignages, elle obtint quelque chose qu'elle fut bien forcée d'attribuer à de l'hystérie collective.

Il y avait plusieurs hommes qui tiraient au pistolet. Là-dessus tout le monde était d'accord. Et puis un homme ou vingt – là, plus personne n'était d'accord – s'était avancé vers les quatre tireurs. Certains témoins disaient qu'il se déplaça si vite qu'il fut à peine perceptible, d'autres, au contraire, qu'il se déplaça si lentement que tout autour de lui ralentit aussi. Les tireurs parurent subitement incapables de tirer correctement et visèrent le plafond ou le sol.

Mais quelques témoins disaient que c'était là que se trouvait l'homme si rapide (ou si lent).

Finalement, quatre tueurs à gages d'un réseau de drogue furent épongés du carrelage généralement bien brillant de l'aérogare. Un homme, qui prenait l'avion pour Los Angeles avec son vieux père oriental, était le seul à déclarer qu'il n'avait absolument rien remarqué d'anormal et qu'il était resté caché tout le temps. Ce qui n'était qu'une contradiction de plus dans cette affaire, la plus singulière à jamais avoir flanqué la migraine à la police du canton de Dade. Parce que,

justement, il était celui qui, d'après quelques témoins, aurait attaqué les tireurs.

— Tu as été minable, dit Chiun. Il y a des années que tu n'as pas été aussi minable, et tu dis que tu es assez bon !

— Ils sont morts. Pas moi, répliqua Remo.

— Et je suppose que c'est assez bon pour toi, ça ?

— Le contraire ne vaut rien.

— Réussir simplement quelque chose ne suffit pas, déclara Daphné. On doit réussir correctement.

Chiun s'illumina.

— Elle a raison ! Écoute. Même cette enfant sait de quoi je parle.

— C'est la Puissance, dit Daphné.

— C'est la vérité, affirma Chiun.

— Je vais m'asseoir à l'avant de l'appareil, dans les premières, grogna Remo.

— Vous n'avez pas fait de réservation. Tout est complet, lui fit observer Daphné.

— J'échangerai avec quelqu'un.

Quelques minutes plus tard, un expert-comptable hagard demanda à s'asseoir à l'arrière de l'avion, à la place de son fauteuil de première classe. Il avait fait l'échange avec un monsieur au caractère absolument détestable.

*

* *

Dans sa somptueuse demeure, Rubin Dolomo reçut une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne nouvelle, c'était que le temple de Miami lui renvoyait son million de dollars. La mauvaise, c'était que le million de dollars était renvoyé parce qu'il n'avait pas été gagné.

— Ils ont tué quatre des meilleurs tueurs à gages de Miami, Rubin, et il vont tout droit vous chercher.

Rubin eut tout juste assez d'énergie pour prendre son flacon de Motrin et avaler tous les comprimés.

Mais Béatrice ne se laissa pas abattre. Elle avait maintenant conçu un plan absolument imparable pour assassiner le Président des États-Unis et « se débarrasser d'eux tous une bonne fois pour toutes. »

CHAPITRE VII

Elle n'avait que dix-huit ans. Elle se demandait si c'était assez pour un homme aussi distingué.

— Ma foi, c'est bon. Vous n'êtes pas trop jeune, seulement moi, je suis trop marié.

Elle rit. Jamais, jamais, elle n'avait entendu de répartie aussi spirituelle. Elle ne savait pas qu'il y avait des hommes capables de trouver des réponses aussi spirituelles. Comme ça, tout de go ! Où allait-il chercher ça ?

Le colonel de l'armée aérienne aurait considéré ces réflexions comme la plus absurde des flagorneries s'il ne les avait pas entendues de la bouche d'une ravissante petite rouquine. Et elle avait exactement le genre de corps dont il rêvait. Elle arrivait à son épaule et ses seins le faisaient penser à des cantaloups. Le colonel Dale Armbruster se souvenait d'avoir employé ce mot pour décrire ce genre de seins. C'était au cours d'une étude de caractère qu'on lui avait faite il ne savait plus où. Il se souvenait simplement que c'était gratuit. Et une des questions qu'on lui avait posées concernait ses fantasmes sexuels : quel était son préféré ? Il avait décrit la femme de ses rêves. Très jeune, très admirative... Et son signalement : des cheveux roux flamboyants, menue, arrivant juste à son épaule et des seins comme des cantaloups.

— Et quelles forces négatives vous empêchent de savourer ce plaisir-là ? avait demandé la jeune examinatrice.

— Ma femme et son avocat, qui seraient capables de me saigner à blanc.

— Vous avez donc peur de votre femme ? Est-ce que vous n'aimeriez pas être libéré de cette sorte de peur ?

— Bien sûr. Pas vous ?

— Je n'en souffre pas, répondit l'examinatrice.

— Bien sûr, mais vous avez dix-huit ans et j'en ai cinquante-trois.

— Est-ce que vous sentez que l'âge est pour vous un obstacle ?

— Non. Mais il y a certaines limites, quoi, c'est tout.

— Dans votre emploi ?

— Non. J'aime bien mon emploi.

— Quelles forces positives agissent dans votre travail, qui vous font aimer votre emploi ?

— Sincèrement, je ne peux pas en parler.

— Est-ce que votre emploi vous trouble ?

— Non, mais je ne peux pas en parler.

— Revenons à vos blocages affectifs. Dites-nous exactement de quoi vous rêvez parce que tout ce que vous rêvez, vous pouvez l'avoir. Il vous suffit de bien y penser. Ce monde n'est pas fait pour que vous y connaissiez des échecs. Ce monde, l'univers, est fait pour que vous profitiez de l'essence de votre puissance.

Alors, pendant vingt minutes, le colonel décrivit ce qui serait pour lui la liaison idéale et il fut surpris de la compréhension de son interlocutrice.

— Écoutez, conclut-il, je regrette de ne pouvoir m'inscrire chez vous mais je ne peux pas, à cause de mon emploi. Je ne devrais même pas vous dire ce que je fais, mais il émane de vous quelque chose de si positif que je me sens obligé de vous donner une raison.

— Quelle raison ? Qu'est-ce que vous faites ?

— Je suis pilote d'avion.

— Cela ne doit pas vous empêcher de vous joindre à nous, de vous libérer de toutes les inquiétudes, de tous les doutes. Permettez-nous de supprimer tous les soucis de votre vie.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— À cause de l'avion que je pilote.

— Qu'est-ce qu'un avion peut avoir de si important qu'il vous interdise de profiter pleinement de votre vie ?

— Ce n'est pas l'avion, c'est ce qu'il transporte.

— Si vous transportez des armes atomiques, vous transportez la plus terrible force négative de l'univers. Vous savez ça ? Savez-vous que Rubin Dolomo dit que c'est l'exemple même de la puissance détruite par sa propre utilisation négative ?

— Ce n'est pas une bombe atomique. C'est plus important, dit le colonel Armbruster et il se pencha sur la table pour chuchoter : Je pilote Air Force One !

— Le Président !

— Chut, fit le colonel.

Ce que l'examinatrice elle-même ne savait pas, c'était que toutes ces bribes d'information, si elles étaient jugées assez précieuses, étaient vendues par le temple local au siège de Californie, où Béatrice les classait pour usage éventuel.

Et ce que le colonel Armbruster ne savait pas, c'était que deux ans plus tard cette étude de caractère allait être utilisée contre lui, que cette idéale petite créature de rêve qui lui roucoulait son admiration

dans son bar préféré de Washington avait été créée à partir de son fantasme favori. Seins de cantaloups, cheveux flamboyants, adoration et tout. Tout !

— Je dois vraiment rentrer auprès de ma femme, il est tard, dit le colonel Armbruster.

Les lumières du bar étaient tamisées. L'alcool était bon, la musique douce et Dale Armbruster s'enivrait du parfum de la jeune personne.

— C'est du lilas ? demanda-t-il.

— Pour vous, susurra-t-elle.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je ne révèle jamais mon nom quand je suis tout habillée, dit-elle.

Dale Armbruster regarda la porte. S'il partait en courant, tout de suite, s'il courait hors du bar il arriverait chez lui sain et sauf en restant fidèle à sa femme et à son avocat vindicatif. Naturellement, s'il prenait la fuite maintenant, jamais il ne se le pardonnerait. Il se rappellerait toujours ce qu'il avait laissé passer.

— J'aimerais connaître votre nom, dit-il d'une voix étranglée.

— J'aimerais vous le révéler.

— Vous trouvez vraiment que je suis distingué, pas vieux ?

Elle hocha la tête.

— Et je veux connaître votre nom, plus que tout au monde. Plus que je ne veux me réveiller demain.

Dale Armbruster apprit son nom dans une petite chambre de motel qu'il réserva pour la nuit. Il vit la perfection d'un corps de dix-huit ans avec des seins comme des cantaloups, des cuisses à la peau satinée et un sourire extraordinairement consentant encadré des boucles flamboyantes dont il avait toujours rêvé.

— Quel nom délectable, dit-il en la regardant bien entre les épaules, quand elle avoua qu'elle s'appelait Joan.

Une demi-heure plus tard, il savait qu'il ne voulait pas que Joan sorte de sa vie. Il savait qu'il ferait presque n'importe quoi pour la garder près de lui.

Mais, miraculeusement, elle n'exigeait rien d'extraordinaire.

— J'ai toujours rêvé d'un homme comme vous. J'ai toujours rêvé qu'un homme comme vous me traite comme quelque chose de spécial, Dale.

— Tu es quelqu'un de spécial, Joan.

— Je voudrais vous croire, j'aimerais me dire que vous pensez spécialement à moi à des moments spéciaux. Pas simplement au lit. Pas simplement pour mon corps.

— Non, non pas pour ton corps. Rien que toi, mentit Dale.

— C'est vrai ? Vrai de vrai ?

— Vrai de vrai, affirma le colonel comme la victime d'une famine

subitement lâchée dans une charcuterie de luxe pour gourmets.

— Alors est-ce que vous liriez une petite lettre d'amour que j'ai écrite dans un moment très spécial ?

— Certainement. Assurément !

La jeune personne nommée Joan sauta du lit et Armbruster lui tendit les bras.

— Je reviens tout de suite, idiot, dit-elle d'une voix caressante.

Elle alla fouiller sous sa jupe, qui avait été jetée n'importe comment sur une chaise de motel, et prit une lettre rose, en la tenant par un coin, dans un petit sac en plastique transparent.

— Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi le sac en plastique ?

— Eh bien, voilà, Dale. Je veux que vous la lisiez à votre travail. Là où vous travaillez. Elle est parfumée, d'un parfum que j'ai frotté sur tout mon corps, un parfum qui se trouve dans les recoins les plus spéciaux. Et la lettre, je l'ai passée dans ces recoins...

— Nous avons fait connaissance ce soir. Où as-tu trouvé le temps de m'écrire une lettre ?

— Ce n'était pas pour vous, à votre nom. C'était pour l'homme qui réaliserait mes rêves. Tout est expliqué dans la lettre. Mais il faudra la lire où vous travaillez.

— Pourquoi à mon travail ? Là où je travaille, ce n'est pas particulièrement romantique.

— Justement. Je veux être pour vous autre chose qu'une seule nuit dans une chambre de motel. Je veux vous revoir. Je veux que nous ayons quelque chose de vrai. Je veux que vous pensiez à moi, à moi pas seulement ici mais à d'autres moments.

— Oh oui, oui, c'est promis, bafouilla le colonel Dale Armbruster en tendant de nouveau les mains vers le jeune corps pulpeux.

*

* *

Il ne voulut pas rapporter la lettre chez lui, où sa femme pourrait la trouver. Il chercha un endroit où elle ne risquerait pas de découvrir le petit sac en plastique compromettant. Chez lui, il n'y en avait pas. Il finit par choisir son casier personnel dans le vestiaire de la base aérienne d'Andrews, domicile d'Air Force One, l'avion du Président. Armbruster, le pilote favori du Président, n'était pas prévu de vol avant une semaine, mais il modifia le calendrier, rien que pour être plus vite seul dans le poste de pilotage avec sa lettre.

La mission du jour était à destination de Cheyenne, dans le Wyoming. Il avait la lettre bien cachée dans une poche intérieure de son blouson.

Piloter l'appareil baptisé Air Force One était ce qu'il y avait de plus facile pour un pilote, encore bien plus facile que le pilotage des avions de ligne. À bord des avions de ligne, les pilotes devaient toujours être aux aguets, se méfier des autres appareils, des collisions possibles. Mais pour cet appareil spécial, c'était inutile. Un couloir aérien était dégagé, s'étendant sur des kilomètres de chaque côté. Et si jamais un autre appareil, n'importe lequel, s'approchait de ce couloir, des avions de chasse de l'Air Force l'interceptaient et le détournaient.

Dès qu'ils eurent quitté l'espace aérien de Washington, le copilote et le mécanicien ôtèrent leur blouson et se servirent du café.

— Vous voulez que je prenne votre blouson, Dale ? demanda le mécanicien.

— Non, merci, j'aime mieux le garder, répondit Armbruster.

Il se demanda si la pulpeuse Joan voulait qu'il lise la lettre sur son lieu de travail ou tenait à ce que ce soit aux commandes de son appareil. Il pouvait aller aux toilettes, et la lire là. Mais le hasard de leur rencontre avait à ses yeux quelque chose de si mystique que les toilettes en seraient indignes. D'ailleurs, il voulait pouvoir lui dire, la prochaine fois qu'ils se verraient, qu'il avait lu ses mots aux commandes de son avion. Il lui décrirait tout.

Il attendit d'être au-dessus de l'Ohio pour envoyer le copilote parler à un autre membre d'équipage, dans la cabine-salon. Il donna au mécanicien un travail qui devrait l'absorber pendant dix minutes.

Le colonel mit l'appareil sur pilote automatique et se carra confortablement dans son siège. Le petit sac s'ouvrit facilement mais la lettre était couverte d'une substance grasse. Il se demanda quel lourd parfum avait imprégné le corps adorable. Il déchira l'enveloppe et trouva un feuillet vierge. Il ne comprit pas pourquoi il était vierge. Il ne comprit pas très bien pourquoi il le tenait dans sa main. Il posa la lettre à côté de lui.

Le ciel était d'un bleu incroyable là-haut. Pas un nuage. C'était comme le vert bleu le plus pur. Il y avait beaucoup de cadrans devant lui. De jolis cadrans. Avec plein de petites lumières. Il se retourna, pour voir si on le regardait. Non. Il vit une manette rouge et se demanda à quoi elle servait. Est-ce que l'avion ferait des sauts et des bonds s'il y touchait ? Est-ce que ça ferait des loopings amusants ? Est-ce qu'il pourrait changer la couleur du ciel ? Est-ce qu'il aurait la fessée ?

Ces questions se bousculèrent dans ce qu'il restait d'esprit au colonel Dale Armbruster alors qu'il poussait la manette rouge. Puis il poussa le volant qu'il avait devant lui. L'appareil descendit. Il ramena le volant. L'avion remonta. Il le tourna. L'appareil se pencha et vira sur l'aile.

— Ouaaaah, génial ! jubila le colonel Armbruster.

— Un peu de turbulence, Dale ? demanda le mécanicien.

— Non, répondit Dale, pourquoi ?

Il se demanda combien de temps il pourrait s'amuser avant que quelqu'un vienne l'emmener et lui défendre de jouer avec l'avion. Il repoussa le volant et l'avion plongea dans les nuages.

Il y avait un levier, sur sa droite. Il le poussa en avant. L'avion alla encore plus vite. Ouaaaah !

— Dale ! Qu'est-ce qui se passe ? demanda le mécanicien.

— Laissez-moi tranquille !

— Je ne vous embête pas. Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien, il ne se passe rien, je ne fais rien de mal.

— Personne ne dit que vous faites quelque chose. Nous sommes en piqué. Pourquoi sommes-nous en piqué ?

— Parce que c'est chouette.

— Dale ? Nom de Dieu, qu'est-ce que vous avez ?

— C'est mon avion, na ! exulta le colonel Dale Armbruster.

À trois cents mètres d'altitude, le copilote revint en glissant dans le poste de pilotage et tenta de s'emparer des commandes. La dernière chose qu'il entendit avant l'effroyable écrasement fut le cri aigu de son commandant de bord :

— À moi, na !

Air Force One s'enfonça à plus de huit cents kilomètres à l'heure dans un parking de l'Ohio. Il ne resta aucun morceau identifiable. Les débris de ce qui avait été des hommes durent être ramassés dans des sacs plastiques pas plus gros que celui qui avait brûlé dans l'explosion, avec la lettre.

*

* *

Remo, Chiun et Daphné arrivèrent à Los Angeles une heure avant la catastrophe. Daphné était aux anges.

— Nous sommes ici, au pays du fondateur de la Puissance ! Est-ce que vous ne sentez pas la positivité ambiante ? La force du grand Oui ? Qui transcende tout ?

— Non, répliqua Remo.

— Vous êtes d'une sagesse extrême, mon enfant, dit Chiun en anglais et, en coréen : même en Inde, il n'y a pas de gens aussi stupides. Et l'Inde a plus de dieux que de riz.

— Nous sommes en Californie, petit père. Ici aussi, ils ont plus de dieux que de riz, lui dit Remo.

— J'adore la beauté de votre langue. Est-ce que vous parlez de la religion de Sinanju ?

— Non, dit Remo.

— Si, affirme Chiun.

— Quelle merveilleuse dichotomie !

— Est-ce que vous connaissez les Dolomo et Kathy Bowen ? Vous les avez rencontrés ? demanda Remo.

— Nous avons vu plusieurs fois des enregistrements vidéo de lui-même. Mais Kathy Bowen vient régulièrement en visite au temple. Et elle en a un dans sa propre maison. Elle attribue sa réussite à la Puissance qui a déverrouillé ses forces vives.

— Elle a un rang élevé dans l'organisation ?

— Elle connaît personnellement les Dolomo. Elle dîne avec eux. Elle est une amie personnelle de Rubin Dolomo lui-même. Comment ne réussirait-on pas, en étant si près d'eux ?

— Est-ce qu'elle aide les gens qui vont passer en justice ? Vous avez entendu parler de ça ?

— Oh oui, bien sûr.

— Vous savez où elle habite ?

— En Californie, tout près d'ici.

Daphné Bloom assura à Remo et à Chiun qu'elle connaissait personnellement Kathy Bowen. Elle l'avait rencontrée trois fois et elle avait deux de ses photos dédiées. Elle n'avait jamais manqué une seule émission de *Stupéfiante Humanité*.

Kathy Bowen recevait et examinait elle-même toutes les personnes qui voulaient participer à son émission. N'importe qui pouvait se présenter, à condition de savoir faire quelque chose que personne d'autre ne faisait, expliqua Daphné.

Il leur fallut une demi-heure pour se dégager des embouteillages autour de l'aéroport de Los Angeles et dix minutes pour arriver au temple-studio de Kathy Bowen. Sa tête blond glacier, ses yeux bleus et ses traits délicats étaient exposés à toutes les fenêtres de l'édifice.

À gauche de l'entrée, comme l'annonce de l'évangile du jour à la porte d'une église, il y avait un grand panneau avec un message de Kathy Bowen :

« Amour, Lumière, Compassion et mort au Président des États-Unis. »

À l'intérieur, devant un bureau, une longue file de candidats attendaient d'être examinés. Devant la file, quelqu'un disait que Miss Bowen recevrait tout le monde, chacun à son tour. Miss Bowen aimait l'humanité. Miss Bowen se sentait réellement en contact avec l'humanité. Mais l'humanité devait faire sagement la queue. L'humanité ne devait pas faire de bruit ni manger dans le temple-studio.

— Sa présence est vraiment positive, chuchota Daphné Bloom, radieuse.

Devant Remo, Chiun et Daphné, il y avait un garçon qui parlait aux grenouilles, un quadriplégique capable d'écrire son nom dans un bassin émaillé en crachant de l'encre de Chine et une grand-mère qui aimait s'asseoir toute nue sur de la glace.

Seule la grand-mère fut récusée de *Stupéfiante Humanité*, parce que personne ne voyait comment rendre spectaculaire sa nudité sur la glace. Et d'ailleurs, dans la position assise manquait l'action, tant appréciée par les producteurs de *Stupéfiante Humanité*. Toutes les personnes sélectionnées avaient le privilège de serrer la main de Miss Bowen et de signer, en sa présence, un papier dégageant les producteurs de toute responsabilité et garantissant que le candidat n'intenterait pas de procès pour cause de ridicule ou de blessure.

Quand Remo, Chiun et Daphné arrivèrent devant le bureau du producteur, on leur demanda ce qu'ils faisaient.

— Je ne sais pas ce qu'elle fait, elle, dit Remo en indiquant vaguement Daphné, mais nous, nous faisons tout.

— Mieux que n'importe qui, précisa Chiun.

Le producteur portait une tige blanche et un bout de soie rose autour du cou. Le monde entier semblait offenser son goût magnifiquement parfait. Ses cheveux ondulés étaient teints en bleu et lui tombaient dans le cou. Il aimait la Californie parce que là, il ne se faisait pas remarquer.

— Nous ne pouvons pas tout montrer. Vous devez faire quelque chose de particulier, dit-il.

— Ce que vous voudrez, dit Remo.

— Selon le prix, rectifia Chiun.

— Est-ce que vous pouvez cracher de l'encre dans un urinal ?

— Nous pouvons la cracher à travers l'urinal. Et à travers vous aussi, rispotha Remo.

— C'est hostile ! protesta Daphné à mi-voix. Vous devez travailler contre vos éléments hostiles. C'était hostile.

— J'aime bien l'hostile, grogna Remo.

— Cracher de l'encre à travers un urinal me semble absolument parfait. Et il y a longtemps que vous faites ça, dites-moi ?

— Depuis que je veux faire la connaissance de Kathy Bowen, déclara Remo.

— Est-ce que ça passera à la télévision ? demanda Chiun.

— À la télévision nationale, à l'heure de plus grande écoute, avec Kathy Bowen comme animatrice.

— J'ai un petit poème racontant l'éclosion d'une fleur. Il a été écrit dans la langue Tang, un très ancien dialecte coréen. Il peut être abrégé pour la télévision.

— La poésie ne passe pas. Est-ce que pourriez le réciter sous l'eau ?

— Sans doute, dit Chiun.

— Est-ce que vous pourriez le réciter sous l'eau en mangeant des lasagnes ?

— Pas de lasagnes, protesta Chiun. Elles contiennent de la mauvaise viande et du fromage, n'est-ce pas ?

— En mangeant n'importe quoi, ce que vous aimez ? insista le producteur.

— Sans doute.

— En étant attaqué par un requin ?

— Le requin n'est pas une arme invincible, dit Chiun avec amusement.

— Vous pouvez battre un requin ?

Chiun, perplexe, regarda Remo.

— Pourquoi pas ? dit-il.

— Ouais, nous pouvons faire le numéro avec les requins. Je peux le faire avec des requins. Les requins, pas de problème pour nous. Et les baleines, si vous en avez. Quand est-ce que nous faisons la connaissance de Kathy Bowen ?

— Ils sont Puissessets de Niveau Dix, hasarda Daphné pour être secourable.

— Ça me plaît. Je pense que tout le numéro sera formidable mais est-ce que nous avons vraiment besoin du poème ? demanda le producteur.

— Absolument, affirma Chiun. Je porterai mon kimono de récitation. Ce que vous voyez là n'est que le gris de voyage, brodé de marins-pêcheurs aux ailes mouchetées. Cela ne convient pas à l'heure de plus grande écoute.

— Bon, d'accord, vous ferez le poème pendant dix, peut-être douze secondes et puis nous ferons venir les requins pendant que vous déjeunez sous l'eau.

— Je peux réduire le poème Tang à sa plus simple expression, proposa Chiun.

— Parfait !

— Dix heures.

— Rien ne dure dix heures !

— Les authentiques poèmes Tang durent cinquante heures.

— Nous ne pouvons pas en passer plus de dix secondes, déclara catégoriquement le producteur.

— Comment le savez-vous ? Comment le savez-vous, à moins que vous ayez entendu un poème Tang ?

— Je ne peux entendre dix heures de rien du tout !

— Alors vos oreilles ont besoin d'être soignées.

Sur ce, Chiun massa les oreilles du producteur jusqu'à ce que la divine compréhension éclaire la figure occidentale. Le producteur accepta dix heures de n'importe quoi, à condition que Chiun arrête

son massage.

Il l'arrêta.

Kathy Bowen préparait la conférence de presse de sa vie, comme elle disait, quand un de ses producteurs vint insister pour lui présenter l'original trio. Le vieux, dit-il, récitait des poèmes en dînant sous l'eau et en se battant contre les requins, le jeune se battait simplement contre les requins et la fille ne faisait rien.

— D'accord, d'accord, dit impatiemment Kathy. Engagez-les. Mais je n'ai pas beaucoup de temps. Je tiens absolument à me présenter devant la presse dès que possible. J'ai un avertissement pour l'Amérique.

Le producteur remit à Kathy les formulaires de décharge de responsabilité et les participants furent admis en son auguste présence. Kathy Bowen Enterprises avait découvert depuis longtemps que si elle présentait elle-même les documents aux candidats, ils faisaient moins d'histoires pour renoncer à tous leurs droits.

Elle leur adressait son célèbre et radieux sourire dents-blanches-parfaites, elle leur serrait la main d'une manière franche et parfaite et glissait un stylo dans les doigts des gogos. Ça ne ratait jamais.

Ce jour-là, il y eut un os.

Le vieil Oriental voulait dix heures d'antenne. Avec horreur, Kathy apprit qu'un producteur les avait promises. Et le jeune homme, un beau garçon aux yeux noirs qui ne paraissait pas impressionné ni amusé par *Stupéfiante Humanité*, voulait parler de la Puissessence.

— J'ai un problème. On me fait un procès, j'affronte une bataille judiciaire plutôt dure et j'ai peur de perdre. Il y a un témoin à la charge qui peut me faire salement condamner. J'ai entendu dire que la Puissessence pouvait aider, dans ces cas-là.

— La Puissessence aide à tout.

— Mais c'est ça que je veux, dit Remo.

— Vous pouvez l'avoir. Mais il faut que vous accédiez au trentième niveau.

— Je ne savais même pas qu'il y avait un trentième niveau ! s'exclama Daphné. Ce doit être l'extase. Est-ce que vous vous souvenez de moi ? Vous savez ? Au temple de Miami Beach ? Vous m'avez donné une photo dédicacée. Je n'étais qu'un Niveau Trois, à l'époque. Je n'avais pas les moyens d'aller plus loin.

— Et combien faut-il pour accéder au trentième niveau, demanda Remo.

— Eh bien, le trentième est un seuil spirituel majeur, alors une contribution majeure est exigée.

— Ah, c'est donc strictement une affaire d'argent.

— Non ! Vous devez passer par tous les cours. Vous devez croire. Si vous n'avez pas la foi, cela ne vous fera aucun bien.

— À qui est-ce que je donne cet argent ?

— Vous pouvez l'envoyer aux Dolomo, ou le laisser ici. Pour moi, c'est sans importance.

— Ce que je veux savoir, c'est comment amener mon témoin à oublier.

— Moi, je ne fais rien. Les Dolomo ne font rien. Les forces de l'univers peuvent tout faire et elles font tout.

Remo rendit le formulaire.

Des hommes faisaient rouler des caméras de télévision dans la pièce. Remo recula hors du champ. Il ne voulait pas être filmé. Chiun resta planté entre Kathy et les caméras et entama la première ode de deux heures sur la pureté du pétale de fleur, préludant aux premières strophes de la poésie Tang.

— Nous avons du travail, petit père. Reculez, chuchota Remo en coréen.

Il alla tout dans le fond de la pièce ; il ne voulait pas du tout passer à la télévision. Chiun le rejoignit, bien à contre-cœur en se plaignant que Remo le privait de l'occasion de faire comprendre à l'Amérique ce qu'était l'art vrai et quel véritable artiste il était, lui, Chiun.

Kathy disposa les journalistes de la télévision aux premiers rangs et dit à la presse écrite, une majorité d'hommes, de se trouver des chaises par-derrière.

— Je suis heureuse que vous ayez tous pu venir, en ce jour qui doit être pour vous un des plus harassant de votre carrière. Vous avez tous un travail considérable mais il faut que vous sachiez pourquoi le Président des États-Unis est mort. Pourquoi il a fallu qu'il meure. Le Président des États-Unis lui-même ne peut défier impunément les forces de l'univers. En imposant la condamnation de deux innocents dispensateurs de beauté et de lumière, le Président s'est lui-même condamné à mort.

— Mais, osa interrompre un journaliste de la télévision, au premier rang. Le Président des États-Unis n'est pas mort, Miss Bowen.

— Et l'écrasement de son avion, alors ?

Les journalistes, l'air de tomber des nues, échangèrent des regards perplexes.

Kathy Bowen baissa les yeux sur sa montre.

— Quel jour sommes-nous ?

— Mercredi, lui dit-on.

— Merde, dit-elle.

Vingt minutes plus tard, quand l'avion s'écrasa, le FBI arrêta Kathy Bowen en l'inculpant de tentative de meurtre, et l'accusation fut étayée par une autre Puissessette qui raconta une histoire de séduction et d'intrigue dont elle n'avait jamais imaginé qu'elle aurait la mort comme résultat. On lui avait simplement demandé de remettre une

enveloppe rose à un homme, en lui disant de lire sa lettre sur son lieu de travail. Elle ne savait pas que l'homme était le pilote d'Air Force One. Elle ne savait pas qu'il était le pilote du Président. Elle savait seulement qu'elle aurait droit au Niveau Quatre de la Puissessence, si elle faisait cette petite chose pour la secte.

Et elle avait besoin de la Puissessence pour sa carrière de comédienne, elle voulait devenir une star aussi célèbre que Kathy Bowen.

CHAPITRE VIII

Il n'y avait plus personne que le Président dans le bureau ovale, quand Harold W. Smith entra. Il ne figurait pas sur la liste des rendez-vous ; cette heure-là était officiellement notée dans l'agenda comme une période de repos pour le Président.

Les premiers mots du Président furent pour déclarer :

— Je ne cède pas aux bandits et aux charlatans.

Smith hocha la tête et s'assit sans y avoir été invité.

— Vous êtes ici parce que l'Amérique n'est pas à vendre, reprit le Président. Je ne suis pas à vendre. Je ne céderai pas. Si le Président des États-Unis cède à ce chantage sordide, alors la nation tout entière est à vendre !

— Je suis entièrement d'accord, monsieur le Président, répondit Smith. Apparemment, ils se sont déjà assez bien familiarisés avec votre système de sécurité. Je suis d'accord pour que vous ne cédiez pas, bien sûr, mais d'un autre côté, vous ne pouvez pas continuer à traiter normalement les affaires de l'État sans rien changer à vos habitudes.

Le Président ôta sa veste et la jeta sur le dossier de son fauteuil. Il contempla le jardin bien protégé, devant le bureau ovale. Personne ne pouvait voir à l'intérieur, une précaution bien nécessaire à l'ère du fusil à lunette.

Il n'était plus un jeune homme mais il avait l'esprit jeune et une résistance qui aurait fait honte à des hommes de quarante ans plus jeunes que lui. En général, il souriait. Pour le moment, il était en colère, mais pas furieux qu'on attente à sa vie. Cela, c'était le risque du métier.

Le Président des États-Unis était en colère parce que des soldats américains avaient été tués, un sénateur à qui il avait prêté son avion pour qu'il se précipite au chevet de sa femme gravement malade était mort et les gens qui étaient, il en avait la certitude, les responsables de cette catastrophe continuaient à jouer avec lui à de petits jeux juridiques.

— Notre système judiciaire est précieux et pour rien au monde je ne voudrais me permettre de le changer, mais... mais parfois...

— Pourquoi êtes-vous si certain que c'était les Dolomo ? demanda Smith. Je suis au courant des menaces proférées par Kathy Bowen. Je comprends aussi qu'elle devait connaître le projet de destruction d'Air Force One puisqu'elle l'a annoncé à l'avance. Je n'ignore pas non plus qu'une jeune femme, une Puissessette comme ils disent, a été utilisée pour atteindre le colonel Armbruster. Mais avez-vous une preuve concluante de la culpabilité des Dolomo eux-mêmes ?

— Nous avons la boîte noire, dit le Président, faisant allusion à l'enregistrement du vol tout entier. L'homme qui pilotait cet avion avait la mentalité d'un enfant de neuf ans. Sa mémoire adulte avait été complètement effacée.

— Comme chez les employés du tri qui ne savent plus à quoi ils travaillent.

— Comme mes gars du Secret Service.

— Et cette Puissette a donné à Armbruster une lettre dans un petit sac en plastique.

— Exactement.

— Une lettre dans la salle du tri. Une lettre au pilote, murmura Smith.

Le Président hocha la tête.

— Donc, conclut Smith, cette substance peut être transmise par du papier, par simple contact avec la peau. Est-ce que certaines des personnes qui s'en sont prises à vous, monsieur le Président, n'ont pas été frappées de crises d'amnésie ?

Le Président le reconnut.

— Quelle admirable façon de brouiller une piste ! Faire oublier à ses tueurs à gages tout ce qui concerne la personne qui les engage pour faire le sale travail !

— Et nos enquêtes ont déterminé que toutes ces personnes étaient en rapport avec la Puissessence.

— Et elles l'ont oublié, naturellement, dit Smith. Mais cette fille qui accepte d'être témoin à charge ?

— L'ennui, dans son cas, c'est qu'elle n'a pas vu la personne qui lui a donné ces ordres.

— Comment est-ce possible ?

— La Puissessence n'est certainement qu'une escroquerie mais c'est aussi une secte plus ou moins religieuse. Ils ont des cérémonies. Vous est-il arrivé de lire des livres de Dolomo ? demanda le Président.

— Non, avoua Smith.

— Moi non plus. Mais le Secret Service *commence* à les lire. Presque toutes ses insanités sont dans ses livres. Un des aspects du culte consiste à entendre des voix dans l'obscurité, à être capable entre autres choses de se guérir en découvrant les parties de votre corps qui ne vous font pas mal. Je ne sais pas comment ça marche mais il va

falloir que vous vous plongiez là-dedans.

— C'est ce que nous faisons déjà, plus ou moins, dit Smith. Nous sommes sur leur piste, mais pour d'autres raisons. Ils ont été capables de retourner des témoins, de les faire revenir sur leurs dépositions, également en leur faisant tout oublier. Il est maintenant avéré que ces témoins n'ont pas été subornés ni menacés. La substance a été employée, et c'est cette substance, quelle qu'elle soit, qui est le danger. Je crois qu'il va vous falloir changer vos méthodes de travail, Monsieur le Président. C'est la première question à l'ordre du jour.

— Je ne vais rien changer du tout pour ces deux charlatans ! Je ne céderai pas !

— Monsieur le Président, non seulement je ne pourrai garantir votre sécurité si vous ne changez rien mais je peux presque vous garantir que vous vous ferez battre par ces deux-là. Rien que pour un temps, Monsieur le Président, rien que pour un petit moment !

« Je pense que vous devez maintenant avoir pour règle stricte de ne jamais toucher aucun papier, parce qu'il semble que ce soit le véhicule qu'ils utilisent pour la transmission de la substance. Je vous conseille aussi de ne pas serrer des mains ou de vous approcher de toute autre personne que votre femme, déclara Smith et il leva une main parce que le Président faisait mine de l'interrompre.

« Je vous conseille aussi de ne pas vous installer dans un bureau dont le ménage est fait par le personnel habituel. Ces gens pourraient laisser quelque chose que vous risqueriez de toucher. Je m'occuperai personnellement du ménage. Et si jamais je perds la mémoire, faites-le faire par une personne en qui vous avez absolument confiance. Un simple contact peut vous détruire. Et maintenant, pouvez-vous monter à vos appartements privés en caleçon ? Est-ce qu'on vous verra ? »

— J'espère bien que non ! maugréa le Président des États-Unis en déboutonnant sa chemise. Je me sens complètement ridicule de faire ça.

— Trouvez-vous un autre bureau pendant que nous nettoyons celui-ci. Nous surveillerons de près toutes les personnes qui y entreront. Et je vais faire revenir l'Oriental de sa mission. Il sent des choses qui échappent à des examens de routine. Je ne sais pas comment il s'y prend, mais il ne se trompe jamais.

— Le plus vieux des deux ? demanda le Président.

— Oui.

— Il me plaît bien.

Il quitta son bureau ovale et monta en caleçon, avec toute la dignité dont il fut capable, jusqu'à ses appartements privés.

Smith fit examiner par les agents du Secret Service les vêtements qu'ils portaient et tous les objets qu'ils avaient sur eux. Puis il fit passer un test de mémoire à tous ceux qui avaient touché quelque

chose dans le bureau ovale. Tout le monde réussit.

Smith soupira, en regardant de tous côtés dans le bureau, en se demandant qui pourrait entrer, et comment, pour apporter la substance. Il regarda le drapeau américain et le drapeau du Président. Il contempla ce bureau qu'il connaissait depuis son enfance. On lui avait appris à le respecter et Harold W. Smith l'avait toujours traité avec respect.

L'idée le frappa alors qu'il avait menti pour la première fois à un Président des États-Unis, dans son propre bureau ovale.

Chiun ne serait pas rappelé uniquement pour protéger le Président. Parce que s'il s'avérait que la protection n'avait pas été une réussite Smith avait un devoir envers son pays et la race humaine, le devoir d'assassiner son Président aussi rapidement et sûrement que possible.

Si une personne retombait en enfance, comme l'indiquait la boîte noire de l'avion, et si ce malheur frappait le Président, que deviendrait l'Amérique ? Qu'arriverait-il au char de l'état, avec un enfant aux commandes, un enfant qui serait capable, par caprice, de déclencher une guerre nucléaire ?

Smith résolut qu'au premier signe de comportement puéril, le Président devrait mourir. Smith n'avait pas le droit de prendre de risques. Il regarda une dernière fois le bureau ovale, secoua tristement la tête et s'en alla.

*

* *

En Californie, Remo obtint une curieuse réaction, quand il appela Smith. Il comprit immédiatement que Smith était en danger.

— Premièrement, je ne suis pas à la base en ce moment, Remo. Deuxièmement, je veux mettre des choses au point avant que vous me passiez Chiun.

Remo avait trouvé une cabine téléphonique qui marchait, après en avoir essayé six qui refusaient toutes les pièces de monnaie. Il savait que Smith préférait les cabines publiques parce que, tout en paraissant très publiques, elles offraient une cible moins stationnaire à toute personne désireuse d'installer un système d'écoute. Et les propres appareils électroniques de Smith étaient capables de « nettoyer » la ligne, comme il disait, de son côté.

Alors, maintenant, Remo regardait les gosses sur des planches à roulettes faire du slalom entre les palmiers et les Rolls se former en caravanes, alors qu'il donnait un coup de téléphone sur une ligne absolument sûre, en plein Rodéo Drive. Non loin de là, Chiun jetait de temps en temps un coup d'œil dans la vitrine d'un joaillier. Il guettait

des stars de cinéma, depuis qu'il avait cru voir une vedette d'un des feuilleteurs télévisés qu'il regardait autrefois avec passion. Il y avait renoncé depuis que le sexe et la violence avaient remplacé l'amour romantique. Chiun réprouvait la violence à la télévision.

Ses mains délicates glissées dans les manches de son kimono il observait, avec réprobation aussi, les scènes de la rue de Hollywood et Remo, à son tour, l'observait du coin de l'œil.

— Quel est le problème ? demanda Remo au téléphone.

— Nous risquons de devoir fermer boutique.

— Nous avons été compromis ?

Remo savait que s'il y avait le moindre danger de découverte de l'organisation, ce serait catastrophique pour la nation qu'elle espérait servir. Tout était donc prévu pour l'auto-destruction. Et ce dispositif comprenait le suicide de Smith. Et Smith n'hésiterait pas. Au début, il avait été prévu que Remo devrait mourir aussi, mais Smith y avait vite renoncé quand il était apparu que Remo était impossible à tuer. Il préférait se fier à l'amour sincère de Remo pour sa patrie et à sa promesse de la quitter. Remo n'en avait rien dit à Chiun de peur que l'Oriental entreprenne de détruire l'organisation. La seule chose qui retenait Chiun en Amérique c'était Remo, qu'il appelait son « investissement » et l'« avenir » de Sinanju.

Remo savait bien qu'avec tous ces nouveaux dictateurs et tyrans dont le monde regorgeait, Chiun guettait l'occasion d'aligner Sinanju sur un de ceux-là.

Tout en écoutant Smith, Remo se promit de rappeler à Smith la tournure d'esprit de Chiun.

— Si nous ne sommes pas compromis, pourquoi est-ce que nous devrions fermer boutique ?

— Je ne peux pas vous expliquer tout ça maintenant. Mais vous saurez pourquoi, si ça arrive. Je veux que vous me fassiez une promesse, Remo. Je veux que vous me promettiez que lorsque tout sera fini, Chiun et vous ne travaillerez plus jamais en Amérique. Est-ce que je peux avoir cette promesse ?

— Je ne veux pas quitter l'Amérique !

— Vous le devez. J'ai vraiment eu un travail à plein temps, à vous couvrir, à étouffer des affaires, à faire en sorte que personne n'enquête trop consciemment sur toutes ces morts bizarres que Chiun et vous semiez sur votre chemin.

— Bon, d'accord. Mais ne fermez pas boutique pour n'importe quelle raison idiote.

— Croyez-vous que j'en sois capable ?

— Non, reconnut Remo.

— Très bien. Je veux parler à Chiun, maintenant. Je le veux ici avec moi à la Maison Blanche. Mais pas d'arrivée en grande pompe

avec quatorze malles-cabine bourrées de kimonos ou des huissiers annonçant l'arrivée de l'assassin de l'empereur. Je veux que ce soit discret. Vous devrez lui expliquer comment procéder. Vous lui direz de demander l'agent de route numéro neuf. Ça fait partie d'un système pour vérifier les allées et venues à la Maison Blanche.

— Est-ce que c'est parce que je ne suis pas au mieux de ma forme que vous ne voulez pas m'utiliser ? demanda Remo.

— Non.

— Pourquoi, alors ?

— Parce que vous ne seriez peut-être pas capable de faire ce qu'il faudra faire. Vous êtes un patriote, en dépit de votre Sinanju. Un patriote. Chiun n'aura pas de problèmes du tout avec cette mission-là.

Chiun regardait défiler Hollywood, en coulant de temps en temps un regard vers la vitrine et en notant le prix exorbitant des diamants.

— Smitty veut vous parler, lui dit Remo.

— Encore des insanités.

— Non, répliqua Remo et quand Chiun fut assez près de lui, il chuchota : il vous veut à la Maison Blanche. Il est là-bas. Je vous dirai comment entrer.

— Enfin ! Il se décide enfin à assurer sa prise de possession du trône !

Smith avait mis la patience de Chiun à bout, avec toutes ses hésitations à agir correctement pour se faire reconnaître comme le véritable empereur de ce pays.

— Salut, Ô Très Gracieux Empereur, votre serviteur ne demande qu'à glorifier votre nom, dit Chiun.

— Est-ce que Remo va bien ? Est-ce qu'il est en mesure d'agir contre les objectifs que je lui ai donnés ?

— Il est en union avec la brise même, ô gracieuse majesté.

— Oui, mais l'autre jour vous avez dit qu'il n'était pas à la hauteur de ce que vous jugez correct. Est-ce qu'il s'est remis ?

— Votre voix guérit les malades.

— Alors, je peux compter sur lui sans vous ?

— Plus important, vous pouvez compter sur moi sans lui, déclara Chiun. Votre règne sera la gloire de votre nation, l'étoile qui guidera les espoirs des futures générations.

— Euh oui, d'accord. Passez-moi Remo.

Chiun rendit l'appareil à Remo, en faisant un rapport dithyrambique.

— L'empereur a recouvré la raison.

Cette fois, Remo ne douta plus. Pour une raison qu'il ignorait, le Président allait mourir.

— Est-ce que c'est définitif, la raison pour laquelle vous faites venir Chiun ?

— Non. Pas du tout définitif. Pas définitif, Remo. Nous affrontons quelque chose d'infiniment plus difficile que tout ce que nous avons affronté dans le passé. Je crois que les responsables sont les Dolomo. Il s'agit de ce qui frappe les témoins d'amnésie. Ils ont réellement oublié.

— Alors ce n'était pas moi qui avais perdu la main ?

— Pas du tout. Il existe une substance qui fait perdre la mémoire. Ça fait retomber en enfance. Je crois que c'est transmissible par simple contact sur du papier. Il y a des médicaments qui s'administrent comme ça, qui sont absorbés par la peau. Je veux que vous alliez chercher ça chez les Dolomo, que vous le leur voliez. Je suis sûr que ces sales petits arnaqueurs sont coupables.

— Qu'est-ce que je dois faire avec, quand je l'aurai ?

— Faites très attention. N'y touchez pas, assurez-vous que ça ne vous touche pas.

— Pas de problème, avec moi et Chiun. Les choses ne peuvent pas nous toucher si nous ne le voulons pas, affirma Remo.

— Tant mieux.

Remo raccrocha. Chiun était radieux.

— Ma foi, je ne peux pas vous souhaiter bonne chance, parce que je crois savoir ce que vous allez faire.

— Enfin, Smith va passer à l'action contre l'empereur. Je dois avouer, Remo, que je l'ai mal jugé. Je le croyais fou.

— Il faudra entrer discrètement. Sans tambour ni trompette, par une porte dérobée.

— Je serai invisible comme les ombres de minuit, je me fondrai comme les neiges d'antan. Ne fais pas cette longue figure, Remo. Nous aiderons Smith à régner dans la gloire ou s'il se révèle aussi fou que je l'ai toujours pensé, nous aiderons son successeur à régner dans la gloire.

Remo n'expliqua pas à Chiun qu'une fois qu'il aurait tué le Président, Smith ne prendrait pas sa place mais sa propre vie. Smith se suiciderait et alors tous deux devraient quitter le pays.

Pas plus que Chiun ne se donna la peine d'expliquer à Remo que la seule faculté qu'il n'avait pas encore récupérée par l'entraînement, c'était le contrôle volontaire des couches externes de la peau.

CHAPITRE IX

Béatrice se chargea de faire les bagages. Cela signifiait qu'elle injuriait et bousculait quiconque faisait réellement le travail. Rubin, en dépit du harcèlement, réussit à préparer les deux choses dont il aurait besoin dans leur fuite vers la liberté.

Une valise pleine de dollars et la formule.

Cela fait, il battit le rappel de ses fidèles, baptisés pour l'occasion les Guerriers de Zor. Ils se réunirent dans le sous-sol de sa vaste demeure. Il y faisait noir. Ils ne pouvaient pas voir l'avaleur de comprimés, ils entendaient seulement la puissante voix de leur maître.

— Guerriers de Zor ! Vos chefs effectuent un repli stratégique. Mais sachez ceci : les forces du bien ne peuvent jamais être vaincues. Vous ne pourrez jamais être vaincus. Nous irons à la conquête du monde et lui apporterons une ère nouvelle, un ordre nouveau. Que les forces de l'univers soient avec vous et avec votre esprit dans les siècles des siècles. Alarkin chante vos louanges.

— Alarkin ? demanda un courtier d'assurances qui venait de se convertir à la Puissessence pour guérir ses maux de tête.

— *Le Retour des Drumoïdes d'Alarkin*, chapitre dix-sept.

— Je ne lis pas ces conneries.

— Elles peuvent vous inspirer, déclara Rubin. Préparez-vous pour mon retour. Préparez-vous à recevoir des nouvelles de notre nouveau foyer, un lieu sûr, une contrée où les lumières sont aimées et non pas combattues. Où l'honneur est respecté et où les bons marchent humblement avec leurs dieux, dans la paix éternelle.

— La planète Alarkin ? demanda une femme.

— Non, les Bahamas, plutôt. Allez, mes fidèles, et bénissez l'essence même de votre esprit.

Cela fait, il roula soigneusement la lingerie de Béatrice, plia ses corsages préférés et enveloppa ses escarpins, ses sandales et ses mules dans plusieurs épaisseurs de papier de soie.

Béatrice comprit alors, réellement, qu'elle allait quitter son domaine. Rubin vit qu'elle avait compris parce qu'elle cassait tout ce qu'elle ne pouvait emporter.

Des débris de verre jonchaient le plancher. Des miroirs pendaient

lamentablement aux murs. Des fenêtres avaient l'air d'avoir subi un bombardement.

— Rubin ! Plus question de tergiverser. On ne rigole plus. Maintenant, nous allons jouer vraiment serré ! Est-ce que tu sais pourquoi nous sommes obligés de cavalier ?

— Nous irons en prison si nous ne nous enfuyons pas. Les forces de la négativité sont à nos trousses.

— Nous devons nous enfuir parce que nous n'avons pas été assez féroces. Nous avons joué en obéissant à leurs règles du jeu, pas aux nôtres. Notre problème, c'est que nous avons été trop gentils et trop fair-play, et pas assez durs. C'est fini, on ne rigole plus. Nous allons jouer à fond, le tout pour le tout. Nous allons créer notre propre pays. Et alors, après ça, qu'ils viennent donc nous inculper, tiens ! Si on gouverne un pays on ne peut pas transgresser les lois. On fait les lois.

Un des jeunes gardes du corps qui avait les faveurs de Béatrice fit brusquement irruption en criant :

— Il y a quelque chose au portail principal ! Ça ne veut rien écouter !

— Qu'est-ce que vous voulez dire, « quelque chose » ? grogna Rubin.

— Qu'est-ce que tu veux dire, « ça n'écoute rien » demanda Béatrice.

— Eh bien, nous avons Bruno et les chiens au portail principal. Et vous savez comme ils sont féroces, dit le garde du corps. On ne peut pas leur résister.

— Je sais, minauda Béatrice avec un sourire satisfait.

— Un type s'est présenté, il avait une Puissette avec lui. La Puissette montrait du doigt la maison, en disant que Béatrice et vous, vous étiez là. Elle disait que c'était le foyer spirituel du monde.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Rubin.

— Je ne sais pas, elles se ressemblent toutes. Alors Bruno leur dit comme ça qu'ils ne peuvent pas entrer et ce type il jette les chiens au milieu de la pelouse comme si c'était des ballons de football, avec tout ce qu'il faut sauf une spirale, et puis il dit à Bruno qu'il va faire la même chose avec lui. Alors quoi, pour Bruno c'est la panique, n'est-ce pas ? Je le sais parce qu'il a appuyé sur le bouton d'alarme et j'entends tout ce qui se passe dans l'avant-poste et il promet tout ce qu'il veut à ce type s'il veut bien le demander gentiment.

— Est-ce que la force négative a des poignets épais ? demanda Rubin.

— Des poignets ? Qui peut s'intéresser à des poignets ? s'exclama Béatrice en riant. Qu'est-ce qu'on peut faire avec un poignet ?

— Vous avez vu sur l'écran de contrôle. Est-ce qu'il a des poignets épais ?

— Je crois, reconnu le garde du corps. Des yeux noirs, des pommettes saillantes.

— La force négative, Béatrice, déclara Rubin. L'ultime force négative est à nos portes. Je l'ai dit mille fois. Si vous êtes bon, ils vous attaquent. Meilleur vous êtes, plus ils vous attaquent. Et si vous représentez l'ultra-bien, alors l'ultra-mal vous traquera.

— Eh bien alors, tuez-le ! Où est le problème ? Je ne vois vraiment pas où est le problème, affirma Béatrice. Existe-t-il une raison pour que cet homme vive ? Est-ce qu'on me donne une raison ? Est-ce que je vois une main levée ? cria-t-elle en regardant de tous côtés comme si elle s'attendait à une réponse. Je vous remercie. Abattez l'intrus, je vous en prie.

— Bruno a déjà essayé, lui apprit le garde du corps.

— Et alors ?

— Alors Bruno a fait un vol plané sur la pelouse, encore plus loin que les chiens. Et il ne bouge pas beaucoup.

— Bruno n'a jamais su très bien bouger, dit Béatrice.

— J'aurais pu vous prévenir que les armes à feu ne marcheraient pas, intervint Rubin. Nous avons déjà essayé les armes à feu. Notre fidèle M. Moscamierda avait beaucoup de porteurs de pistolets autour de lui et on me dit qu'il a succombé à la force négative. J'ai suivi sa trace à travers toute l'Amérique, j'ai vu de quoi cette négativité est capable.

— Nos bagages sont faits, dit Béatrice. Partons.

— Non, je veux couvrir notre retraite. Je veux exterminer dès maintenant cette personne maléfique.

— Ah, Rubin, c'est ce que j'aime chez toi ! Je vais sortir par le service et tu me rejoindras. Tu en as pour longtemps ?

— Trois secondes. Je m'attendais à cette visite. L'aéroport de Miami a prouvé que les balles ne peuvent arrêter cet homme. Étant donné que les êtres humains ne peuvent lui échapper, j'en ai conclu que le seul moyen de détruire une telle force...

— Assez discuté, fais-le ! interrompit Béatrice et en s'adressant au garde du corps, elle observa : Sans moi, il serait encore en train de gaspiller des ramettes de beau papier à y griffonner ses idées imbéciles !

— Cette fois, je ne le raterai pas, promit Rubin.

Il descendit au sous-sol pour mettre en marche le système qu'il avait conçu. Comme cela dura vingt secondes de plus que les trois promises, il se trouva seul dans la maison et dut courir pour rattraper la voiture que le garde du corps s'apprêtait à faire démarrer après y avoir rangé les bagages.

— Ne partez pas ! Qu'il ne nous voit pas partir ! S'il nous poursuit, mon piège ne servira à rien !

— Ça ne me ferait rien d'être rattrapée par cet homme-là, avoua Béatrice en riant.

Elle claquait la cuisse du garde du corps, qui s'était installé au volant à côté d'elle.

— Ne dis pas ça, lui conseilla Rubin. Il est évident qu'il travaille pour le Président.

— Le salaud !

— Attends, attends. Laisse-le entrer dans la maison. Arrêtez le moteur et laissons le piège fonctionner.

*

* *

Remo marchait lentement, pour ne pas distancer Daphné. Il y avait bien huit cents mètres, du portail jusqu'à la maison, et ils en avaient couvert cent cinquante quand ils passèrent près du gardien Bruno qui gisait, parfaitement immobile, sur l'immense pelouse.

Remo leva les yeux vers la grande demeure. Il en émanait une impression de défensive, cette espèce de calme du danger précédant l'instant où des choses en surgiraient. Avec son parc magnifique, le soleil étincelant aux carreaux de toutes ses fenêtres, l'air embaumé plein de la douceur de vivre, elle rappelait surtout à Remo une espèce d'insecte particulièrement beau et mortellement venimeux. Les plus venimeux, disait Chiun, annoncent leur pouvoir en se parant de belles couleurs.

Il repoussa Daphné sur le bord de l'allée. Des objets métalliques étaient cachés sous le fin gravier ratissé. L'herbe verte était plus sûre.

— Ne marchez pas là, conseilla-t-il.

— Où ça, là ?

— Passez un peu plus sur la droite.

— Pourquoi ?

— Il y a quelque chose d'enterré qui pourrait sauter.

— Vous savez ce qu'il y a là-dessous ?

— Ce n'est pas gros.

— C'est merveilleux ! Apprenez-moi comment on sait !

— Il vous faudrait changer toute votre existence.

— Je ne demande pas mieux ! s'écria Daphné Bloom. J'ai fait ça toute ma vie. Je suis passée du zen à la scientologie et de là à sedona, à la réunification universelle. Mon père était juif réformateur.

— Combien de temps avez-vous accordé au judaïsme ?

— Une demi-heure. Je l'ai trouvé défectueux. Je veux Sinanju, maintenant. Je crois que c'est ça qu'il me faut.

Remo se dit que Daphné devait adhérer à toutes ces sectes dans

l'espoir de trouver des gens à qui raconter sa vie. Il trouva cela extrêmement lassant au bout de quelques minutes. Il découvrit aussi que s'il faisait simplement « Mm-mmm » toutes les quelques secondes, elle repartait et continuait de babiller gaiement. Quand ils arrivèrent enfin au pied du perron de la maison, Remo avait dit « Mm-mmm » vingt-trois fois et Daphné pensait qu'il était l'homme le plus intelligent du monde.

— Vous possédez, dit-elle, une compréhension qui dépasse même celle de mes cinq premiers thérapeutes. Vous avez un...

Daphné leva la main pour sonner et Remo savoura tout à coup son silence. Elle tomba devant la porte. Mais elle n'était pas blessée. Elle était roulée en boule sur le seuil ; elle gazouilla un peu, laissa échapper quelques vagissements, puis elle se tut tout à fait. Elle avait l'air de flotter dans des limbes.

Daphné Bloom était retournée à l'état de fœtus.

Et Remo avait trouvé la substance. Il regarda la sonnette. Elle était couverte de quelque chose de gras. Il pouvait emporter la sonnette, bien sûr, mais s'ils en étalaient sur les sonnettes, cela voulait dire qu'ils en avaient une bonne réserve à l'intérieur.

Remo se braqua tout entier sur la porte, il sentit autant qu'il regarda le bois et le cuivre. Rien, là. Il la poussa. Au même instant, un brouillard se vaporisa dans le vestibule. Il recula vivement, le laissa retomber, et alla au coin de la maison. Comme le disait Chiun, on n'entre jamais dans un immeuble par le devant. Remo ne pouvait éluder le brouillard mais n'avait pas besoin de passer par là. Et d'ailleurs, pensait-il, si c'était la substance en question, il pouvait la garder sur la première couche du derme en attendant de la laver.

La peau respirait, comme toutes les autres parties du corps, et comme il savait contrôler la respiration de ses poumons, il était maître aussi de la première couche du derme, bien sûr. Malheureusement, sa respiration n'était pas encore revenue à son état normal, c'est-à-dire normal pour lui, parfaitement contrôlé.

Et, n'importe comment, le premier étage serait plus sûr. Il posa le pied sur le rebord d'une fenêtre du rez-de-chaussée et se hissa sans peine jusqu'au premier, où la fenêtre à guillotine était verrouillée et renforcée. Il pesa du bout des doigts sur l'encadrement, qui s'émietta, et il entra. On aurait cru qu'un enfant avait piqué une crise dans cette pièce ; il y avait des débris de verre partout et de beaux meubles cassés.

Des vêtements avaient été jetés sur le lit, comme si on avait fait précipitamment des valises.

Il entendit des voix, en bas, des voix bizarres. Des voix adultes, apparemment, mais qui parlaient comme des bébés, qui pleuraient et appelaient maman. Il y avait du désespoir dans ces voix. Remo

descendit rapidement et découvrit une suite de pièces, au fond du couloir principal. Dans la première, un homme en couche-culotte se noyait dans une grande baignoire blanche.

Ce n'était pas de l'eau qu'il y avait dans la baignoire mais un liquide d'apparence huileuse. Remo avait trouvé la substance. L'homme gigotait vaguement sans se donner la peine de respirer. Remo devait y plonger les mains pour le sauver.

Il se concentra sur sa respiration, la laissa se mettre en union avec l'air ambiant, ne faire plus qu'un avec lui, puis il plongea rapidement les mains dans la solution pour retirer l'homme en Pampers de la baignoire, l'allonger et compresser ses poumons pour les vider de la substance. Il s'efforça de rétablir la respiration mais n'y parvint pas. Les yeux restèrent vitreux, le corps ne réagit pas. L'homme était mort, et pas de noyade.

Remo sentit la substance pénétrer dans ses pores et fit appel à l'unité de sa respiration pour la chasser de sa peau. Il sentait la pièce autour de lui, la douceur de l'air, il voyait l'immobilité de l'homme en couche-culotte, par terre devant lui.

Il respirait une curieuse odeur d'oignons, comme s'il en avait mangé il y avait très longtemps, et qu'ils lui revenaient subitement.

Il vit Chiun devant lui, qui lui faisait un de ses premiers sermons. Il entendait la voix lui annoncer quels pouvoirs seraient les siens, s'il était assez bon. Il savait que Chiun n'était pas là en personne. Il savait que Chiun était en lui par l'esprit.

Il se vit prêter serment en entrant dans la police, quand il était un jeune homme, à peine démobilisé des Marines, qui se croyait un dur parce qu'il avait du muscle...

Dehors, derrière la maison, Rubin Dolomo regarda l'heure.

— La sonnette n'a pas dû marcher, dit-il. Mais il y a sept autres pièges.

— Tu crois qu'il vole des choses ? demanda Béatrice.

Elle était mal à l'aise dans la voiture, assise à l'avant à côté du garde du corps. Rubin était à l'arrière, avec ses papiers et la formule.

— Tu sais bien qu'il ne serait pas capable de l'emporter hors de la maison. Quand je me suis occupé des témoins, je n'ai employé que de la solution fraîche, parce que c'était la seule dont on pouvait être sûr. Les pièges ont été tendus avec du stockage. Incroyablement volatil. Capable de renvoyer une personne dans une vie antérieure.

— Si on y croit, marmonna Béatrice. Rentre voir ce qu'il fait.

— Je n'y survivrais pas. Rien ne peut vivre, là-dedans. Les plantes vont oublier comment pousser. J'ai lâché dans la nature l'ultime puissance.

— Oh oh ! Regardez ce qui arrive, dit le garde du corps.

Un jeune homme mince aux poignets épais et aux yeux noirs sortait par la porte de service et s'approchait de la voiture. Il marchait tranquillement, avec le sourire.

— Il devrait être retourné dans le ventre de sa mère, déclara Rubin.

— Démarrez ! cria Béatrice.

— Les pouvoirs que doit posséder cette force négative ! s'exclama Rubin. Comment peut-il encore marcher ? Comment peut-il respirer ? Comment peut-il faire quoi que ce soit ?

— Il va nous tuer, gémit Béatrice.

Dans sa panique, le garde du corps passa en marche arrière, puis en marche avant, puis encore en arrière, tout en collant l'accélérateur au plancher. La boîte de vitesses grinçait horriblement. L'homme aux yeux noirs arriva jusqu'à la voiture.

— Nous payons plus que votre employeur, lui dit Béatrice.

— J'abandonnerai les forces du Oui pour les forces du Non, promit Rubin.

— Putain de bagnole, dit le garde du corps.

— Bonjour, dit Remo.

— Salut, beau brun, roucoula Béatrice.

— Gloire à votre influence négative ! entonna Rubin.

— Écoutez, dit Remo, j'ai un petit problème.

— Nous allons vous le résoudre, assura Rubin.

— Pas grand-chose, dit Remo, qui forçait maintenant sa respiration. Mais j'ai des hallucinations. Je vois des figures.

— Nous en avons chacun une, tous les trois, dit obligeamment Rubin.

— Non. Pas de vraies figures. Une figure. Un Chinois ou quelque chose. Avec une barbiche blanche et de petits cheveux fous. Il me parle. En ce moment même, il me parle. Et je ne sais pas ce qu'il dit.

— Il ne vous dit pas de faire du mal à quelqu'un ? demanda Rubin. Parce que ces voix-là, on ne doit pas s'y fier.

— Non. Il me dit simplement que je vais aller bien. Enfin peu importe, je ne sais pas ce que c'est. Alors je suppose qu'il va falloir que je vous dresse une contravention. Où est mon carnet ? Où est mon pistolet ? Où est mon uniforme ? Est-ce que je suis en congé ?

— Vous êtes en congé, en vacances. Rentrez dans la maison et amusez-vous bien.

— Non. Le vieux me dit de ne pas y retourner. Il est comme un mirage. Est-ce que vous avez déjà vu un mirage ?

Le garde du corps descendit de voiture et prit Remo par la main pour le faire circuler. Ce faisant, il s'imprégna les doigts de cette substance grasse. C'était comme une crème. Il aimait bien la crème. Ça lui plaisait quand sa maman en passait sur ses petites fesses, après son

bain. Sa maman n'était pas là, alors il se mit à pleurer.

Rubin vit le garde du corps fondre en larmes.

— C'est la preuve ! Quels pouvoirs possède cet homme ! Vous êtes l'agent du Non.

— C'est mon nom, ça ? demanda Remo. Il me semble me souvenir que c'était Remo.

— Salut, Non ! Adieu, Non ! dit Rubin Dolomo et il transféra les valises de dollars vers une autre voiture.

Celle-là, malheureusement, était immatriculée à leur nom. Il avait préparé cette fuite avant même que le premier procès leur soit intenté. Il avait de faux passeports parfaitement imités et une voiture pour les conduire à l'aéroport, qui ne pourrait pas leur être attribuée. Mais à présent, il était obligé de se servir du grand break blanc avec la devise de la Puissance.

Remo regarda cet homme et cette femme entasser des bagages dans une longue voiture blanche. Il proposa de les aider mais ils voulaient qu'il ne touche à rien, surtout pas. Quand il saisit la poignée d'une valise, ils laissèrent simplement le bagage sur place et partirent. C'était étonnant parce que, en l'ouvrant, Remo découvrit des liasses et des liasses de billets de cent dollars. Il se dit qu'il devait la porter au siège de la police. Il se demanda quelle était l'adresse. Il se demanda où il était et regarda de tous côtés. Il vit le soleil éclatant, la vaste pelouse et des palmiers. Des palmiers ?

Des palmiers à Newark, dans le New Jersey ? Il ne se souvenait pas d'avoir vu des palmiers là-bas. La figure de l'Oriental était de nouveau devant lui et lui disait de bien respirer. Respirer ? Il savait respirer. Il le savait depuis qu'il était tout bébé. S'il ne le savait pas, il serait mort maintenant.

Un numéro de téléphone se répétait dans sa tête. Ce numéro était répété par un homme à la figure de citron pressé. Et, apparemment, il était fâché contre Remo, parce que Remo n'arrivait pas à se servir correctement de ce numéro. Et il le répéta une fois de plus. Il y avait un truc pour s'en souvenir. Le truc lui avait été dit dans une drôle de langue. Du chinois ou quelque chose comme ça. C'était un truc pour se graver quelque chose dans la mémoire de manière indélébile.

En sortant de la propriété, Remo trouva à se faire prendre en stop. Il demanda à être conduit au siège de la police, dans le centre-ville. Le conducteur lui répondit qu'il n'y avait pas de centre-ville. C'était une riche banlieue résidentielle de Californie.

De Californie ? Qu'est-ce qu'il faisait en Californie ?

— Déposez-moi près d'une cabine téléphonique publique, alors, s'il vous plaît.

Ce numéro de téléphone lui tournait toujours dans la tête.

— Faites attention de bien fermer la porte, dit l'automobiliste

quand Remo descendit de voiture dans une agglomération aux rues bien propres bordées d'élégantes petites boutiques.

— Bien sûr, répondit Remo et il claqua la portière si fort que deux roues se détachèrent.

— Ah ! Pourquoi est-ce que vous avez fait ça ?

— Je n'ai rien fait, dit Remo. Je crois.

Il offrit de rembourser les dégâts. Jamais pour rien au monde il ne toucherait aux pièces à conviction d'une affaire normale de police, mais cette affaire-ci n'était pas normale du tout. Il ne savait même pas où il était. Alors il prit dans la valise deux mille dollars en billets de cent et paya les dégâts.

— Vous avez commis un hold-up ? lui demanda l'automobiliste obligeant.

— Je ne crois pas, répondit Remo. J'espère que non.

Il trouva de la monnaie dans sa poche, entra dans la cabine et forma le seul numéro de téléphone qu'il connût.

— Tout se passe bien pour vous, Remo ? lui demanda aussitôt quelqu'un.

Ainsi, cet homme le connaissait. Peut-être était-ce le siège de la police.

— Où êtes-vous ? demanda Remo en pensant qu'il pourrait avoir le centre de Newark au bout du fil.

— Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Je veux simplement savoir si j'ai le siège au bout du fil, expliqua Remo.

— Le siège, c'est là où je suis, vous le savez bien.

— Oui, bien sûr. Et où est-ce, en ce moment ?

— Vous vous sentez bien ?

— Très bien. Où êtes-vous en ce moment ?

— Vous le saviez ce matin. Pourquoi le demandez-vous maintenant ?

— Parce que je veux savoir.

— Remo, avez-vous touché quelque chose, aujourd'hui ?

— C'est une question stupide, ça. Bien sûr que j'ai touché des choses. On ne vit pas dans ce monde sans toucher des choses.

— Oui, évidemment. À votre voix, vous me semblez aller bien.

— Je vais très bien. Je ne me suis jamais senti mieux. Je viens de démolir une portière de voiture.

— Pour vous, ça n'a rien d'extraordinaire. Pourquoi l'avez-vous fait ? Non, ça ne fait rien. Est-ce que vous avez trouvé la substance ?

— J'en ai une pleine valise.

— Parfait. Et les Dolomo ?

— Je ne les ai pas arrêtés. Vous vouliez que je les arrête ?

— Voyons, Remo, nous n'arrêtons personne. Je crois que vous avez

été intoxiqué.

— Ça fait huit jours que je n'ai pas bu un whisky !

— Remo ! Ça fait dix ans que vous ne buvez plus d'alcool.

— Allez ! Je me suis tapé des bières hier soir avec les copains, un bar en ville.

— Remo, l'alcool détruirait votre système, aujourd'hui.

— Je ne crois pas à ces conneries.

— Remo, ici Smith. Vous me connaissez ?

— Bien sûr. Des tas de types s'appellent Smith. Mais vous n'avez pas une voix de Nègre.

— Je suis blanc, Remo, et c'est un mot qu'on n'emploie plus depuis quinze ans. On dit Noir.

— Je ne voudrais pas traiter un Nègre de Noir !

— Les Noirs n'aiment plus être appelés des Nègres, Remo. Écoutez, répondez à une question. Où en est la guerre du Vietnam ?

— Ça va, ça va. On les aura, ça ne fait pas un pli.

— Remo, dit gravement la voix au téléphone, nous avons perdu cette guerre il y a plus de dix ans.

— Vous êtes un foutu menteur ! s'écria Remo. L'Amérique n'a jamais perdu une guerre et n'en perdra jamais. Qui diable êtes-vous ?

— Il est évident que vous vous rappelez le numéro de contact, Remo. Je ne sais pas pourquoi et je ne sais pas comment. Découvrez où vous êtes et j'essaierai de vous aider.

— Je ne veux pas de votre aide. Vous êtes un foutu menteur. L'Amérique ne pourrait pas perdre cette guerre. Les Vietcongs sont durs mais nous ne perdons pas les guerres. Je me suis battu dans cette guerre l'année dernière. Et nous étions en train de gagner.

— Nous avons gagné les batailles, Remo. Nous avons perdu la guerre.

— Menteur, répéta Remo et il raccrocha.

Est-ce que les choses avaient changé ? Est-ce que du temps était passé ? Est-ce que quelqu'un avait traficoté sa mémoire ? Et qu'est-ce que c'était que cet Oriental qui lui disait de respirer ?

Remo trouva un kiosque à journaux et acheta un quotidien. Il ne lut même pas les titres mais regarda tout de suite la date. Il refusa d'y croire. Il avait presque vingt ans de plus. Mais il se sentait très bien. Parfaitement en forme. Il se sentait plus en forme que jamais et quand il se regarda dans une glace, il vit quelque chose d'encore plus bizarre. Sa figure n'avait pour ainsi dire pas changé depuis la fin des années 60. Comment est-ce qu'il avait pu passer autant d'années sans vieillir ?

L'Oriental recommençait à lui parler. Dès qu'il se mit à penser à l'âge, il entendit l'Oriental lui parler de l'âge. Bizarre, bizarre. Cet homme n'était pas devant lui mais semblait être devant lui. Remo voyait en réalité les grandes feuilles en dents de scie des palmiers, il

respirait les vapeurs d'essence des voitures, il sentait cette vision. Et la vision lui disait :

— Tu auras l'âge que tu voudras. Le corps vieillit parce qu'on le presse.

Il regarda ses mains. Il se retourna vers la cabine téléphonique et il essaya de fermer la porte, solidement. Toutes les vitres se brisèrent et il recula d'un bond pour éviter les débris de verre mais quand il sauta il eut l'impression de s'envoler. Son corps quitta le sol et à l'apogée de son saut il se dit qu'il allait se casser une jambe en retombant.

Mais le corps prit la relève d'une façon superbe. Le corps ne chercha pas à retenir la chute ni à l'amortir mais à ne faire qu'un avec le sol. Cela plut beaucoup à Remo. Tellement qu'il fit ainsi plusieurs grands bonds.

— Ho ! Regardez-moi ! Je suis Superman !

Mais alors la vision revint et le gronda en lui reprochant de faire l'intéressant.

— Tu es Sinanju, disait le vieil Oriental. Sinanju ne se rend pas intéressant, ce n'est pas un jeu, Sinanju n'amuse pas la galerie. Autrement, nous serions allés dans les cirques romains il y a des siècles. Sinanju est Sinanju.

— Qu'est-ce que c'est ce truc-là ?

— Ce truc-là, espèce de morceau ingrat de pâle oreille de cochon, c'est ce que tu es et ce que tu seras toujours. Avant de naître, tu étais destiné à être Sinanju. Avant de respirer, tu étais destiné à être Sinanju. Tu es Sinanju et tu le seras dans tous tes os jusqu'au-delà de ta mort, qui, si tu n'arrêtes pas d'être aussi ingrat, surviendra plus tôt qu'à ton tour.

Ainsi parla la vision et Remo ne savait toujours pas ce qu'était Sinanju, sinon que ça avait l'air de faire partie de lui, ou d'être lui, et que c'était quelque chose qui remontait plus loin que sa naissance.

Et puis il entendit la voix de l'Oriental lui répéter de respirer. Qu'il courait le plus grand danger de sa vie. Et qu'elle, la vision, allait venir le chercher et le sauver si seulement il tenait bon.

CHAPITRE X

Remo était perdu et Smith devait se faire une raison. Il avait encore Chiun et, par conséquent, la meilleure chance de protéger le Président. Les personnes qui avaient fait le ménage à fond dans le bureau ovale avaient toutes subi des tests de mémoire. Aucune, apparemment, ne souffrait d'amnésie. Mais la substance en soi n'était pas le principal problème de Smith.

Si jamais les Dolomo parvenaient à en faire passer, si jamais le Président devenait comme le colonel Dale Armbruster, le pilote d'Air Force One, il risquait de détruire toute l'humanité d'une seule décision infantine. Smith avait espéré qu'avec Chiun pour protéger le Président, il pourrait envoyer Remo contre les Dolomo. Mais maintenant qu'il avait perdu Remo, il avait un dilemme. Finalement, il décida d'employer Chiun à la Maison Blanche et de laisser le Président envoyer des services de police normaux contre les Dolomo.

Chiun arriva vers minuit, sans tambour ni trompette. Il salua Harold W. Smith au seuil de sa prochaine grandeur. Mais Smith avait l'air très soucieux.

— Une première pour vous, une mission séculaire pour nous, déclara Chiun.

— Avant toute chose, je veux que vous examiniez le bureau ovale.

— Ce sera là que nous le supprimerons.

— Pas forcément.

— Dans un lieu plus isolé, alors. Où il dort.

— Peut-être. Mais avant, je veux le protéger de quelque chose.

— Naturellement, mais puis-je me permettre de suggérer un moyen qui a donné de bons résultats au cours des siècles ? dit Chiun.

Il remarqua que le bureau était petit et décoré avec simplicité. Mais cette pièce avait toujours été comme ça. Il espéra que Smith ne serait pas un de ces empereurs qui se privaient ridiculement de la gloire du trône, qui menaient une vie austère et frugale. Gengis Khan, qui régnait de sa selle, était impossible à servir. Et quand la belle civilisation de Bagdad avait péri sous le glaive des barbares, cela avait été un triste jour pour Sinanju.

Mais avec Smith, on ne savait jamais. Il était indéchiffrable.

— Non. Voici ce que je veux. Nous allons nous efforcer de protéger le Président d'une certaine substance. Si nous n'y arrivons pas, alors – et seulement alors – je vous donnerai peut-être l'ordre de faire ce que vous avez à faire. Mais je ne veux pas infliger à ce pays un nouvel assassinat. J'aimerais que cela passe pour une crise cardiaque. Vous pouvez faire ça ?

— Une crise cardiaque est une chose, une attaque une autre. Nous pouvons faire une chute merveilleuse avec juste ce qu'il faut d'os broyés, en laissant le visage intact pour les funérailles nationales et l'exposition du corps. Je recommande cette méthode, dit Chiun. Nous avons un discours tout préparé qu'il serait possible de traduire en anglais. Vous assureriez à tout le monde que vous allez poursuivre la sage politique de votre prédécesseur, mais en la rendant plus indulgente tout en renforçant la sécurité. Les gens aiment bien entendre ça. Ce genre de promesses a toujours du succès. C'est une bonne façon de commencer un règne.

— Vous ne comprenez pas très bien, Chiun. Pour le moment, examinons simplement le bureau ovale. Je cherche une substance qui supprime la mémoire. J'ai l'impression qu'une petite quantité a atteint le Président. C'est arrivé ici même, dans ce bureau. Je l'ai vu chercher son stylo en se demandant ce qu'il en avait fait. J'ai peur de ce qui arriverait si vous touchiez quelque chose, alors ne touchez rien.

— Parce que ce serait un de ces poisons qui pénètrent par la peau ? Ne vous inquiétez pas de nous.

— Vous voulez dire que Remo non plus ne risque pas d'être atteint ?

— Au mieux de la forme, la peau est aussi contrôlable que les poumons.

— Oui, mais Remo n'était pas au mieux de sa forme.

— Est-ce qu'il va bien ? demanda Chiun.

— Oui, oui, très bien, répondit Smith, honteux de mentir pour la première fois à Chiun. Très bien.

Il ne voulait surtout pas que Chiun soit distrait de sa mission. Il changea de conversation.

— Je me demande si, à la Maison Blanche, vous ne pourriez pas porter une tenue moins voyante qu'un kimono rouge et or ? Je sais que c'est votre kimono d'accueil du souverain, mais j'aimerais mieux que vous passiez inaperçu.

— Jusqu'au bon moment ?

— Si nous devons éliminer le Président, je voudrais que vous emmeniez Remo loin d'ici.

— Mais comment règneriez-vous ?

— Vous comprendrez tout le moment venu.

— Un grand empereur est un empereur mystérieux, car qui peut

savoir quelles merveilles il est capable d'accomplir ? entonna Chiun.

En réalité, les empereurs qui agissent énigmatiquement et restent dans le flou règnent très bien pendant un temps extrêmement court alors que leur empire s'écroule autour d'eux parce que personne ne sait ce qu'il faut faire.

Chiun examina le bureau ovale en cherchant n'importe quelle substance bizarre. Il en trouva quarante, allant de l'étoffe synthétique des drapeaux à un objet en plastique sur le bureau.

— Nous cherchons une substance huileuse qui fait oublier, précisa Smith.

— Du gin avec une olive.

— Elle n'enivre pas, ça vole l'esprit.

— Une mort vivante. Vous désirez abrégier les souffrances de cet empereur ?

— Non. Ils sont très heureux, ceux qui oublient. Je suppose que la douleur est une chose apprise.

— La douleur et le bonheur sont des illusions, ô grand empereur Smith, pontifia Chiun.

Les gens, à présent, aimaient bien entendre ce genre de propos. Ils avaient l'impression d'absorber des perles de sagesse.

*

* *

Même Rubin devait avouer que le plan de Béatrice était brillant et que c'était le seul moyen de se tirer d'affaire.

— Il veut la guerre, il aura la guerre. Notre seul problème, c'était que nous ne faisions pas la guerre...

— Tu as raison. Tu as parfaitement raison. Et quand tu as raison, tu as raison, dit Rubin.

À l'aéroport de Nassau il haletait sous le poids des bagages. Ils avaient quitté l'Amérique sans encombre, simplement en montrant leurs faux passeports, et ils avaient porté l'argent à bord.

Mais Béatrice et Rubin ne restèrent pas à Nassau. Ils prirent un petit avion-charter pour aller dans l'île d'Eleuthera, une longue bande de corail et de sable avec quelques belles plages et de nombreux villages minuscules avec un ou deux magasins seulement. L'île ne devait pas avoir plus de dix mille habitants et on serait plus proche de la vérité en disant trois mille.

— Trop de monde pour le plan, décréta tout de même Béatrice. Trop grande. Les habitants risqueraient de nous causer des ennuis.

Rubin étudia la carte. Il mit le doigt sur une toute petite île, à dix minutes de bateau d'Eleuthera. Elle s'appelait Harbor Island et elle

était célèbre pour ses trois kilomètres de plage de sable rose et par « une courtoisie unique au monde des habitants. »

— Parfait, dit Béatrice. Nous pourrions les mener à la baguette.

— Ou les acheter, proposa Rubin.

— Pourquoi acheter ce qu'on peut faire marcher à la baguette ? rétorqua logiquement Béatrice.

— C'est moins irritant pour mes nerfs.

— Prends encore un Percodan.

— Je vais en manquer.

À Harbor Island, la première partie du plan fut immédiatement mise à exécution. Les Dolomo achetèrent toutes les chambres d'hôtel. Après quoi, le rappel fut battu par le réseau de radiophonie...

— Nous sommes en sécurité. Ici dans notre nouvelle patrie. Venez à votre tour.

Et l'appel fut entendu dans tous les temples en franchise.

Au cours des deux jours suivants, les Guerriers de Zor arrivèrent à Harbor Island et Rubin, avec ses valises pleines de dollars, les installa tous dans un élégant petit village de loisirs au centre même de l'île, composé de jolis petits bungalows avec une grande salle à manger au milieu.

— On se croirait en vacances, dit le directeur d'une compagnie d'assurance.

Rubin le chargea de s'entendre avec la commission bancaire des Bahamas.

— Je veux fonder une banque, expliqua-t-il en lui donnant une pile de trente centimètres de billets de cent dollars bien tassés, pour prendre les dispositions nécessaires.

Rubin Smith eut sa banque avant le coucher du soleil. Mais il avait bien d'autres fers dans le feu.

Les Guerriers de Zor commanderaient d'autres Puissots et Puissettes. Avec sa propre banque, il pouvait obtenir ou consentir des prêts. Son premier soin fut d'établir tous les papiers et, grâce à un enchevêtrement de manœuvres financières, il eut bientôt un crédit personnel dans le monde entier.

La population indigène étant hospitalière, honnête et amicale, il s'établit rapidement souverain, avec Béatrice comme reine. Ceux qui jouaient le jeu étaient récompensés par de généreuses et amicales subventions. Les autres avaient droit à des menaces terribles et finirent également par jouer le jeu.

Trois jours après leur débarquement, les Dolomo avaient transformé Harbor Island en un domaine personnel et ils déclarèrent son indépendance et son détachement des Bahamas.

Le Premier ministre des Bahamas fut naturellement irrité. Comme les Bahamiens avaient d'un côté, le bon sens d'éviter de se faire des

ennemis et de l'autre, la chance d'avoir un océan entre eux et tous leurs voisins, ils n'avaient jamais eu besoin d'armée. Par conséquent, ils envoyèrent leurs forces de police ; un peloton parfaitement entraîné, discipliné et courtois, comprenant encore des gradés britanniques ayant sous leurs ordres des indigènes également compétents, pour étouffer la révolte dans l'œuf.

Quand la première vague débarqua sur la plage, elle fut accueillie par des gens souriants, amicaux, gantés de caoutchouc et portant des tampons de coton. Cette première vague ne se représenta pas au rapport. La deuxième vague partit avec l'ordre de ne laisser personne s'approcher d'elle, mais cette fois les Puissots et Puissettes avaient les armes récupérées de la première vague et ce fut un massacre sur la plage.

À ce moment, Rubin montra l'étendue de ses talents. Au lieu de se terrer dans son coin, Rubin prépara une déclaration pour son ministre des Affaires étrangères, un homme affable qui avait une boutique de souvenirs où l'on vendait de grands verres à punch avec de gros yeux peints qui vous regardaient boire.

« Nous sommes l'Armée Populaire Révolutionnaire de Harbor Island et nous rejetons le joug oppresseur séculaire de Nassau, Eleuthera et de la Grande-Bretagne, qui ont fait de toutes ces îles des colonies. Notre lutte ne s'arrêtera pas avant que nous ayons obtenu la liberté, la totale et entière liberté et la totale indépendance. »

Comme Rubin avait bien pris soin de rester hors de vue ainsi que Béatrice, le monde avait l'impression que c'étaient effectivement les indigènes qui se soulevaient ; quatorze pays du tiers monde proposèrent immédiatement de reconnaître les rebelles et la Russie envoya une délégation commerciale pour leur offrir des armes.

À deux pas de la plage rose, Rubin fit agrandir une petite distillerie rudimentaire en lui ajoutant un vaste sous-sol bétonné pour y produire la formule d'amnésie. Les Guerriers de Zor enseigneront aux Puissots la méthode de fabrication. On autorisa la maréchaussée bahamienne à jouer dans le sable. L'île fut complètement fermée au tourisme.

Rubin était si euphorique qu'il ne prenait qu'un Percodan par heure et ce fut alors qu'il annonça à Béatrice :

— Nous sommes prêts, votre Majesté.

Béatrice émit un gloussement et confia au nouveau Premier ministre, l'homme de la boutique de souvenirs :

— On ne rigole plus.

À la suite de quoi, grâce à un système téléphonique aussi mystérieux que les lointains abords de la planète Neptune et parfois tout aussi inaccessible, elle appela le Département d'État des États-Unis et demanda à parler de toute urgence au Président desdits États-Unis.

— Qui est à l'appareil ! lui demanda un employé de la Maison Blanche.

— Je suis Béatrice d'Alarkin. Nous sommes un nouvel état indépendant et nous n'avons pas encore choisi nos amis. D'ailleurs une délégation russe est déjà sur place et veut bien nous vendre toutes les armes dont nous avons besoin.

Le Président fut au bout du fil en un rien de temps.

— Nous sommes heureux de transmettre à votre nouvelle nation les meilleurs vœux du peuple américain, susurra-t-il. Néanmoins, nous avons d'excellentes relations, à la fois avec les Bahamas et la Grande-Bretagne et il me semble convenable de d'abord régler avec elles la question de votre légitimité...

Ainsi parla le Président des États-Unis dans son nouveau bureau. Devant ses yeux il y avait la note du Département d'État l'avisant de la prise du pouvoir dans la petite île bahamienne.

Conformément à la nouvelle organisation, il ne touchait à rien. Aucun papier ne lui était remis, tout lui parvenait sur l'écran de son ordinateur. Le Président était un homme de plus de soixante-dix ans, en pleine santé, et il avait l'esprit vif. Il ne voulait pas mêler l'Amérique à une révolution, surtout pas contre des nations amies. D'un autre côté, il tenait à ne pas fermer le dialogue.

Une porte s'ouvrit et un homme en costume trois-pièces gris, à la figure de citron pressé, apparut.

— Je me porte bien, lui dit le Président un peu brusquement et Smith disparut aussitôt en refermant la porte.

Les collaborateurs du Président, présents dans le bureau, avaient déjà vu plusieurs fois cet homme en gris. L'un d'eux pensait que c'était le médecin personnel du Président mais l'autre avait entendu dire que c'était un nouveau secrétaire particulier. Des bruits couraient même sur un vieil Oriental qui disparaissait dès qu'on l'apercevait.

— Je me tiens à votre disposition pour vous aider à résoudre vos différends avec les îles principales ? demanda le Président au téléphone.

— Ce que nous réclamons, c'est la liberté de religion, déclara la reine d'Alarkin.

— Nous aussi et nous la pratiquons.

— Pas vrai !

— Comment, pas vrai ? Madame, l'Amérique, lors même de sa fondation, a promis et accordé la liberté de religion. Et nous en sommes fiers !

— Les grandes religions, peut-être, mais moi je parle de ces petites églises qui osent dire la vérité. Ces églises qui osent courageusement émettre de nouvelles idées !

— Le fait est, votre Majesté, que l'Amérique a plus d'églises

différentes qu'aucun autre pays au monde.

— Et la Puissessence, hein ?

— Madame, les gens qui dirigeaient cette secte ne sont pas poursuivis pour leur doctrine religieuse. Vous ne le savez peut-être pas, mais ils ont mis un alligator dans la piscine d'un journaliste qui les dénonçait. Ils sont coupables de fraude fiscale et aussi, croyons-nous, de l'assassinat – je dis bien l'*assassinat* – d'un colonel de l'armée de l'air, d'un sénateur des États-Unis et de tout l'équipage d'un avion. Ces pauvres gens sont morts quand les dirigeants de la Puissessence ont tenté de me tuer.

— Si vous renonciez aux poursuites contre eux, plus personne n'aurait besoin de mourir.

— Je n'interviendrai dans le déroulement de la justice pour personne et moins encore pour un couple d'escrocs et d'assassins ! s'exclama avec colère le Président.

Il se rappelait son pilote le colonel Armbruster, qui demandait souvent si l'atterrissage ne l'avait pas trop secoué, il se souvint qu'il avait une famille, et il ajouta :

— Jamais nous ne cèderons au terrorisme, sous aucune forme.

— Vous n'avez plus affaire à de pauvres citoyens sans défense ! Nous sommes une nation. Et nous nous donnons le droit de nous défendre contre l'oppression par *tous* les moyens. Je vous avertis. Regardez la mer. Regardez le ciel. Regardez la terre. Nous ne rigolons plus. Nous vous aurons.

— Mais enfin, qui est à l'appareil ?

— La belle épouse de Rubin Dolomo, en personne.

— Il n'a pas de belle épouse.

— Ce que vous avez dit là est une violation de la convention de Genève ! Un coup bas ! Vous le paierez ! Je vous avertis...

Le Président raccrocha brutalement et renvoya ses collaborateurs.

— Smith, venez, s'il vous plaît, dit-il à l'interphone qui fonctionnait grâce à un bouton encastré dans le plancher, sous le bureau.

— Comment vous sentez-vous ? demanda tout de suite Smith, en entrant, avec l'Oriental sur ses talons.

— Très bien, très bien. Évidemment !

Chiun s'inclina respectueusement et sortit de la pièce.

— Les Dolomo ont pris possession d'une petite île des Bahamas. Ils se sont déclarés indépendants. Ils sont maintenant devenus des dirigeants étrangers et ils ont Dieu sait quoi à leur disposition. Ils sont absolument dénués de scrupules et impitoyables. Je propose d'envoyer maintenant l'autre, contre eux.

— Nous l'avons perdu. Mais puis-je vous suggérer plutôt d'envoyer des conseillers militaires aux Bahamas, dans l'espoir qu'avec davantage de soldats ils pourront être réduits à l'impuissance ?

— J'aimerais mieux utiliser l'Oriental.

— Il reste ici, Monsieur le Président. Aucun Président ne peut me donner d'ordre. C'est une sécurité garantie par les statuts de notre organisation. Le Président ne peut que suggérer. Je suis libre de faire ce qu'il me demande ou simplement de démanteler.

— Et vous-même... Vous allez vous démanteler aussi.

— Chiun ne quittera pas votre présence, Monsieur le Président, déclara fermement Smith.

— Vous allez me tuer si jamais je suis contaminé par cette substance, n'est-ce pas ?

Smith hésita. Il aimait le Président. Il respectait le Président mais plus encore, il respectait sa fonction.

— Oui, Monsieur le Président, avoua-t-il enfin. C'est exactement ce que je ferais.

CHAPITRE XI

Seul dans son nouveau bureau de la Maison Blanche, le Président des États-Unis comptait les secondes en attendant que les conseillers, accompagnés par des chimistes, envahissent Harbor Island.

Et puis personne ne put jamais dire ce qui se passa, mais l'affaire tourna aussi mal que possible.

Les conseillers militaires débarquèrent sur la plage rose au sud des hôtels, avec les savants sous protection derrière eux. Ils étaient armés de grenades et de fusils automatiques M-16 ; on leur avait dit que s'ils avaient des difficultés, un porte-avions fournirait des chasseurs-bombardiers pour les couvrir. Leur mission était premièrement de capturer les deux fugitifs américains, deuxièmement, de mettre la main sur un certain produit liquide. Les savants chimistes étaient là pour l'analyser.

Les conseillers transpiraient à grosses gouttes sous le soleil bahamien, ils suffoquaient dans leur combinaison de caoutchouc imperméable. L'air devait passer par trois filtres avant d'arriver à leurs narines. Ils marchaient lentement, comme des marcheurs de l'espace.

À neuf heures pile, ils s'étaient rendus maîtres de la plage principale et des petits hôtels, à midi pile, ils s'emparèrent de la longue arête traversant l'île dans sa longueur et se mirent en mouvement en direction du village de vacances où l'on avait signalé la présence des Dolomo.

Chaque pas de leur progression était rapporté. Le dernier communiqué du front raconta l'histoire navrante : des filles à demi-nues accoururent vers les soldats en riant et en criant « Le pouvoir aux positifs ! ». Elles ne paraissaient pas du tout dangereuses. Les seules armes qu'elles avaient étaient des aiguilles à tricoter dans leurs cheveux mais les soldats ne regardaient pas les cheveux.

Tout à coup, comme en réponse à un signal, toutes les filles retirèrent de leurs cheveux les aiguilles à tricoter inoffensives et les enfoncèrent dans les combinaisons de caoutchouc. Aucun blessé ne fut signalé dans le corps expéditionnaire mais il faut dire qu'après cela, plus personne ne se donna la peine de faire des rapports. Les chasseurs du porte-avions effectuèrent plusieurs survols mais les observateurs ne

virent aucun combat, aucune fusillade. Il ne se passait rien.

— Les aiguilles étaient imprégnées de la solution, jugea Smith. C'est évident.

— Vous savez que le pouvoir qu'exercent ces chefs de sectes sur leurs fidèles crédules est un pouvoir énorme, dit le Président. Penser que des filles acceptent de se déshabiller et ensuite de foncer attaquer quelqu'un, rien que pour un chef spirituel ! Un chef spirituel qui n'est qu'un sale charlatan, Smith ! Un charlatan. Non, je ne lui céderai pas ! Écoutez, je sais que vous réservez Chiun pour moi, en cas de besoin. Je peux vivre avec cette idée. Mais il faut trouver un moyen de l'envoyer contre les Dolomo, non ? Même avec des soldats bien armés ça ne marche pas. Il faut trouver un moyen, Smith.

— Monsieur le Président, soupira Smith en prenant une minuscule boîte dans la poche de son gilet, je gardais ce comprimé pour moi. Comme vous le savez, j'ai juré de détruire tout le système, si jamais l'organisation était compromise, et de me suicider ensuite. C'est bien ce que j'ai l'intention de faire. Il ne doit exister aucune preuve que notre nation ait un jour reconnu que le respect de la Constitution ne suffisait pas...

— Je le sais bien.

— Le comprimé contient de quoi tuer instantanément vingt hommes. Je peux le couper en deux.

— Vous voulez dire que vous me faites suffisamment confiance pour penser que je vais le prendre si ma mémoire flanche ? Mais il y a là un problème, Smith. Je ne m'en souviendrai pas.

— Bien sûr, mais ce ne sera pas la peine. Écrivez-moi un mot, de votre main, me rappelant de vous donner le comprimé. Vous me l'adresserez, avec votre papier à lettres personnel. Selon toute probabilité, vous ne vous souviendrez pas de quoi il s'agit, si les Dolomo vous atteignent avec leur solution. Et s'ils m'atteignent aussi, la lettre réglera la question.

— Et alors, vous me ferez prendre la pilule ?

— Oui, répondit Smith le cœur serré.

— Je croyais que vous ne pouviez pas me tuer. C'est ce que vous m'avez dit, c'est pour ça que vous avez fait venir le plus vieux des deux, l'Oriental.

— Je vous ai dit que je ne pourrais pas vous tirer une balle dans la tête. Ça, c'est différent.

Le Président se fit apporter du papier à lettres de la Maison Blanche et un stylo. Puis il renvoya la secrétaire qui les lui avait remis.

— Cher Harold, dicta Harold W. Smith. Soyez aimable de ne pas oublier de me donner ma pilule. Depuis quelque temps, je l'oublie et j'en ai grand besoin. Merci... Et vous signez.

— Voilà. Et maintenant, envoyez l'Oriental à leurs troussees ! Dites-

lui qu'il a une totale liberté.

— Il l'a toujours, monsieur le Président, dit Smith en pliant soigneusement la lettre avant de la ranger dans sa poche intérieure.

Il sortit et revint au bout d'un quart d'heure.

— J'ai de mauvaises nouvelles, Monsieur le Président.

— Pas lui ! Il ne peut *pas* échouer. Il fait des choses que personne au monde ne peut faire !

— Ce n'est pas ce genre d'échec dont il est question, Monsieur le Président. Il est parti il y a trois heures. Quelqu'un, une secrétaire, l'a entendu dire quelque chose à propos du New Jersey. Il voulait visiter le New Jersey. Il n'a disparu ainsi qu'une seule fois, c'était quand le trésor de sa maison ancestrale a disparu.

— Promettez-lui que nous doublerons le trésor.

— C'est de cette façon que je l'ai récupéré l'autre fois. Mais cette fois, je ne sais pas où il est. Je ne sais pas pourquoi il est parti.

— Que faire, alors ?

— Coupez tout accès à Harbor Island, qu'ils appellent maintenant Alarkin. Assurez-vous que personne ne la quitte en bateau. Elle n'est pas assez grande pour des avions. Mettez toute l'île en quarantaine.

— Comme pour la peste, dit le Président des États-Unis.

— Tout bien réfléchi, je crois savoir où Chiun est allé. Nous aurons peut-être un coup de chance.

— Comment ?

— Ce sont de singulières créatures, ces deux-là, avoua Smith.

CHAPITRE XII

À son réveil, Béatrice Dolomo vit un porte-avions américain au large de l'île, à l'est, et des patrouilleurs américains qui croisaient en tous sens, leurs canons braqués sur elle et sur son île, laissant derrière eux de turbulents sillages blancs.

C'en était trop !

— Nous sommes en quarantaine ! Cernés, investis, isolés et ignorés ! J'ai pris une décision, Rubin, annonça-t-elle dans le bungalow principal du village de vacances Club Caraïb, en attendant son petit déjeuner de mérou grillé et de bananes.

Rubin toussa sur la fumée de sa première cigarette de la journée. Il était midi. Il venait de se réveiller et d'ôter le coton de ses oreilles. Le coton était indispensable, maintenant, parce que l'île était pleine de Puissots et de Puisseuses qui prouvaient qu'ils avaient perdu leur négativité en saluant le lever du soleil par de grands cris de joie.

Et Rubin se retrouvait avec une île pleine de joyeux cinglés dès six heures du matin.

Le coton enlevé, la fumée toussée, il écouta Béatrice.

— Rubin, j'ai pris ma décision. Nous ne rigolons plus.

Rubin approuva de la tête.

— C'est fini. N, i, ni, fini la gentillesse. Notre seul problème, c'était que nous étions trop mous.

— Délicate colombe, je te garantis que désormais nous ne serons pas ignorés, promit Rubin. Dès demain, il n'y aura pas un seul foyer en Amérique qui ne saura pas que tu as été maltraitée.

— La télévision ?

— Promis-juré.

— Une occasion de traîner dans la merde ce fumier de Président qui ne veut pas faire ce que je veux ?

— Tu auras de l'aide.

— Tu ne dis pas ça simplement pour me faire plaisir, dis ?

— Les Guerriers de Zor sont prêts.

— Et je suis la reine !

— Parfaitement.

— Mais tu n'es pas le roi !

— Je ne le suis pas, reconnu Rubin.

Il regarda l'heure. Le plan commençait à être mis à exécution. Il descendit sur la plage rose avec ses commandants dont un, par un heureux hasard, était ingénieur.

Rubin lui demanda s'il pensait que cette plage conviendrait à l'atterrissage.

— Tout dépend de la vitesse d'approche. Cela devrait être possible. Mais eux, là ? demanda l'ingénieur en indiquant les patrouilleurs croisant du côté Atlantique de Harbor Island.

Au-dessus d'eux, il y avait des chasseurs Tomcats de l'aéronavale volant en formation, pour bien faire savoir à l'île qu'ils pourraient la bombarder quand ils voudraient.

— Ne vous occupez pas d'eux, assura Rubin. Ça marchera. Ça marchera comme tout a toujours marché, toujours.

*

* *

Robert Kranz se répétait que sa peur n'était que la voix négative du passé. Il vit que son collègue, lui aussi, s'efforçait d'entrer en contact avec son moi positif.

C'est sans doute parce qu'il avait été étudiant en lettres, qu'il était particulièrement nerveux et inquiet. Car Athènes avait été, jadis, le centre intellectuel du monde occidental, même s'il y avait deux mille cinq cents ans de cela.

Maintenant, Athènes était le foyer de groupes révolutionnaires et la ville avait un aéroport qui était, pour les pirates de l'air, une véritable carte d'invitation gravée.

Plus de détournements d'avion avaient été organisés au départ d'Athènes, affirma à Robert Kranz et à son compagnon, l'Arabe d'une organisation palestinienne dissidente qui avait volé la concession de vente d'armes aux Brigades Armée Rouge, que de n'importe quel aéroport du monde.

— Et pour une excellente raison, répondit le marchand qui avait fixé le rendez-vous devant le grillage du terrain d'aviation, non seulement les Grecs s'en fichent mais il y a des gens au pouvoir, ici, qui détestent l'Amérique. Et qui détournent les avions ? Les Israéliens ? Les Français ? Les Britanniques ? Non. Alors où est le problème ? Mes amis, vous avez frappé à la bonne porte.

Dans son estafette l'Arabe transportait un bel assortissement d'armes de poing et de fusils d'assaut.

— Rien ne vaut le fusil Kalachnikov, mais malheureusement la longueur du canon est parfois gênante dans les courives. Un passager

pourrait s'en emparer mais je dois reconnaître que si vous avez affaire à des Américains, vous serez tirés d'affaire. Nous avons organisé un beau détournement sur Beyrouth, dernièrement, où un passager américain a rappelé à un des nôtres qu'il avait oublié un pistolet dans les toilettes. On ne fait pas mieux, comme collaboration des passagers.

— Vous parlez de pistolets, dit Robert.

— Oui, il vous faut au moins deux armes chacun, une pour la ceinture l'autre dans la main. Et vous pouvez toujours vous servir d'une dans chaque main. Il faut que vous ayez l'air un peu fou, hystérique, vous savez, pour qu'ils pensent que vous allez vraiment tout faire sauter, ou n'importe quelle connerie, quitte à mourir vous aussi.

— Mais, voyez-vous, nous le ferons, nous mourrons s'il le faut, dit Robert qui, après avoir payé un prix exorbitant en espèces pour les armes, offrit gentiment de nettoyer un peu de saleté de la main du vendeur, avec un tampon de coton qu'il tenait justement dans sa main gantée de caoutchouc.

Le trafiquant d'armes n'eut jamais l'air aussi heureux que lorsque Robert lui reprit tout l'argent pour le rendre au docteur Dolomo, qui avait expliqué qu'ils étaient en guerre et que l'argent en était le nerf.

Obéissant aux ordres, Robert jeta loin de lui le tampon de coton et ôta avec précaution le gant de caoutchouc. Après quoi, avec chacun quatre pistolets et une grenade américaine, Robert et son compagnon, qui travaillait encore à vaincre sa peur, entrèrent dans l'aérogare et prirent des billets pour un vol bourré de passagers américains, à destination d'un aéroport américain. Conformément au plan, afin d'éviter les portiques de détection, ils retournèrent sur le périmètre extérieur et passèrent par un trou dans le grillage.

Le plus grand danger venait des avions au moment du décollage et les deux avancèrent avec mille précautions. Mais dès qu'ils eurent trouvé leur appareil, la sécurité d'Athènes, pourtant conspuée par la presse internationale pour son laxisme, intervint : deux agents de police solidement charpentés les interpellèrent.

— Hé, vous deux, là-bas ! C'est vous qui avez fait le trou dans le grillage.

— Non, répondit Robert.

— Vous avez des armes ?

— Non, affirma Robert.

— D'accord. Alors ça va, vous pouvez passer.

La sécurité d'Athènes ayant fait son devoir, Robert Kranz et l'autre Puissot purent monter dans l'avion.

À huit kilomètres au-dessus de l'Atlantique, comme prescrit, ils se mirent à pousser des cris perçants en annonçant qu'il s'agissait d'un détournement. Ensuite ils firent du jogging dans les cursives en

tapant à coups de crosse sur la tête des passagers. Ils donnèrent l'ordre au commandant de bord d'atterrir à Harbor Island. Un véritable coup de feu tiré dans un véritable siège d'avion, avec une véritable cuisse de passager sur la trajectoire de la balle, persuada le pilote que tout le monde allait mourir s'il ne faisait pas ce que demandait Robert Kranz.

— Mais il n'y a pas d'aéroport à Harbor Island, dit-il après avoir regardé la carte. Nous allons nous poser à Nassau. C'est le seul terrain assez grand pour nous.

— Regardez votre carte ! Vous vous poserez là ! ordonna Robert en mettant le doigt sur la côte Atlantique de l'île.

— C'est une plage ! Je peux atterrir mais comment diable croyez-vous qu'on pourra décoller ?

— Je ne sais pas. Faites ce qu'on vous dit et tout le monde sera sain et sauf. Nous ne voulons pas vous faire de mal. Nous ne ferons de mal à personne si vous collaborez.

Avant leur arrivée à Harbor Island, ils furent interceptés par des appareils de la marine américaine qui dirent au pilote de virer de bord et de ne pas s'approcher de l'île en quarantaine.

— Je ne peux pas ! J'ai un fou à bord qui me colle un pistolet sur la tête et je risque de perdre tous mes passagers.

— Virez de bord.

— Désolé, non, répliqua le pilote dont la première responsabilité était la sécurité de tout le monde à son bord.

— Virez, insista l'appareil de l'aéronavale.

— Non, répéta le pilote.

Au sol, l'ingénieur vit les Tomcats de l'US Navy s'écarter de l'appareil de ligne. Rubin Dolomo toussait et il ne se donna même pas la peine de regarder en l'air.

— Ils ont renoncé, annonça l'ingénieur.

— Naturellement, dit Rubin.

Il savait bien que la marine se dégonflerait. Bien forcée. Il avait compris pourquoi les détournements d'appareils américains réussissaient si bien. Ce n'était pas à cause de la nature des pirates mais à cause de la nature des Américains. Un peuple assez soucieux de la vie humaine pour vouloir la protéger. Cela les rendait très vulnérables.

Rubin Dolomo observa la descente de l'énorme Boeing 707 vers la plage rose. Ce fut un spectacle extraordinaire. Avec une précision chirurgicale, le pilote amena adroitement son appareil sur le mince ruban de sable tassé et dur du bord de l'eau, avec des palmiers d'un côté et l'océan de l'autre. Les roues de l'avion touchèrent le sable aussi légèrement qu'une bulle de savon.

Il faisait un temps ensoleillé superbe à Harbor Island, quand les Guerriers de Zor s'approchèrent pour prendre la relève de Robert

Kranz et de son complice tremblant. L'équipage fut gardé dans l'avion et les passagers furent conduits en divers points de l'île préparés à l'avance pour que, si jamais l'île était bombardée, ils soient sûrs d'être touchés. Ils étaient, selon la formule imagée de Rubin, « nos sacs de sable vivants ».

À midi, la presse arriva finalement d'Eleuthera, par bateaux, après avoir usé de son influence politique pour rompre le cordon naval de quarantaine. Dès qu'ils apprirent que c'était la marine américaine qui faisait le blocus de l'île, les principaux commentateurs de la télévision et la plupart des éditorialistes l'accusèrent de vouloir supprimer la liberté de la presse. Est-ce que la puissante Amérique était en guerre contre une île bahamienne ? Dans ce cas, pourquoi n'avait-elle pas été déclarée, la guerre ?

Le gouvernement américain n'avait pas le droit de faire obstacle à la liberté de la presse et l'ordre fut donné aux patrouilleurs de la marine nationale de laisser passer les hordes de journalistes et de photographes.

Rubin les attendait de pied ferme. Il installa les équipes de télévision dans de vieux parcs à bétail et les journalistes de la presse écrite dans les pacages de moutons ; les photographes de presse eurent droit aux étables à cochons. Toute personne s'écartant du chemin prescrit était fouettée par des Puissots.

Un reporter voulut décrire la gentillesse et la générosité inhérente à la Puissessence. Il fut alors si gravement battu qu'il perdit connaissance. Une Puissette lui jeta un verre d'eau à la figure, ce qui devint instantanément une histoire de soins médicaux généreusement accordés aux blessés par les adeptes de la Puissessence.

Quand tout fut prêt, Rubin appela Béatrice.

— Présente-toi devant eux, ma précieuse colombe, dit-il. Ils vont te donner le monde.

*

* *

À la Maison Blanche, le Président et Smith regardèrent Béatrice Dolomo s'adresser en direct au peuple américain. Presque toutes les stations de télévision du pays interrompirent leurs programmes pour diffuser l'annonce du détournement d'avion de Harbor Island.

— Bon peuple d'Amérique, dit Béatrice Dolomo, encore plus maquillée que d'habitude, je n'ai jamais rien eu contre le peuple américain. Je suis moi-même américaine, d'ailleurs. Je ne veux pas faire de mal aux innocents passagers parce que nous aimons les passagers. Ce que je cherche, ce que nous voulons tous, c'est la liberté

religieuse. Dans les geôles américaines languissent aujourd'hui de braves gens dont le seul crime a été d'oser être positif plutôt que négatif. Je veux parler, en particulier, d'une personne très chère à nos cœurs. Notre excellente amie Kathy Bowen, de *Stupéfiante Humanité*. Quel est son crime ? Quel est notre crime ? Nous ne cherchons que la paix et le confort pour nous tous.

Béatrice finit de lire le document préparé, sourit tout particulièrement à un certain reporter très beau garçon et fit signe à Rubin.

Rubin assura à tout le monde que les passagers étaient sains et saufs et qu'ils se sentaient mieux que jamais à cause des premiers éléments de Puissance qui leur étaient inculqués.

Cette forme nouvelle et extraordinaire d'enseignement de nos anciennes racines de force a apporté de l'aide à des millions de personnes, résolu des problèmes d'insomnie, guéri de la myopie, transformé l'échec en réussite et donné à tous un nouveau bail sur la vie. Pour bénéficier d'une étude de caractère gratuite qui vous dira qui vous êtes et comment vous libérer du stress à jamais, il vous suffit de vous adresser au temple de Puissance de votre quartier.

Le Président éteignit sa télévision.

— Ce sont des assassins et des bandits et je vais dire ça à la nation, gronda-t-il. C'est scandaleux, ils se font là des millions de dollars de publicité. Et nous sommes sans défense ! J'ai plus peur de leur sacrée solution que je n'ai peur pour ces malheureux passagers. Et cela complique tout !

Cette fois, quand la reine d'Alarkin téléphona, la communication fut immédiatement passée au Président, sans aucune intervention du Département d'État. Ses exigences étaient simples :

— Renoncez à toutes les poursuites contre Rubin et moi ; extorsion de fonds, tentative de meurtre, fraude fiscale et je ne sais quelles brouilles...

Alors le Président serait acclamé comme homme de paix dans le monde entier. Sinon, il aurait le cul botté l'expédiant d'un bout à l'autre de la nation.

— Ma chère, répliqua le Président, je n'ai pas été élu pour traiter des marchés avec de petits arnaqueurs. Allez-y et bottez. Je ne cède pas. L'Amérique n'est pas à vendre.

Dans la soirée, comme par hasard, toutes les chaînes de télévision proposèrent des émissions sur l'intolérance religieuse en Amérique. La persécution des catholiques, des Juifs, des Mormons et des Quakers fut présentée comme un simple prélude à une nouvelle guerre de religion.

Les médias ne manquèrent pas d'interviewer la belle Kathy Bowen dans sa prison. Elle s'exprima avec une voix professionnellement lisse, en ouvrant de grands yeux encore plus innocents que lorsqu'elle avait

joué une sainte dans une émission des fêtes de Pâques.

— Je sais que je suis en prison parce que je crois que les gens sont foncièrement bons. Je ne veux pas de mal à qui que ce soit d'innocent. Mais le Président est-il innocent ? Il a mis l'île d'Alarkin, en quarantaine. Seulement parce que nous osons croire que les hommes sont bons ! Est-ce que le Président est innocent quand il envoie de puissants avions américains survoler notre île minuscule, quand des bâtiments de guerre nucléaires patrouillent le long de nos belles plages ? Qui est le Président, qui s'arroge le droit de combattre le bon avec son mal atomique ?

Personne ne rappela que Miss Bowen était en prison sur une inculpation de complicité d'assassinat, qu'elle avait été arrêtée la semaine précédente alors qu'elle annonçait publiquement la mort du Président, avant même que son appareil ne s'écrase, et qu'elle était indiscutablement impliquée dans le meurtre d'un colonel de l'armée de l'Air, d'un sénateur et de tout le monde à bord de l'avion du Président.

Les alligators déposés dans des piscines étaient dorénavant considérés comme de l'histoire ancienne, ne valant même pas la peine d'être mentionnés, tandis que le nouveau sujet d'actualité était indiscutablement celui des fusils américains volant au secours de l'intolérance.

Un réseau de télévision et un grand quotidien procédèrent à un sondage commun, en posant une seule question : « *Est-ce que des armes nucléaires américaines doivent être mises au service de l'intolérance religieuse ?* »

Quand le résultat négatif massif fut annoncé, tout le monde en conclut que le Président n'avait plus la cote.

Un des passagers détournés, élu porte-parole, raconta aux actualités télévisées américaines du petit déjeuner et du dîner que beaucoup d'otages éprouvaient « une profonde sympathie pour la cause de la Puissessence. »

Le Président donna une conférence de presse, au cours de laquelle il détailla tous les crimes et délits des Dolomo et raconta exactement comme la Puissessence soutirait de l'argent sous des prétextes fallacieux.

La réaction immédiate de la presse fut de proclamer que le Président n'améliorait pas son cas en injuriant et en calomniant les gens. Il fut traité d'individu sans scrupules et complètement irresponsable, surtout pour avoir dit que les Dolomo n'allaient pas s'en tirer comme ça.

— Je pense qu'il est un très mauvais médiateur. Heureusement qu'il ne s'est pas occupé de noces, avança un commentateur qui venait d'être libéré des enclos à vaches de Harbor Island devenue Alarkin.

Il y eut aussi de nombreuses interviews dans les temples de la Puissance pour expliquer que l'ensemble des adeptes souffrait pour les quelques méfaits d'une poignée seulement de fidèles.

— Je ne soutiens pas les détournements d'avions. Je soutiens la liberté de la religion, déclara un franchisé, tout en avertissant sournoisement que si l'Amérique s'entêtait à persécuter les minorités religieuses, elle devrait s'habituer aux détournements et prises d'otages.

Dans le bureau ovale, où il avait retransporté ses pénates, le Président donna à Smith un ordre formel :

— Je veux vos deux spécialistes. Débrouillez-vous, je me moque de ce que vous devrez faire, mais trouvez-les ! Et amenez-les.

— Le système informatique de l'organisation les a localisés à Newark, Monsieur le Président, mais après cela je ne sais pas du tout où ils pourront aller. Je crois que c'est Remo qui les a gardés tous les deux là-bas, mais nous ne pouvons plus compter ni sur eux ni sur quoi que ce soit...

— Allons bon ! Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas si Remo se souvient qu'il travaille pour nous.

*
* *

Remo trouvait épatant de faire enfin connaissance avec la vision qui était venue lui parler.

— Tout ce que je voulais, petit père, c'était rentrer à la maison, mais je ne savais pas où elle était. Maintenant, je sais. Sinanju, pas vrai ?

— Le village le plus parfait du monde, d'où sont venus tes ancêtres, répondit Chiun.

Ils étaient dans une aérogare et Chiun avait placé ses longs ongles sous la chemise de Remo, juste au-dessous du sternum, pour synchroniser sa respiration. Ainsi il faisait travailler à l'unisson ses poumons et les pores de sa peau pour inverser le processus d'absorption des substances toxiques et au contraire, les éjecter.

Remo sentait les ongles et tentait de se concentrer mais le claquement des machines à sous et les parfums lourds qui passaient le gênaient. Ce fut alors qu'il s'aperçut que les machines à sous étaient à l'autre bout de l'aéroport, donc sa perception auditive revenait. Et les lourds parfums n'étaient que les senteurs légères des voyageuses, donc il retrouvait son odorat.

Mais sa mémoire ne revenait que par bribes. Il se rappelait Chiun.

Il se rappelait les leçons. Il se souvenait d'avoir souvent pensé qu'il allait mourir. Il se souvenait d'avoir détesté Chiun et puis d'avoir appris à le respecter et plus tard à l'aimer comme un père.

Il se rappela Sinanju, l'horrible petit village boueux, berceau de la plus grande maison d'assassins de tous les temps. Il se rappela comment respirer. Il retrouva le goût d'ail et d'oignon du liquide qu'il avait touché en Californie, il se souvint d'y avoir plongé les mains pour sauver un homme qui se comportait comme un bébé et qui se noyait. Il se souvenait avoir perdu le contrôle de sa peau.

Certaines choses étaient encore confuses. Il savait que Sinanju était le village mais son foyer n'était pas dans l'agglomération elle-même mais dans son enseignement. Il avait été élevé dans un orphelinat de Newark. Là-dessus, il ne se trompait pas.

— Si, tu es Sinanju, Remo, répétait Chiun qui n'était plus une vision.

— Je me souviens. Je ne suis pas coréen du tout.

Les ongles de Chiun retombèrent.

— Ne va pas si loin. Tu l'es. Ton père était coréen.

— Vraiment ? Je ne savais pas. Mais comme le savez-vous, vous ?

— Je te l'expliquerai plus tard, tu verras les histoires de Sinanju, nos histoires, et tu comprendras comment tu as été capable d'en apprendre autant.

— C'est parce que vous êtes un grand maître, petit père. Je pense que vous êtes le plus grand maître que le monde a jamais connu, dit sincèrement Remo.

— Oui, bien sûr, reconnut Chiun.

— Ah zut ! J'allais oublier ! Il faut que je fasse mon rapport ! Les gens que je traquais se sont échappés !

— Tout le monde s'échappe, en Amérique. Notre place n'est pas ici.

— C'est la mienne, petit père, voilà le problème, dit Remo qui se rappelait encore le numéro pour contacter Smith.

CHAPITRE XIII

Remo était tout contrit et Chiun en était profondément scandalisé.

— N'avoue jamais à un empereur que tu as mal agi, grondait-il en coréen mais Remo ne l'écoutait pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ici, à la Maison Blanche ? Est-ce que ce n'est pas le pire des points de contact ? Vous parlez des risques de fuites !

— Je ne sais comment, mais c'est un fait que les Dolomo ont déjà atteint une fois le Président, très légèrement, mais ils peuvent recommencer. S'il se transforme en garnement de trois ans, le monde entier risque d'exploser. J'ai fait venir Chiun ici pour cette raison.

— Tu vois, c'est le prétexte qu'il emploiera pour s'emparer du trône, dit Chiun à Remo en coréen puis, en anglais, à Smith : c'est la sagesse même.

— Il ne va pas s'emparer du trône, expliqua Remo. Il vous a fait venir parce qu'il ne peut pas tuer lui-même le Président. Il voulait que vous vous en chargiez. Ensuite, il détruirait l'organisation et il se donnerait la mort.

— À la veille de son couronnement ? s'exclama Chiun, tellement suffoqué qu'il en oublia de parler coréen.

— Je vous l'ai expliqué cent fois mais vous ne voulez pas le savoir, petit père.

— Depuis j'ai trouvé un moyen d'éviter toute intrusion de ce genre, reprit Smith. La question est de savoir comment vous vous sentez, Remo.

— J'ai encore une grande sensibilité à ce poison.

— Vous resterez ici. Pouvez-vous faire le nécessaire, si le Président est victime des Dolomo ?

— Vous voulez dire, le tuer ?

— Oui.

— Bien sûr, dit Remo.

— Pas de problème de ce côté ?

— C'est la seule solution, Smitty.

— Oui, sans doute... Je dois me faire vieux, moi, je ne pourrais pas.

— Il ne pourrait rien faire, le fou cinglé, marmonna Chiun en

coréen avant de s'exclamer en anglais : La bienveillance est ce qui caractérise un grand souverain !

— Avec Remo ici, nous pouvons vous envoyer en mission, Chiun. Nous avons besoin de libérer un groupe de passagers retenus en otage dans une île. Il nous faut aussi, avant et par-dessus tout, nous assurer du contrôle d'une solution fabriquée par deux personnes, Rubin et Béatrice Dolomo. Et débarrassez-nous d'eux aussi, pendant que vous y serez.

— Encore une stupide liste de courses du lunatique de service, grommela Chiun en coréen, et en anglais : Nous volerons avec la prestesse de vos augustes paroles !

— Non. Remo doit rester ici.

— Alors nous monterons la garde et protégerons votre honneur au péril de notre vie.

— Non. Je veux que l'un de vous fasse une chose et l'autre une seconde.

— Les deux choses seront faites simultanément pour rehausser votre gloire et votre majesté.

— Il nous faut Remo ici pour faire ce qui devra peut-être être fait et vous à Harbor Island pour y faire ce que vous devez faire.

— Ah ! fit Chiun. Je comprends. Remo et moi partons immédiatement pour Harbor Island.

— Smitty, dans mon état, il ne me laissera seul nulle part, alors renoncez à nous séparer, conseilla Remo. Vous devez choisir.

— Bon. Il faudra que je trouve ici un système, pour le cas où le Président serait atteint. Allez à Harbor Island. Mais gardez le contact. Le réseau téléphonique de là-bas ne vaut rien. Nous vous donnerons un émetteur-récepteur avec un relais par satellite. Toute cette affaire va être extrêmement délicate. Je veux la contrôler d'ici. Je me soucie des otages. Je veux avoir les Dolomo. Mais le cauchemar, c'est la substance.

— Est-ce que nous devons la chercher en priorité ?

— Je ne sais pas. C'est pour ça que je tiens à ce que vous ayez l'émetteur-récepteur.

Avant leur départ, Smith voulut aller voir le Président et le rassurer.

— Il est attaqué de tous les côtés, dans tout le pays. Seul le peuple est avec lui. C'est un homme d'un grand courage et il faut qu'il sache qu'il a du soutien.

— Et naturellement, pendant que nous serons là, si jamais il tombait... ou avait un accident ? insinua Chiun.

— Non ! protesta Smith.

— Pas maintenant, alors.

Dans le bureau ovale, Remo donna solennellement au Président sa parole que rien ne l'arrêterait.

— Je suis américain, dit-il. Et je n'aime pas qu'on s'en prenne à mon pays.

— Non, rien que les Dolomo ! dit le Président. Ne faites rien contre la presse.

Le Président évitait le regard de Chiun. Remo pensa que c'était parce qu'il savait que Chiun avait la mission de le tuer.

La réaction du Président ne put échapper à Chiun, qui en déduisit que Smith, le fou cinglé, avait révélé son projet à l'empereur actuel. Rien n'était comparable à l'insanité de ces Blancs que Remo continuait de vouloir servir, au-delà de toute raison.

— Pour la première fois depuis le début de ce cauchemar, j'ai l'impression que nous contrôlons la situation, dit le Président.

— Les Blancs ne contrôlent jamais la situation. Ils sont la situation. Cela, naturellement, fut dit en coréen.

Remo et Chiun débarquèrent à Harbor Island, que tout le monde appelait maintenant Alarkin, ou Alarkin Libérée ou Alarkin Libre. L'île grouillait de journalistes et il en arrivait encore. Remo et Chiun prirent soin de ne pas se faire photographier.

Un nouveau bateau accosta et aussitôt une vingtaine de jeunes gens, garçons et filles, armés de longs fouets vinrent accueillir les reporters américains. Quelques-uns furent conduits dans des enclos à vaches, d'autres dans des pacages à moutons et les photographes dans les étables à cochons avant d'être autorisés à interviewer les pirates de l'air.

Remo mit en marche son émetteur-récepteur.

C'était une boîte grosse comme la moitié d'un pain de mie qui avait été conçue en vue d'une simplicité d'emploi absolue. Il n'y avait que deux boutons. Remo s'y prit à quatre fois avec diverses combinaisons. Rien n'y fit. Il se demanda s'il n'allait jamais tomber sur la bonne combinaison et donna un coup de poing dans l'appareil. Puis il le secoua, avec précaution.

— Ça marche, dit la voix citronnée de Smith.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse en priorité ? demanda Remo.

— Trouvez le liquide mais gardez Chiun près de vous. Vous savez ce qui vous est arrivé l'autre fois.

— Oui, bon. Et après ?

— Après, je ne sais pas, vous pourriez vous attaquer aux Dolomos et à leurs Puissots, et cela résoudra sans doute le problème des otages. Laissez les Marines s'en occuper.

— Comment est-ce que ça marche, votre bidule, là ? Je l'ai fait marcher par hasard.

— Vous appuyez sur le bouton de droite pour le mettre en marche et sur celui de gauche pour l'arrêter.

— Ah, je vois, dit Remo et il appuya tout de suite sur le mauvais bouton, ce qui mit fin à la communication.

Près du port, face à l'île voisine d'Eleuthera, Remo vit que beaucoup de maisons avaient leurs portes et fenêtres fermées par des planches clouées. C'étaient de jolies petites maisons pimpantes, avec des volets roses et des murs pastel, avec des fleurs rouges et jaunes fleurissant en abondance sur les barrières blanches des jardins. Les Britanniques étaient passés par là et y avaient laissé leur marque.

— Alors, dit Chiun, dans un pays occupé, à qui doit-on s'adresser pour savoir ce que font les occupants ?

— Je me souviens de celle-là, petit père. On s'adresse d'abord aux occupés.

— Parce que... ?

— Parce que si seulement quelques commandants parmi les occupants savent ce qu'ils font, les occupés, eux, le savent tous.

— Exact, approuva Chiun.

Ce qui frappa le plus péniblement Remo, alors qu'ils suivaient ces charmantes rues paisibles, entre ces charmants bungalows fleuris, ce fut le silence. Il n'y avait personne dehors. Les maisons parlaient de gaieté et d'animation, les rues de tristesse et de silence.

— Ils sont tous à l'intérieur, dit Remo.

Il entra dans le jardin d'un joli bungalow rose aux volets blancs, avec un de ses murs couvert d'une cascade de bougainvillées. L'air sentait bon la mer et les fleurs. C'était plaisant.

Remo frappa à la porte.

— Nous restons à l'intérieur, comme l'ordre en a été donné, répondit une voix chantante à l'accent britannique.

— Nous ne sommes pas les occupants, répondit Remo.

— Alors partez, je vous en prie. Nous ne voulons pas être surpris à vous parler.

— Vous ne serez pas surpris.

— Vous ne pouvez pas nous l'assurer, dit la voix très britannique.

— Si, je peux, assura Remo.

La porte s'ouvrit et une figure du plus beau noir apparut.

— Vous êtes de la presse ?

— Non.

— Dans ce cas, entrez donc, je vous en prie, dit l'homme à l'accent britannique.

Il referma la porte derrière Remo et Chiun. Le salon était plaisamment décoré, avec un mobilier de rotin blanc, des gravures africaines et, au-dessus de la cheminée où l'on avait jamais besoin de faire du feu, il y avait un Jésus extrêmement blanc, presque blond.

— Je ne parlerai plus à un journaliste américain. Ils sont venus ici, ils nous ont demandé si nous voulions que des avions américains viennent bombarder nos maisons et quand nous avons répondu « bien sûr que non ! », ils sont allés raconter que nous avions peur d'une invasion américaine. Si nous ne savions pas que les journaux britanniques sont encore pires, nous aurions été outrageusement offensés.

— Nous sommes ici pour mettre les mauvais types hors d'état de nuire.

— Enfin, quelqu'un est capable de faire une distinction morale ! Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils peuvent dire qu'ils sont pour ces Puissots mais contre le détournement, alors que ce sont eux les coupables du détournement. Ils mettent des alligators dans les piscines des gens. Ils attentent à la vie de votre Président. Voilà ce que sont ces individus !

— Entièrement d'accord, dit Remo.

— Et ils ont de mauvaises manières. Et ils distribuent ces ridicules prospectus sur leur culte fallacieux.

— Entièrement d'accord.

— Alors, prenons le thé et vous me direz comment je peux vous aider. Je suis absolument scandalisé de voir que chaque fois qu'un mouvement s'empare d'un pays par la force, votre presse appelle ça une libération et passe gaiement de là à un pays libre pour en dévoiler tous les maux jusqu'à ce qu'il soit « libéré » aussi. Est-ce que vous savez ce que ça a fini par vouloir dire, « libéré » ? Tout pays qui vous fusille si vous voulez le quitter !

— Entièrement d'accord, répéta Remo, et nous vous remercions pour le thé mais nous ne pouvons pas rester, malheureusement. Nous cherchons quelque chose que ces gens fabriquent. C'est une solution, une formule, un liquide qu'ils fabriquent ici. Ça fait oublier.

— J'aimerais bien en prendre en ce moment, plaisanta leur hôte. Non, je ne suis pas au courant. Mes enfants, peut-être ?

L'homme présenta à Remo un garçon et une fille d'une dizaine d'années. Ils avaient des yeux vifs, intelligents ; ils étaient bien propres et polis.

— Je ne savais pas qu'on faisait encore des enfants polis, dit Remo.

— Certainement pas en Amérique, intervint Chiun en pensant à ses propres problèmes avec Remo.

Remo expliqua aux enfants ce qu'ils cherchaient :

— Ces mauvaises gens fabriquent quelque chose, un liquide, qui

fait oublier. Il suffit de le toucher, ce n'est même pas la peine de le boire, ça passe par la peau.

— Comme l'interféron, dit le garçon.

— Quoi ?

— C'est un médicament. Beaucoup de médicaments peuvent être administrés par les pores, vous savez. La peau, ça respire.

— Je sais, dit Remo, un peu vexé.

— Ça explique les travaux qu'ils ont faits au nord de la plage rose, peut-être.

— Les grands sacs de caoutchouc, dit la petite fille.

— La grande salle en caoutchouc.

— Le caoutchouc, oui, c'est bon, ça, dit Remo. Ils doivent l'enfermer dans quelque chose d'étanche.

— Quand je pense que la Maison de Sinanju a servi des tsars ! gémit Chiun. Mais comment donc, expliquez-moi ça ! Des sacs en caoutchouc. Des sacs en caoutchouc pour les ordures.

— La première chose qu'ils ont faite, ils ont creusé un énorme trou à l'extrémité nord de la plage rose. Ils font travailler pour rien ces idiots d'Américains, membres de la secte. Quand le trou a été creusé, ils ont construit des fondations en béton, avec un toit en béton, expliqua le jeune garçon. Et puis, à l'intérieur, ils ont bâti une salle en caoutchouc et je les ai vus apporter les sacs en caoutchouc.

— Combien de sacs ? demanda Remo.

— Quinze, que nous avons vu. Et pour finir, ils ont tout recouvert avec du sable.

Remo rapporta tout cela à Smith et reçut l'ordre auquel il s'attendait.

— Emparez-vous des sacs !

Il promit à la famille insulaire qu'il débarrasserait l'île des Puissots, lui personnellement, même si le gouvernement américain ne le faisait pas.

L'extrémité nord de la plage rose était gardée par trois Puissettes qui utilisaient leurs pensées positives pour se défendre contre d'horribles coups de soleil. Elles souffraient énormément et des cloques éclataient et pelaient sur leur peau rougie.

L'une d'elles parlait de retourner à la thérapie de groupe et d'abandonner la Puissessence mais les autres lui reprochaient sa trahison.

Remo examina la plage rose. Ils avaient très habilement recouvert le béton. Mais il était facile de sentir sa présence. La masse respirait virtuellement sous la poudre de corail.

Les trois Puissettes essayèrent d'empêcher Remo d'avancer. D'une chiquenaude, il les renvoya dans la mer. Juste à l'horizon, il y avait le porte-avions américain qui lançait un nouvel essaim de chasseurs.

— Tu aurais dû les garder pour qu'elles nous creusent un passage, lui reprocha Chiun.

Mais c'était plutôt histoire de dire quelque chose parce qu'il savait qu'il était à peine plus difficile de traverser du béton que de nager dans de l'eau.

Ils entrèrent donc facilement, jusqu'à la salle. Chiun repoussa Remo pour qu'il ne mette pas le pied sur une tache humide presque invisible sur le sol de caoutchouc.

Remo reconnut l'odeur d'ail et d'oignon. La solution.

À l'intérieur, il y avait une petite cabine de verre équipée de bras en caoutchouc. On pouvait ainsi travailler avec les ingrédients à l'intérieur de cette capsule et puis passer par une trappe, dessous, pour se retrouver à l'entrée.

Un robinet et une petite courroie de transmission se trouvaient à portée des bras. Au bout de la courroie, un fer chauffant devait assurer la fermeture, hermétique des sacs de caoutchouc.

Et, au fond, il y avait quinze étagères sous des pommes de douche. C'était là, apparemment, que les sacs étaient lavés et entreposés. Mais il n'en restait plus qu'un.

Remo tripota son émetteur-récepteur, le retourna dans tous les sens et finit par avoir Smith.

— Manque quatorze sacs, annonça-t-il.

— C'est un désastre. Attaquez-vous maintenant aux Dolomo. Trouvez ce qu'ils ont fait de la solution. Trouvez qui a la formule. Trouvez tout !

— Et les otages ?

— Plus tard. Je suis navré mais c'est nécessaire.

— Je pourrais peut-être avoir les Dolomo plus facilement en libérant les otages ? suggéra Remo.

— Oui, mais n'oubliez pas, ils passent au second plan ! dit Smith.

— D'accord, mentit Remo.

Il découvrit que les otages avaient été répartis dans les petits hôtels du port et qu'ils étaient déplacés selon les prix offerts par les organismes de presse pour les interviewer. Il apprit aussi que le porte-parole du groupe qui avait une si profonde sympathie pour la cause des Dolomo était aussi leur imprimeur de prospectus. Il avait une profonde sympathie pour eux, même quand ils mettaient des alligators dans les piscines.

C'était un homme calme, admirablement coiffé, qu'un reporter couvrirait de compliments pour sa courageuse attitude.

Remo donna au porte-parole une petite tape sur le plexus solaire qui le plia en deux et provoqua les applaudissements du reste des otages. Cela fait, il prit les fouets des Puissots et Puissettes et les serra bien fort autour de leur cou de Puissots. Il ramassa ensuite les câbles

des caméras de télévision et en entoura de même le cou des cadres et des journalistes.

— Vous êtes libres, dit-il aux otages, mais restez ici jusqu'à l'arrivée des Marines.

Plusieurs Puissettes s'avancèrent sur Remo et Chiun, en tirant avec des armes automatiques prises aux conseillers américains. Elles cessèrent de tirer quand Remo et Chiun leur broyèrent les mains et les lancèrent, elles et leurs armes, sur les rochers de corail.

Quand Rubin Dolomo entendit la fusillade, il courut à son poste de commandement au sommet de l'arête divisant Harbor Island, devenue le royaume d'Alarkin.

— L'absolue négativité nous a trouvés, annonça-t-il.

— On lance le plan secondaire ? demanda l'ingénieur.

— Pas encore. Nous l'avons déjà eu avec la solution, nous pouvons l'avoir encore.

Rubin Dolomo monta en soufflant par une petite échelle sur le toit de son PC et haleta dans un mégaphone :

— Me voici ! Viens me chercher, force négative du mal ! Je suis le commandant des Guerriers de Zor, la lumière qui brille dans les ténèbres, l'unique vérité qui vit éternellement !

Entendant cela, Béatrice Dolomo dit à ses deux charmants Puissots d'aller se rhabiller et se précipita au poste de commandement.

— Pourquoi est-ce que tu lui dis où nous sommes ?

— Parce que je veux qu'il vienne ici, mon colibri. Nous l'avons repoussé la dernière fois avec juste un peu de solution. Cette fois, nous allons l'envoyer rejoindre l'ovule de sa mère et le sperme de son père. Je lui souhaite du bon temps dans l'utérus.

Sur le périmètre du village de vacances, une brume légère, comme une vapeur, s'éleva du sol. Remo sentit l'odeur d'ail et d'oignon et recula.

Il aperçut Rubin et Béatrice, qui le regardaient à la jumelle du toit du bâtiment central.

— Écarte-toi de ce brouillard. Je vais les avoir, dit Chiun. Au moins ça, c'est du bon assassinat classique, même s'ils sont deux rien du tout.

— Pouvons pas les tuer. Faut d'abord découvrir où ils ont planqué leur formule et le reste de la solution.

— Naturellement ! J'aurais dû m'en douter ! maugréa Chiun. Ça ressemblait trop à du travail honorable. Je dois encore jouer à la chasse au trésor.

Quelques reporters, ayant entendu tirer, braquaient maintenant leurs objectifs sur Chiun qui s'aventurait dans la brume scintillante.

— Un des nombreux fidèles de la Puissessence s'en va rendre hommage à son chef spirituel, Rubin Dolomo, tandis que de colossaux porte-avions nucléaires américains cernent la petite forteresse,

annonça un journaliste de la télévision dans son micro.

Les jumelles de Rubin étaient pointées sur le kimono de l'Oriental.

— Miséricorde ! s'écria-t-il. Regarde sa peau !

— Fais voir, fais voir ! s'impatienta Béatrice.

— Regarde son front, ses mains...

— La peau bouge ! Elle rejette la solution !

— Et les mitrailleuses n'ont rien fait non plus.

— Nous sommes fichus !

— Pas nécessairement. Demande-moi le Président au téléphone. Je vais lui parler.

— Pourquoi toi ?

— Parce que je connais le plan conjoncturel.

Remo regardait Chiun passer sans mal à travers les défenses d'usage : des mitrailleuses, de la solution projetée au canon, des barreaux de fer, des essaims de fléchettes, probablement imprégnées de solution. Il savait que Chiun aurait pu avancer bien plus vite mais les grands gestes des bras et les envols du kimono lui révélaient que le vieux Coréen s'offrait en spectacle aux caméras de la télévision.

Subitement, l'émetteur-récepteur de Remo se mit à sonner comme si toute l'électronique était devenue folle. Il réussit à appuyer sur le bouton idoine et entendit la voix de Smith :

— Arrêtez Chiun ! Avant tout il faut arrêter Chiun ! Dites-lui de ne pas avancer sur les Dolomo !

— Nous les tenons.

— Dites-lui de revenir.

— Mais nous les tenons !

— Non. Ils nous tiennent. Ils tiennent la civilisation tout entière. Et ils la détruiront sans hésiter. Faites revenir Chiun, c'est tout. Je vous expliquerai plus tard.

Remo cria en Coréen à Chiun de ne pas avancer contre les Dolomo.

— Pourquoi ? demanda Chiun. Est-ce que ça ressemble trop à du travail honorable ?

— Il s'est passé quelque chose. Nous devons battre en retraite.

— Devant les reporters de la télévision ? Devant les caméras ? Devant le monde entier ?

— Oui. Maintenant. Tout de suite.

— Je ne supporterai pas cette indignité. C'est la dernière goutte !

— Alors je vais devoir vous arrêter, petit père.

— Quelle insolence ! Nous sommes sous les yeux du monde, Remo.

On ne doit pas me voir perdre !

— Vous voulez dire que vous allez devoir m'abattre ?

— On ne peut pas me voir perdre, répéta Chiun.

— Alors, allez-y, tuez-moi.

Remo contourna le fin brouillard, cherchant un endroit sec à

l'intérieur du périmètre et, quand il l'eut trouvé, il exécuta un double saut périlleux en avant, au-dessus de la brume. Il espérait que cela ne paraîtrait pas trop extravagant à l'écran. Quand il fut retombé sur de la pierre sèche, il traversa ce qui restait des défenses que Chiun venait de démolir.

Les Dolomo virent l'Oriental en kimono se retourner pour affronter le Blanc aux yeux noirs et aux poignets épais. Tous deux parlaient une langue bizarre que ni Rubin ni Béatrice ne comprenaient.

Et puis le Blanc porta le premier coup. Ce fut si rapide que les Dolomo ne le virent même pas, mais le déplacement d'air agita les bougainvillées flamboyantes.

CHAPITRE XIV

La cause de la capitulation était aussi simple que terrifiante. Les Dolomo avaient procédé à une démonstration, dans une petite ville américaine.

— Avant de nous faire achever par vos suppôts du mal, demandez des nouvelles de Culsark, dans le Nebraska, avait déclaré Rubin.

— Qu'est-ce qu'il y a à Culsark ? demanda le Président et il entendit un rire.

— Demandez donc des nouvelles, parce que ce qui est arrivé à Culsark va vous arriver. Va arriver à l'Europe et au Japon. Nous avons des fidèles postés aux quatorze points d'adduction d'eau les plus vulnérables du monde. Quand vous regarderez Culsark, vous verrez l'avenir de Paris, de Londres, de Tokyo et de Washington. Contemplez demain, qui a perdu son hier !

Smith, qui était à l'écoute, ordonna immédiatement à Remo et à Chiun de se replier. C'était bien ce qu'il avait craint.

— Nous pourrions au moins nous renseigner d'abord sur Culsark ! protesta le Président.

— Pas le temps. Si mon estimation de Rubin Dolomo est correcte, il a ses fidèles postés pour agir sans instructions. Autrement dit, s'il ne communique pas avec eux à telle ou telle heure, ils déversent le produit.

— Et ensuite, ils n'en auront plus.

— Pas forcément. Nous ne savons pas pendant combien de temps ça agit. Ajoutée à l'eau potable, elle risque de contaminer le monde entier. Imaginez un monde où personne ne sait lire, où personne ne se rappelle comment fabriquer du bronze ou de l'acier. Ce que nous avons là est plus redoutable que les armes nucléaires. Nous risquons d'assister à la mort de la civilisation.

— Nous ne pouvons pas leur céder continuellement !

— Je regrette, Monsieur le Président. Cette fois, nous y sommes obligés.

Les nouvelles de Culsark ne tardèrent pas à arriver. Des agents de la police routière trouvèrent la population en larmes. Tous les habitants attendaient qu'on vienne leur donner à manger et changer

leurs langes.

L'ordre fut donné de garder le plus grand secret, pour que le pays tout entier ne cède pas à la panique. Les agents revêtus de combinaisons et de gants de caoutchouc transportèrent les victimes dans un hôpital spécialement préparé pour elles. Des savants recrutés par Smith trouvèrent assez vite le moyen de leur désintoxiquer immédiatement le système mais on s'interrogeait encore sur les séquelles possibles.

Pendant quatre heures, ce fut le silence complet du côté de Chiun et de Remo. Et quand ils entrèrent enfin en contact, les nouvelles furent encore plus désastreuses que tout ce que Smith avait imaginé :

— Navré, Smitty. Chiun est passé à l'ennemi, aux Dolomo.

— Mais il ne peut pas s'en aller sans vous ! Vous travaillez encore pour nous, Remo, dites ?

— Je regrette. Je n'ai pas pu expliquer le bien-fondé de vos actions à Chiun.

— Vous n'avez jamais pu.

— Je ne pouvais même pas me les expliquer à moi, à vrai dire, Smitty.

— Si ça cache une manœuvre, Remo, je comprendrai...

— Quand vous nous avez dit de ne pas sauver les otages, Smitty, vous m'avez perdu.

— Nous avions des raisons stratégiques que vous ignoriez.

— Tout ce que je savais, c'était que je suis un Américain et que je suis blessé par ce qu'on fait aux otages. Et puis je viens de porter un coup à Chiun qui était si mauvais, Smitty, qu'il a éclaté de rire. Je ne peux pas vivre avec ça.

— Remo, rappelez-vous tout ce que vous aimez, en quoi vous croyez. N'abandonnez pas la patrie en danger !

— Désolé, Smitty. J'ai appris quelque chose quand j'ai perdu la mémoire. Ma patrie m'a abandonné. Elle ne vaut plus la peine d'être défendue. Salut, mon vieux. Nous avons eu de bons moments. Mais c'est fini.

L'émetteur-récepteur se tut brusquement. Apparemment, Remo l'avait détruit.

À Harbor Island, Remo jeta les débris de l'émetteur-récepteur dans l'Atlantique et regarda les patrouilleurs s'éloigner vers l'horizon et les derniers appareils se poser sur le porte-avions en prévision de son départ imminent.

— Nous avons gagné ! s'écria Béatrice. Nous avons tout gagné !

— Êtes-vous vraiment le représentant des forces de réaction de l'univers négatif ? demanda Rubin au jeune homme aux yeux noirs qui

lui avait causé tant de soucis.

— Il l'est, répliqua Chiun. Voilà des années que je travaille contre sa négativité mais vous seul avez été capable de la détecter.

— Je le savais, dit Rubin. La force négative qui s'attaque à ma force positive.

— J'aimerais bien qu'elle s'attaque à moi, minauda Béatrice.

— Majesté, dit Chiun, pendant des années j'ai travaillé pour ces Blancs débiles mais vous seule possédez la véritable nature d'une reine. Je vois bien que vous savez apprécier la vengeance.

— Pas la vengeance, la justice ! rectifia Béatrice.

— La meilleure. Dites-moi quels sont vos ennemis, que je les fasse ramper à vos pieds en implorant votre gracieuse miséricorde !

— Je vais vomir, marmonna Remo en coréen.

— Tais-toi, chuchota Chiun de même.

— Vous êtes à moi, jeune homme ! dit Béatrice en essayant de prendre le bras de Remo mais le bras lui échappait. Dites-lui de rester tranquille ! Je suis la reine et je peux avoir qui je veux, dans mon royaume !

— Et vous parliez de travail honorable, d'assassinat honorable, petit père. Est-ce que vous savez comment on appelle ce genre de service ? demanda Remo en coréen et Chiun lui répondit dans la même langue :

— Elle ne s'intéresse pas vraiment à ton corps. Rien qu'au sien. Satisfais-la.

— Je ne veux même pas la toucher.

— C'est tout ce que tu aurais à faire, la toucher.

— Alors faites-le, vous... Je suis votre fils. Est-ce que vous voudriez voir votre fils faire ce métier-là ?

— Ô vipère réchauffée dans mon sein, qui tourne le remords contre la vieillesse, qui veut donner des leçons de morale à celui à qui tu dois tout !

Chiun refusa de discuter plus longtemps avec Remo. Le gamin avait beaucoup à apprendre.

— Gracieuse reine, permettez-moi de vous éveiller aux merveilles de votre corps, susurra-t-il.

— Merci, dit Rubin en comprenant qu'il avait quartier libre, au moins pour la journée.

Mais il fut surpris de voir le vieil Oriental rester là sur le toit du poste de commandement et se contenter de masser légèrement le poignet de Béatrice. Et il fut encore plus surpris de voir qu'elle atteignait une suite d'orgasmes peu ordinaire.

— Sept. Sept. Huit. Neuf. Dix, dix, dix ! glapit Béatrice. Aaaah dix ! Dix dix !

— Je vais vomir, répéta Remo.

— C'était bon pour toi aussi, petit trésor ? roucoula Béatrice en essayant de pincer la joue de Chiun.

Il s'inclina profondément. Remo se retourna pour contempler l'océan. Il souhaita que les avions reviennent pour tout bombarder. Il avait naturellement perdu quand il avait lancé son attaque, une attaque bien calculée à ne faire aucun mal, en direction de Chiun et il avait promis de jouer son jeu. Chiun à son tour promettait que tout irait bien mais Remo se disait maintenant qu'il aurait dû se méfier de ce que voulait dire « bien » pour le Coréen. Remo lui avait dit qu'il avait un monde à sauver, Chiun avait promis de ne pas faire honte à Remo et maintenant il faisait une cour flagorneuse à de pseudos rois et reines.

Mais Remo ne s'attendait pas du tout à la suite des événements. Rubin voulait savoir comment Chiun avait réussi à satisfaire Béatrice. Chiun lui répondit en lui parlant des forces du corps. Rubin affirma qu'il les connaissait bien. Et Chiun lui dit que, dans ce cas, il connaissait déjà les principaux éléments du Sinanju. Mais quand il entreprit d'enseigner à ces gens-là les principes de la respiration, et quand cet enseignement fut aussitôt relayé par le réseau de communication particulier des Dolomo, Remo quitta le toit du poste de commandement. Il descendit voir les otages qui, en ce moment donnaient une dernière conférence de presse.

— Nous avons enfin appris l'autre côté, affirma le pilote.

— Une profonde communion spirituelle avec notre prochain, expliqua le porte-parole des otages.

Remo, reconnu à présent comment un adepte au service des Dolomo, était en mesure de donner des ordres aux Puissots. Il leur dit de rassembler tous les journalistes dans un seul enclos à bestiaux ; ceux de la presse écrite, de la télévision et de la radio. Tous. Et puis il fit retirer et détruire tous les films des caméras. Cela coupa court à tout danger d'être reconnu.

Il fit embarquer les otages dans des bateaux, pour qu'ils aillent à Eleuthera, et dit aux Puissots de se rassembler à la pointe nord de l'île.

— Je veux que personne n'entre dans les maisons de l'île. Restez-là.

Puis il retourna vers le port, où il trouva Chiun et Rubin Dolomo. Rubin était radieux, débordant d'une énergie toute neuve. Il jeta ses pilules et comprimés par-dessus le quai, dans l'eau.

— J'ai Sinanju, exulta-t-il. Je n'ai plus besoin d'autre chose !

— Bien sûr, grommela Remo.

Il vit que la main de Chiun ne quittait pas l'épine dorsale de Rubin. Ce n'était pas Rubin qui créait sa propre énergie mais Chiun, en lui manipulant le système nerveux pour envoyer au cerveau de faux messages de bien-être. C'était une forme de drogue. Rubin n'était guéri de rien.

— Nous partons, Remo, annonça Chiun. Nous reviendrons bientôt, avec les défenses de Sa Majesté renforcées.

— C'est un génie, votre père, vous le savez ? dit Rubin.

— Ouais, il est épataant, marmonna Remo.

— Vous n'allez pas lui souhaiter bonne chance ? s'étonna Dolomo.

Remo tourna les talons, grimpa au sommet de l'arête rocheuse et descendit par le petit sentier jusqu'à la plage rose, où il enfonça ses pieds dans le sable, regarda la mer et dit, très calmement :

— Merde.

*

* *

À la Maison Blanche, Smith ne savait pas que Chiun avait déjà une longueur d'avance sur lui.

— Ce n'est pas désespéré, seulement colossalement difficile, dit-il. Nous savons qu'il y a quatorze sacs de produits à l'extérieur de Harbor Island. Nous savons qu'il y en a un dans l'île. Il y a donc quatorze sacs répandus de par le monde, que nous devons trouver.

— Mais si nous en récupérons un, les autres adeptes vont répandre la solution dans leurs villes respectives. La civilisation disparaîtra quand même.

— Naturellement. Alors il ne nous reste qu'à capituler et nous l'avons déjà fait. Nous avons le monde pour nous. Nous avons toutes les forces de police, toutes les armées et tous les services secrets pour nous. Nous ne tarderons pas à retrouver les quatorze sacs de caoutchouc et alors nous frapperons en même temps partout.

— Pouvons-nous faire cela légalement ?

— Il a déclaré la guerre au monde. Il est devenu une puissance souveraine dans ce pays factice d'Alarkin.

— Ça pourrait marcher. Il faut que ça marche ! déclara le Président.

Il avait oublié ce qu'il avait fait de son stylo mais ne voulait pas le dire à Smith. Il lui arrivait d'avoir de ces petits trous de mémoire mais il en avait conscience, parfaitement conscience.

Au cours des deux jours suivants, les pires nouvelles arrivèrent des quatre coins du monde. Effectivement, les emplacements des sacs en caoutchouc avaient été découverts mais les sacs avaient disparu, emportés par deux hommes dont le signallement correspondait à celui de Rubin Dolomo et de Chiun.

En fait, une force de police les avait même arrêtés, en utilisant une brigade spécialement entraînée au combat. Cette brigade se remettait maintenant dans un hôpital de Bruxelles. Heureusement la plupart de

ces hommes avaient l'espoir de retrouver l'usage de leurs jambes, dans un avenir plus ou moins proche.

Mais les quatorze sacs, eux, avaient disparu sans laisser de traces.

*
* *

Le retour de Chiun et de Rubin fut triomphal. Remo, qui avait passé le temps sur la plage rose à regarder le soleil se lever et se coucher, revint pour voir ce que Chiun avait fait.

Béatrice fut enchantée de revoir Remo et lui demanda où il s'était caché. Elle fut encore plus enchantée de voir Chiun.

— Nous devons remettre de l'ordre dans l'île, dit-elle.

— Très certainement, Votre Majesté, approuva Chiun. Car je dois tenir une promesse.

— Il est remarquable. Aussi remarquable que moi, déclara Rubin. Est-ce que tu sais pourquoi nous ne risquons plus jamais rien ?

Béatrice secoua la tête.

— Parce que tout le monde cherche quelque chose qui n'existe pas. Nous avons rapporté tous les sacs. Tout est là.

— Mais si on nous attaque ici ? C'était pour ça que nous les avons dispersés tout autour du monde !

— Mais ils ne vont pas nous attaquer. Chiun comprend mieux que moi l'esprit humain. Ce n'était pas quatorze sacs de solution prêts à contaminer l'eau potable du monde entier qui faisaient notre puissance. C'était ce que le gouvernement américain craignait que nous fassions. Il le craint encore. Et maintenant, il ne pourra plus jamais trouver les sacs.

— Vous allez les cacher sous la plage rose, dans la salle souterraine ? demanda Remo.

— Naturellement, répondit Rubin. Vous, là, boy, portez les sacs.

— Fais ce qu'il te dit, ordonna Chiun.

— Pas question !

— Tu me forcerais, moi ton vieux maître, à faire un travail de domestique ?

— Vous pourriez porter le bateau avec tous les sacs dedans. Vous voulez rire ? rétorqua Remo en regardant dans le fond de l'embarcation pour compter les quatorze sacs en caoutchouc noir.

— Tu es sûr que nous ne faisons pas trop confiance à Chiun ? demanda Béatrice avec inquiétude.

— Tout à fait sûr. Tu sais ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit que je devais être le seul à posséder la formule, sinon quelqu'un d'autre aurait mon pouvoir.

Sur ce, avec une profonde émotion, Rubin Dolomo déclara à Chiun :

— J'ai appris l'intérêt de n'engager que des assassins professionnels. Je comprends maintenant que j'ai commis beaucoup d'erreurs, avec des amateurs. Je n'emploierai plus que vous, Maître de Sinanju !

— Tu vois, Remo. Tout finit bien.

Chiun, naturellement, ne porta pas les sacs. À sa place, plusieurs Puissettes les traînèrent jusqu'à l'extrémité nord de la plage rose, descendirent dans l'abri et les rangèrent bien proprement à leur place dans la salle de béton tapissée de caoutchouc.

— Vos Majestés devraient aller passer une inspection, pour s'assurer que les sacs sont bien rangés, dit Chiun en conduisant les Dolomo dans l'abri souterrain.

— Trop c'est trop, dit Remo. Je m'en vais.

— Pas encore.

— Adieu petit père. Je ne peux pas supporter ça, j'ai la nausée.

— Est-ce que tu voudrais bien attendre une minute et me permettre de t'accompagner le long de la plage ? Est-ce que c'est comme ça que nous allons nous quitter, après de si longues années ?

De l'intérieur de l'abri de béton tapissé de caoutchouc monta la voix de Rubin :

— Tout est là, Chiun. Aidez-nous à sortir de là.

Chiun regarda Remo et sourit.

— Chiun ! appela Béatrice. Nous sommes là dans le fond et nous ne pouvons pas sortir sans aide.

— Nous avons le choix, maintenant, ô fils de peu de foi qui ne croyait pas en son maître-père. Nous pouvons les laisser là-dedans éternellement, comme des bébés sans mémoire et sans esprit, ou...

— Nous pouvons les faire vivre ensemble dans une prison bahamienne, suggéra Remo.

— Bien sûr. Laissons-le vivre sans ses pilules et elle sans ses multiples amants, rien que lui.

— Ce serait justice.

— Oui, mais nous devrions marcher avec eux à travers l'île et puis les emmener en bateau à Eleuthera et de là à Nassau, objecta Chiun.

— Alors au diable la justice, déclara Remo et il sauta dans l'abri.

Il expliqua d'abord aux Dolomo ce que devait être leur sort, afin qu'ils puissent en savourer l'horreur pendant un moment, après quoi il leur vida dessus un sac de leur propre solution. Il referma la porte, recouvrit le blockhaus de sable et rassembla quelques Puissets pour nettoyer un peu le chaos qu'ils avaient fait de Harbor Island. La police bahamienne arriva pour arrêter les « fauteurs de troubles », comme on appelait maintenant les Puissets.

Mais, à Washington, Harold W. Smith ignorait l'heureuse tournure des événements.

Quand il entra dans le bureau du Président pour voir, comme il le faisait toutes les demi-heures, si les adeptes des Dolomo n'avaient pas réussi à passer à travers les défenses, le Président lui demanda ce qu'il voulait.

Le Président était plongé dans une importante discussion avec ses conseillers, sur le problème des déchets nucléaires.

— Je viens vous donner votre pilule, monsieur le Président, comme vous me l'avez demandé par lettre. Vous savez combien vous êtes oublieux, Monsieur le Président.

— Quoi ? Quoi ? grogna le Président, quelque peu irrité d'être interrompu.

— Votre remède. Vous m'avez écrit un mot. Le voici, insista Smith en prenant le petit étui dans la poche de son gilet.

Il en retira le comprimé qu'il posa sur le buvard du Président et qu'il coupa en deux avec un canif.

— Qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je prépare le comprimé pour vous, Monsieur le Président. Comme vous l'avez demandé. Voici la lettre.

Et Smith mit de force le billet dans la main du Président !

— Mais non ! Ça, c'était pour si j'étais touché ! Je suis simplement un peu surchargé, pour le moment. Ça m'arrive.

— Souvent ?

— Disons que j'ai tellement de choses en tête que j'oublie les petits détails. Tous les chefs d'État ont ce problème.

— Je crois que nous venons d'éviter une épouvantable erreur. Je crois que les Puissots ne vous ont pas du tout atteint. Je pense que nous étions tellement affolés par le mal dont ils étaient capables que nous avons cru qu'ils vous avaient atteint, dès que vous avez eu un petit trou de mémoire.

— Vous avez sûrement raison, répondit le Président.

— Cela explique que nous n'ayons trouvé aucune trace de la substance dans le bureau ovale ni ailleurs autour de vous.

— Je ferais mieux de m'en aller, maintenant. D'ailleurs, ma place n'est pas ici, dit Smith.

À peine était-il rentré à son quartier général du sanatorium de Folcroft, à Rye dans l'État de New York, qu'il reçut un coup de téléphone de Remo. Il s'était occupé du reste du produit. Il était enfermé à jamais sous terre, avec les Dolomo. Et un rapport encore plus encourageant l'attendait, des scientifiques du ministère de l'Agriculture, un rapport qui soulagea Smith plus que toutes les autres bonnes nouvelles de la journée. La solution ne se dissipait pas facilement dans le système sanguin, ce qui était malheureux pour les

personnes atteintes, mais elle s'évaporait très vite à l'air. Le produit était si volatil que lorsqu'il se combinait avec les autres éléments de l'atmosphère, il devenait aussi inoffensif qu'une vinaigrette de régime.

Mais quand Smith voulut joindre Chiun pour le remercier, il ne le trouva pas. Il avait quitté Harbor Island en emportant ce qu'il y avait de plus précieux pour une secte frauduleuse : sa liste de prospection postale.

Et les fidèles qui avaient déjà reçu le message les informant qu'ils auraient maintenant à apprendre aussi le Sinanju en reçurent un nouveau, du Maître de Sinanju celui-là.

« Chers adeptes,

Vous avez des tonnes de raisons de rechercher le bonheur, la puissance intellectuelle et la satisfaction de vous-mêmes. Pour vous, c'est un penchant naturel. Vous vous sentez inférieurs et c'est très justifié. N'étudiez pas les secrets de Sinanju parce que vous n'êtes vraiment pas assez bons pour ça. Et à titre amical je vous conseille aussi de ne pas gaspiller votre argent en programmes d'amélioration. Le monde est fait de toutes sortes de gens. Il en est de bons. Il en est de mauvais. Il en est de moyens. Et il en est qui, comme vous, ne seront jamais bons à rien. »

Chiun aimait beaucoup sa lettre. Il lui trouvait un certain chic, un certain panache.

— Elle ne vous rapportera jamais d'argent, jugea Remo.

— Et je n'aurai pas non plus à m'associer avec ces êtres inférieurs, répliqua Chiun. Mais il faut reconnaître qu'ils ont manifesté plus de foi que toi, que j'ai pourtant traité comme un fils pendant toutes ces longues années.

Et Chiun déclara que tout serait oublié si Remo signait le parchemin historique lui attribuant une ascendance coréenne. C'était bien le moins que Remo pouvait faire pour son Maître, qui avait sauvé la civilisation occidentale.

Remo dit qu'il y réfléchirait.

Fin

1 American Telegraph and Telephone.